GA

Sous la
jeune pers
le regard d
delabre, se
pir, signe
ce n'est pa
religieux e
de sérénité
lieu. L'org
voûte blanc
tement, col
placés dans

Une fem
cueillement
chant l'omb
deau qui l'
sur les alle
d'une vie tr
d'épreuves.

Elle est fâ
au front bla
un esprit su
reflets pâles
partie infini
dans l'inter
vient prier
tempêtes de
Maris" des b
femme fragi
gazelle des p

Sa prière
Elle se lève
elle sort. Le
mir dans un
l'horizon les
les nuages q
dangereux,
semble dans
partout; part
nus qui brise

Une tempê
sant le seuil
village pour
mère Vincen

— Bonjour
tante ?

FEUILLETON

DE LA

GAZETTE DES CAMPAGNES

CAPTIVE ET BOURREAU

PAR

CHARLES-A. GAUVREAU.

PROLOGUE.

Sous la froide dalle du temple paroissial, une jeune personne est en prière. Ses mains jointes, sous le regard de la Madone illuminée des feux d'un candelabre, ses lèvres laissent passer un profond soupir, signe non équivoque d'un malaise poignant, si ce n'est pas une douleur sans remède. Un silence religieux et solennel, une atmosphère de bonheur, de sérénité et de paix inondent à cette heure le saint lieu. L'orgue semble dormir là haut, tout près de la voûte blanche. La lampe du sanctuaire tournoie lentement, colorant des couleurs du prisme les objets placés dans le rayon lumineux parti de son foyer.

Une femme au saint lieu à cette heure de recueillement et de prière, c'est la souffrance recherchant l'ombre pour prier et soulager l'âme du fardeau qui l'accable; c'est la résignation accourant sur les ailes de la foi pour offrir à Dieu le sacrifice d'une vie troublée, d'une vie qui n'est qu'une chaîne d'épreuves.

Elle est là oubliant l'heure, cette jeune personne au front blanc, dont les lignes accentuées dénotent un esprit supérieur; ses cheveux ondoyants ont des reflets pâles d'acier; ses yeux ressemblent à cette partie infiniment petite du ciel bleu qu'on aperçoit dans l'interstice d'un pâle nuage d'automne. Elle vient prier pour l'absent exposé aux périls, aux tempêtes de la mer. Dieu seul et Marie la "Stella Maris" des humains, savent ce qu'endure cette jeune femme fragile comme un roseau, timide comme la gazelle des prés.

Sa prière terminée, son front est plus radieux. Elle se lève lentement et d'un pas cadencé, mais vif, elle sort. Le temps est lourd, la nature semble dormir dans un suaire glacé. Le ciel est gris-plomb. A l'horizon les derniers rayons du soleil luttent contre les nuages qui s'accumulent noirs, opâques, bas et dangereux, car ils regorgent d'electricité. Tout semble dans une prostration complète : c'est la mort partout; partout de grands corps sans vie : squelettes nus qui brisent l'âme.

Une tempête; s'écrie la jeune femme, en franchissant le seuil du temple. Comme elle parcourait le village pour se rendre chez elle, elle rencontre la mère Vincent, bonne vieille de ses connaissances.

— Bonjour, mère Vincent! Vous êtes bien portante?

— Pour mon âge, ça ne va pas trop mal; mais, voyez-vous, quand on a une tombe dans l'âme, ça pèse!

— Allons, mère, c'est une épreuve, ça!

— Vous en savez quelque chose vous si c'est une épreuve!

— Je l'admets, alors pourquoi n'être pas gaie comme moi?

— Etait-il votre enfant? Alexandrine.

— Oh! le bon Dieu n'ait en sa sainte garde, mais je ne souhaite qu'une chose: c'est qu'au plus tôt je m'en aille, et elle montrait le lieu des morts.

— On dirait, mère Vincent, que l'apparence de la tempête vous donne des idées noires.

— Parlons de lui.

— Pas de nouvelles?

— Pas de nouvelles.

— Aucune?

— Aucune; et c'est ce qui me tue. Je le crois noyé, mort, perdu pour jamais. Oh! j'en mourrai de douleur; je suis condamné à souffrir. Eh! je dis à Dieu: *fiat*, que votre volonté soit faite et non la mienne.

— Allons, ma chère dame, que Dieu vous garde. Je vais prier pour votre petite fille Armande. Elle est toujouos grasse, toujours fine.

— Toujours, mère. C'est mon George en miniature. Je l'embrasserai pour vous.

— Merci. Vite, courez chez vous; la pluie arrive au galop.

La jeune femme se hâte et arrive à temps. La porte n'est pas plutôt fermée sur elle que l'orage éclate soudain. La pluie ruisselle partout, l'éclair semble fendre le ciel dans toute sa largeur, et le tonnerre qui gronde, sonne les vitres des croisées et retentit là bas avec force sur le bord des flots bordés de rocs à pic. Le ciel n'est plus qu'un mélange, amalgame de lumières, d'ombres, de nuages noirs, opâques, épais, aux flancs remplis par l'électricité.

Au fond de la grande chambre dont les parois sont peintes en bleu, près d'un lit monumental bien blanc, un berceau d'osier attend une main accoutumée pour qu'il se mette en mouvement. Sous les flots de dentelles, une gracieuse enfant repose, chérubin tombé du ciel sur la terre, pour servir de lien intime entre le cœur de l'homme et l'âme de la mère.

— Armande ne s'est pas éveillée depuis mon départ, Hermine ?

— Non, madame ; elle a bien dormi, c'te chère petite. Mais elle est éveillée à c't'heure, regardez d'ici ses petites mains roses qui semblent chasser les anges qui l'entourent, elle aussi un ange.

A cette vue, la mère heureuse, palpitante, s'élance, et saisissant son enfant dans ses bras, elle le nâvre dans un long et chaleureux baiser : un baiser de mère. Viens donc, chère enfant, tout mon trésor, viens donc que je t'embrasse de la bouche et du cœur ; et elle l'étreignait sur son sein, au risque de lui faire mal. Pauvre chérubin, montre-moi tes yeux bleus comme le ciel, et elle la maintenait debout sur ses propres genoux. Regarde maman chérie. Cher portrait de mon George bien aimé. George est ton père, mon petit enfant ; oui, c'est ton père. Tu ne le connais pas, toi. Lui non plus il ne t'a jamais vue. Oh ! comme nous allons t'aimer à nous deux, comme nous allons t'embrasser ; on te meurtrira de caresses. Ta petite langue ne pourra pas nous parler, mais nous mirant dans tes grands yeux, nous comprendrons ton bonheur ; ton cher sourire nous récompensera. Et la mère se plut à répéter à son enfant ces mille douces et suaves paroles que renferme le vocabulaire d'une jeune mère auprès de son enfant.

Et pendant qu'elle parlait ainsi au petit être encore au seuil de la vie, et qui paraissait vouloir saisir le sens des paroles de sa mère, tant il ouvrait de grands yeux, pendant ce doux colloque de la mère avec son premier-né, pendant ce mystérieux concert de deux âmes dont l'une encore voilée, la tempête, au dehors, semblait augmenter en fureur.

Pauvre George ! soupira la jeune femme, et sa tête retomba inerte sur sa poitrine qui venait de relever un sanglot. Puis relevant son front où s'était formée une ride, elle se prit à chanter, pour endormir son enfant, ces mots du " Vallon." Elle les avait répétées si souvent ces paroles, tristes comme une mélopée, funèbres comme une tombe :

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort,
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

D'ici je vois la vie, au travers d'un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé.
L'amour seul est resté.... Comme une grande image
Survit seule, au réveil, dans un songe effacé.

Mes jours tristes et courts comme des jours d'automne
Déclinent comme l'ombre au penchant des côteaux.
L'amitié me trahit.... la pitié m'abandonne ;
Et seule, je descends le sentier des tombeaux.

L'enfant s'endormit doucement, et la mère le posant dans un petit nid soyeux, approche le berceau d'osier près de son lit, puis elle-même se livra au sommeil.

Dormez, dormez toujours, pauvres âmes pures comme des colombes ; dormez, dormez toujours, car le réveil sera triste.

II

A l'heure où Alexandrine Boildieu disait à son enfant bercé sur ses genoux, ces mille paroles qui sont autant de douces caresses, à cette heure, sur la grève déserte, à l'abri d'un pan de rocher, trois individus sont sous le charme d'une conversation soutenue et à voix basse. Un feu de branches mortes et sèches jette sur la figure de ces trois personnages des lueurs sinistres.

A la faveur de la flamme, on reconnaît deux sauvages, enfants des bois, à la figure osseuse et angulaire, aux cheveux plats et longs qui pendaient en mèches sur le dos ; ils ont la mine suspecte et défiante ; dans leurs yeux, plus brillants qu'un jet de flamme, on lit la ruse, l'astuce et la perfidie. Leur teint, couleur cuivre, mélangé de jaune et de rouge, vous disent qu'ils appartiennent à la race Maléchite.

Le troisième est un blanc, gros, trappu, aux épaules carrées, et dont le regard fuyant inspire la méfiance. Sa barbe est rougeâtre et jure affreusement avec ses cheveux noirs comme l'ébène. Ses sourcils se joignent à la hauteur du nez : ils ne forment qu'un trait noir sans interruption. Il s'échappe parfois de sous l'arcade sourcillière un jet lumineux qui semble sortir d'un foyer d'incendie. Il y a une tempête dans le cœur de cet homme. A son air préoccupé, au tic nerveux de son être qui frémit au moindre bruit, on devine facilement que l'orage gronde en lui.

— Le ciel nous protège, la Chouette, n'est-ce pas ? siffle le gros trapu.

— Oui, frère. Quand l'ouragan passe sur la mer et incline le front des forêts, le sanglier sort sans crainte de son bouge !

— La Chouette est fort en comparaison, qu'en dis-tu, le Crochu ?

— Mon frère sait que la Chouette est un sage.

— Allons ! il faut avouer que vous êtes deux mystères vivants.

— Pas pour toi.

— Vous l'êtes pour vous-mêmes. Mais, voyons, l'heure avance.

— Pas tard, dit le Crochu.

— Qu'en sais-tu ? le corbeau vient à peine de se taire, là haut. Il ne s'agit pas de demeurer inactif : pour le succès, le travail.

— Bien dit, maître, interrompit le Crochu. Le cœur vous manquerait-il, rendus que nous sommes au lieu de nos opérations.

— Le vautour ne craint pas la colombe, même sur la branche où elle couve ses petits, s'écrie la Chouette.

— Très bien ! l'heure approche, frères, où il faudra faire montre de votre adresse de renard, de votre force de buffle, de votre courage de tigre et de votre agilité de serpent. Il faut que dans deux heures, vous voyez que la mer achève de monter, il faut que dans deux heures vous soyez ici avec l'enfant ; tu comprends, la Chouette ?

— Oui, maître, mais où est l'enfant ? La rose se retrouve à son odeur, à ses parfums, mais pas un enfant.

— Ecoutez ! et les deux sauvages s'approchent de plus près. Vous allez prendre le chemin d'ici, qui va en ligne droite vis-à-vis la maison. Arrivés à l'endroit où le grand chemin coupe à angle droit, ce sentier ici (il traçait sur le sable le plan qu'il esquissait,) vous allez un peu à gauche. Là, une cabane en bois blanchi. A gauche vous avez une porte ;

pas là. A droite une porte encore : pas là. En face de nous, vous avez deux croisées. Pas la première à gauche, l'autre : c'est là. Vous enjambez la corniche pour tomber dans une grande salle. Au fond, une porte : c'est de l'autre côté de cette porte que la mère et l'enfant reposent. Allons ! en route maintenant.

— Tu nous parles d'enjamber, maître ; oh ! la Chouette et le Crochu connaissent cela ! va. Apprends donc à la couleuvre à marcher sous l'herbe, à l'ours à grimper dans un arbre.

— Allons ! vite, mes frères, pensez à votre récompense, et amenez-le moi, mort ou vif.

— Dans deux heures ?

— Oui.

Ils se concertent du regard. Accepté, s'écrièrent-ils. Quand tu entendras le cri de l'allouette, prépare le canot, maître. Dans deux heures ! Et ils disparurent au dehors du rocher.

Laissons l'homme au visage-pâle seul, auprès du feu qu'il ne ravive pas, et suivons nos sauvages. En ce moment la mer gronde horriblement. Elle est livide, noire, creusant de vastes tombes béantes. A l'horizon l'œil rouge, blanc ou bleu des Forts profile sur les eaux un large sillon de lumière.

Les sauvages ont suivi le sentier, et les voilà rendus sous la fenêtre indiquée. Tout près d'eux reposent Alexandrine et son enfant. Un bruit sourd leur fait prêter l'oreille. C'est le râle d'un chien que la Chouette a poignardé tantôt, dans le sentier. Escaladant le revers de la corniche, la Chouette debout, sonde le carreau. Le voilà qui cède sous la pression du sauvage. Il n'était pas fermé. Pas un moindre bruit. Tout est mort. Pourtant un léger souffle leur indique la présence de personnes de l'autre côté de la cloison simple. En effet, c'est là que le Visage pâle leur a dit qu'ils trouveraient l'enfant.

La Chouette arrive jusqu'à la porte de la chambre. Elle est entr'ouverte. Il prête l'oreille. Au même instant, un coup de tonnerre vint le faire frémir, et un éclair lui permit de distinguer l'endroit où repose l'enfant. Il ne voyait pas la lampe sourde qui brûlait au fond, sur une table près de la tête du lit.

Le Crochu, dit la Chouette, ouvre le grand trou, là bas, et profite pour cela d'un coup de tonnerre.

Il avance. Le voilà près du berceau. Le cœur du monstre semble s'adoucir. Son œil n'a plus la même expression : il fixe tantôt l'enfant, tantôt la mère.

Pauvre mère ! la tête ensevelie dans sa chevelure épaisse, le bras nu recourbé au dessus de sa tête, elle sourit. Songes dorés qui la bercez à cette heure d'enchantement et d'ivresse, captivez-la à jamais ; gardez la sous votre empire, car son réveil sera trop triste. Elle sourit ! sourire divin sur des lèvres d'ange. Oui, c'est bien l'ange gardien de l'humble enfant qui repose près d'elle. Que voit-elle en songe ? Son George, son mari folâtrant dans les prés ensoleillés avec son enfant qui la caresse et son époux qui lui sourit. Elle ne rêve pas aux douleurs qui affligent et qui abattent, car sa lèvre serait pendante, son front aurait une ride : nuage sur le ciel.

Soudain l'enfant jette un cri : la Chouette venait de le saisir. La mère, en une seconde, est sur son séant, et d'une main fiévreuse elle a levé la lampe près d'elle. Horreur ! Elle n'a pas la force de parler, pas plus que de crier. Le saisissement l'étouffe, et il ne s'échappe de sa bouche que des sifflements aigus. Elle tend les bras, et son regard supplie de lui rendre son enfant.

Femme ! pas un mot, ou il est mort. Et la Chouette levait sur le pauvre petit innocent son couteau encore rouge du sang du chien qu'il venait de tuer.

Que se passa-t-il dans le cœur de cette mère qui avait déjà tant souffert et dont la faiblesse commençait à céder le pas à une débilité plus grande, vu le devoir qu'elle s'était imposé de nourrir son enfant. Que ressentit-elle dans l'âme, en voyant son premier-né entre les bras d'un être qui lui paraissait être Satan lui même ? Dieu le sait.

La Chouette, prompt comme l'éclair qui fend la nue, fuit avec son compagnon, emportant le précieux fardeau qu'il a eu soin d'emmailloter. Le voilà à travers champs, jetant à la brise qui souffle, le cri de l'alouette.

Au signal convenu, le Visage pâle interrompt sa marche agitée, et jetant le canot à la mer, il le maintient difficilement contre la fureur des flots. Ses deux ravisseurs arrivèrent.

— Réussi, compagnons ?

— Le vautour ne revoit plus le lieu témoin de sa défaite lorsqu'il n'a pu saisir la proie qu'il convoitait, répond la Chouette.

Aux rames, compagnons, s'écrie le Visage-pâle ; la mer baisse et les flots ayant moins de fureur, nous allons suivre sûrement le courant qui nous mène à l'Ilet-au-massacre.

Le corps penché en avant pour dévorer l'espace plus vite, les cheveux à la brise qui siffle, la Chouette à l'arrière et le Crochu à l'avant, rament drû et fort. Le Visage-pâle, assis au fond du canot, tient sur lui l'enfant, sa proie tant convoitée. Tu vas souffrir, dit-il, tout bas, parce que j'ai souffert. Et ta mère souffrira aussi ; et moi je m'en moquerai, car mon cœur a durci sous les coups cent fois répétés de la douleur.

Il parle tout bas, et il tremble le misérable. Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? Il croit voir ces paroles dans chaque éclair qui fend le ciel dans toute son étendue, dans chaque coup de tonnerre qui lui fait courber la tête, comme si une montagne allait lui tomber sur les épaules. Une sueur froide, fiévreuse, couvre son front de marbre que couronne à deux pouces de hauteur une forêt de cheveux noirs.

III

Mon enfant ! mon enfant ! cri de désespoir de cette pauvre Alexandrine qui tombe de son lit sur le plancher et se jette sur le berceau vide de son enfant. Ce cri, poussé avec la force qu'a une lionne lorsque ses petits sont en danger, est entendu d'Hermine, sa fidèle servante. Elle arrive à la hâte, à peine vêtue. Elle ne peut en croire ses yeux. Elle se sent faiblir ; mais faisant un effort suprême, elle court, criant, demandant aide et protection.

On arrive, le curé en tête. La pauvre mère est là, à genoux ; elle semble privée de sentiment. Le pasteur, entouré de villageois, n'ose parler. La voilà qui se lève. Ses yeux ont perdu leur éclat, et peine

horrible ses cheveux ont grisonné aux tempes. Ecartant les rideaux en mousseline du berceau : Dors mon enfant, dit elle ; dors en paix, ton père va venir. Oh ! ne pleure donc pas ; si tu savais comme ces cris me serrent le cœur. Dors donc en paix. Je suis là, moi ta mère.

Elle pleure toujours ! mon Dieu, et elle se cache la figure. Pauvre mère ! On aurait dit que les sanglots de son enfant exposée sur la mer résonnaient aux oreilles de son cœur Elle se mit à balancer le berceau vide, ce nid désert dont un vautour maudit a ravi le trésor. Allons ! elle repose, cette chère enfant. Elle regarde d'un air hébété le pasteur ; elle le fixe des pieds à la tête. Ce n'est pas George ? Oh ! non, il serait dans mes bras.

— Non, ma fille, je ne suis pas George, je suis votre pasteur qui vient vous consoler.

— Tu viens enlever mon Armande. A moi ! à moi ! s'écrie la malheureuse mère, et elle se jette sur les langes du berceau désert ; elle presse sur son cœur les vestiges de ce qui n'est plus. Elle croit avoir son enfant, son Armande entre les bras.

Mes enfants, sortez, dit le curé. Il y a eu un crime de commis ici cette nuit. Laissez à la Justice le soin de cette affaire. Gardez vous de blesser la charité chrétienne par des soupçons non fondés Dieu qui punit les coupables et récompense les bons, saura bien déchiffrer cette affaire. Cette pauvre mère a été victime d'un rapt aussi lâche que sans cœur !

La douleur d'Alexandrine, de cette pauvre mère privée de son enfant, a été si intense, qu'en un seul instant, comme un éclair qui passe, sa raison s'était obscurcie d'un voile épais, opâque, ténébreux. Désormais, dans la vie, elle allait marcher sans but, sans désir, n'ayant qu'une idée fixe, véritable monomanie : son enfant ! Hors là, rien, le néant, la nuit, le cahot, les ténèbres. Parfois le voile se déchirera, et son intelligence semblera s'éclaircir ; mais ce ne sera que comme ces éclairs subits qui éblouissent dans la nuit noire qui nous enveloppe, et augmente l'épaisseur des ténèbres après leur disparition.

Pauvre mère ! pauvre femme ! combien de cœurs vont souffrir ! Que de sanglots tu vas soulever ! Que de larmes tu vas faire couler ! Ton George, qui est si loin, il va revenir pour te presser, toi et ton enfant. Que trouvera-t il ? Mieux vaudrait y trouver un cercueil noir, surmonté d'une petite tombe blanche, où reposeraient la mère et l'enfant. Mais patience ! Dieu est là, et sa justice suit son cour même ici-bas.

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX COMPAGNONS

I

LE MENDIANT.

Revenons maintenant à dix années en arrière, par une belle matinée du mois de juin. Le ciel est limpide : ce ciel du Canada qui l'emporte parfois sur celui d'Italie. A l'horizon, rasant les Laurentides, murailles de granit opposées aux flots, quelques nuages roses flottent, et mollement, dans l'azur du ciel. L'air est tiède et embaumé des parfums des bois et des grèves. Sur la terre, ce n'est qu'un concert d'insectes, d'oiseaux et d'animaux. Tous ces milliers de voix unies à celle de l'homme montent au ciel, comme une louange non interrompue, et la terre reçoit en échange les rosées vivifiantes. A cette heure de bien-être, accoudée à la fenêtre d'une élégante maisonnette qui regarde le fleuve, une jeune fille laisse errer son regard languissant sur le chemin poudreux du roi. Une tête haute et fière, couronnée de cheveux noirs, ondoyants et doux comme un écheveau de soie, des yeux bleus d'azur, un front de marbre où se réflétait une âme candide que les froids baisers du mal n'avaient pas encore ternie, un teint frais, qui donnait à ses joues l'apparence soyeuse des fruits muris par les rayons du soleil, des lèvres fines et pincées, des lèvres sarcastiques, un nez bien fait, des narines dilatées : voilà le portrait ébauché de notre héroïne dont la robuste santé ne dit qu'elle est sortie du couvent il y a quelques mois à peine. Elle est belle ainsi dans sa robe noire, au collet blanc et aux poignets de dentelle. Elle est ravissante avec ses roses aux cheveux et cette fleur bleue au corsage, pendant qu'elle laisse nonchalemment errer son regard mélancolique sur le chemin du roi.

C'est mademoiselle Alexandrine Boildieu. Son père est un notaire à l'aise ; sa mère, un cœur d'or. Fatiguée de cette rêverie sans but—rêverie de jeune fille de vingt ans—elle se met au piano. Distraite d'abord, les notes se succèdent mollement dans un morceau vague comme sa pensée ; mais le charme l'emportant sur la rêverie, une mélodie de Shubert remplace le morceau vague et sans suite. Soupirs, sanglots, larmes et déchirement de la douleur intense, tout se succède avec art et harmonie, en jetant dans l'âme une émotion qui s'accentue d'instant en instant, et fait rêver du ciel. Puis sa voix douce et claire, mais forte, vibrante et sympathique comme les premières paroles des "*Adieux*" Quand le dernier tressaillement de la note qui meurt, eut fait frissonner la pauvre enfant rêveuse, dont le grand œil bleu s'était obscurci d'une larme, et se lève et rejoint sa mère, vénérable maman dont la bonté du cœur ne laissait rien à désirer. C'était une de ces âmes qui passent en faisant le bien, et laissent après elles le souvenir de leurs vertus, comme la rose ses parfums.

— Qu'il fait beau, maman !

— As-tu envie de sortir ! Fais atteler et sors.

— Non, tu es toute seule. Et j'aime bien à rester auprès de toi ; et elle s'approchait de sa bonne mère qui, comme toutes nos mères canadiennes, ne restait pas à rien faire. La couture sur ses genoux, elle venait de prendre l'*Imitation de Jesus-Christ* pour en lire un de ces sublimes passages qui contiennent les plus hautes vérités. Travailler et méditer, c'était pour elle mêler l'utile à l'agréable.

— Mère, dit Alexandrine, j'ai vu de la fumée ce matin au pied de la Montagne, à gauche d'ici. Les hommes y ont-ils mis le feu.

— Non. C'est une sauvagesse, vieille personne hideuse, une vraie bohémionne qui est venue s'établir là. Elle a un fils, un vrai bandit qui [illegible] chemins et les grèves.

— Bonne mère, tu me fais frissonner; mais ce sont de dangereux voisins.

— Bah! ils paraissent méchants, ma fille, et qui sait si leur cœur ne vaut pas mieux que leur mine rébarbative?

— Oui! *peut-être* n'est pas certitude, cela n'empêche pas que je les crains.

— La mort seule est certaine, Alexandrine...

— Allons! mère, le soleil sourit trop pour que nous parlions ainsi de mort. A peine achevait-elle de parler ainsi, qu'un coup de marteau vint la faire frissonner.

— Va ouvrir, Alexandrine.

— C'est un pauvre, maman, qui demande un couvert pour la nuit.

— Ton père n'y est pas; mais qu'importe, dis-lui qu'il rentre.

On entendit un "merci sonore;" puis, "que le bon Dieu vous bénisse."

— Mes pauvres jambes!

— Etes-vous de loin, père?

— De l'Isle-Verte, mamzelle; et le bonhomme s'assit, en marmottant je ne sais quoi, entre ses dents.

— Vous chantez, père?

— Oh! bigre, non, pour ça. Je marmotte par coutume....Vous avez l'air charitable, vous. C'est une bonne chose, allez, çà.

— Oui; vous plaidez joliment bien votre cause.

Et la vôtre pareillement, ma chère mamzelle, car l'aumône ça ne rouille pas, comme dit not' curé.

— Vous parlez comme un sage.

— Oh! voyez-vous, l'accoutumance, quand je dis l'avenir avec les cartes.

— Comment, vous tirez aux cartes?

— Comme de bonne raison, et c'est pas ce qui me rapporte le moins. C'est pas pour dire non plus.. mais tenez, il y a un an, je disais à une jeune fille de St-Charles, par en haut, qu'elle serait malheureuse avant peu. Eh ben, depuis c'temps, j'ai appris que sa grand'mère l'avait battue comme qui dirait à plate couture, à lui faire craquer les os.

— Pourquoi?

— Bendame pourquoi? parce qu'elle est riche et que les enfants, à sa belle mère, n'ont rien.

— Saviez-vous qu'elle avait une belle-mère?

— Dame, ben sûr, je le savais.

— Oh! alors, ce n'était pas difficile de prédire.

— Et ce n'est pas tout, allez!

— Mais, père, reprend madame Boildieu, ce n'est pas chrétien, ce que vous faites là, c'est un vilain métier.

— Oh! ma bonne dame, si vous saviez comme je ne fais pas de mal: c'est pour gagner ma vie.

— Mais, quêtez plutôt. Connaissez-vous les conséquences de ces choses là? Une pauvre enfant arrive et vous tend la main, car je suppose que vous lisez dans la main comme sur le front, et parce que la nature a voulu bien innocemment que la disposition des lignes fut de telle manière ou de telle autre, aussitôt vous lui dites ce qui vous passe par la tête. Si c'est beau et joyeux, tant mieux, car vivre de ces illusions ou s'en former d'autres soi-même, c'est toujours la même chose; mais si vous vous avisez, pour faire digression, de lui dire de ces choses tristes qui font mal au cœur, elle vous croira; et dans le silence des nuits, mille fantômes fantastiques hanteront sa pensée; la chère enfant pleurera, se désolera pour une niaise parole dite inconsidérément. Vos paroles, comme un souffle mortel, brûleront son âme. Heureuse encore si ses jours ne deviennent pas pour elle un fardeau insupportable. Voyez-vous tout le mal que vous pouvez faire.

Le vieillard, devenu rêveur, n'était pas converti. Il se contenta de courber sa tête sale, sur sa poitrine vêtue.

Soupons, maman, voilà papa qui arrive.

Le souper fut bientôt terminé. Le père était gai, la mère toujours souriante. Alexandrine heureuse sans cause apparente.

Quel bel intérieur! C'était autrefois cela! Pourtant, pour le plus grand bonheur du peuple Canadien, il y en a encore de ces tableaux qui reposent le cœur et la vue.

Après le repas, pendant le moment de repos qui suit alors, Alexandrine, poussée par cette soif ardente de connaître l'avenir, soif qui dévore surtout le cœur d'une jeune fille, vint trouver le vieillard blotti près de la cheminée, et lui demanda secrètement de lui dire ce qu'il pensait de ses jours à venir.

Je ne croirai pas ce que vous me direz, lui dit-elle, mi-sérieuse, mi-enjouée. Vous parlez ainsi pour vous donner de la contenance, je suppose. Oh! les cœurs de vingt ans! Votre cauchemar, c'est l'avenir; le vieillard, c'est la tombe, il se console; l'homme dans l'âge mûr, c'est le reste de la vie pour sa famille; mais la jeune fille, c'est le mari, c'est le sort heureux du malheureux, c'est la richesse et son riant cortège, c'est la pauvreté et son pendant. Allons! père, mettez toute votre science. Dites-moi si j'aurai un bon mari, si je dois en avoir un; dites-moi....

— Un mot, mamzelle; si vous parlez tout le temps, vous allez me distraire. Allons! un peu de silence et laissez-moi examiner votre main mignonne. Je répondrai à toutes les questions que vous pourrez me poser.

Tout en parlant ainsi, il lui avait pris la main, et l'échine du dos en arc il contemplait, examinait, comparait les lignes de l'intérieur de la main d'Alexandrine.

— Le sourcil froncé: il y a des embûches sur votre route, dit-il. Il y aura du bonheur, des peines, de l'ivresse suivie et remplacée par des larmes: tout cela est mêlé.

— Mais c'est la vie, cela, père. On y rit, on y pleure; le rire coudoie les larmes en ce monde.

— Oui, c'est vrai, tout ça; mais chez vous c'est plus accentué. Avez-vous des ennemis?

— Pas que je sache.

— A l'avenir, méfiez vous de vos entourages. Tiens, dit-il en lâchant la main d'Alexandrine, je n'en dis pas plus long. Les conséquences dont me parlait votre mère, tout à l'heure, me pèsent sur le cœur. Mais, venez ici. Tiens! je n'avais pas vu cette veine bleue qui coule là, à gauche du menton. C'est comme du marbre veiné. *Elle coule* silencieusement. Pourtant son cours est accidenté. C'est un bon et un mauvais signe.

— Comment cela, père ?

— Vous serez heureuse, on ne peut plus ; mais comme tout a son revers, vous aurez aussi de grands malheurs.

— Mais enfin quel sera le terme, quelle sera la fin de cette vie heureuse et malheureuse que vous me prédisez, certainement pas à la manière des prophètes ? sera-t-elle triste ou joyeuse la fin de cette vie ?

— L'une ou l'autre, répondit le vieillard, avec un imperturbable sang froid.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! se prit à rire Alexandrine. Ce n'est pas difficile un horoscope de ce genre. Je puis vous en prédire autant, père.

— Ne riez pas, mamzelle. Les paroles d'un vieillard ont du poids.

Pas dans ce qui touche l'avenir, à moins que vous ne *commerciez avec le malin*, comme disent les gens.

— Vous saurez me le dire, mamzelle, si le bon Dieu ne me fait pas faire le saut avant que je vous revoie.

— Voyons ! n'allez pas me jeter *un sort*. Il ne manquerait plus que cela à présent.

— Soyez sans crainte, mamzelle. Je suis trop chrétien pour cela. Il ne sera jamais dit que le père Harnigon a jeté des *sorts* au monde. Oh ! bigre, plutôt être pendu par le bout du nez. Et puis, voyez-vous, ce serait me montrer ingrat envers vous, vous qui m'avez donné à couvert. Ouf ! mes pauvres jambes, si vous saviez comme ça s'est tout usé. Oh ! je vois ben que je décline sur l'autre bord. Je suis comme le soleil aux trois quarts et plus de sa course. Je vas me coucher bientôt pour toujours.

— Vous êtes poétique, père.

II

UNE VEILLÉE D'AUTREFOIS.

A peine la conversation d'Alexandrine et du vieux juif errant, le père Harnigon, fut elle terminée, qu'on entendit au dehors des voix qui se saluaient mutuellement par de joyeuses et douces paroles. Ce sont des voix fraîches, ricanneuses, pleines de bonhomie.

Venez prendre la fraîche, mesdames, venez. Vous êtes les bien venues, disait Mme Boildieu. Vous arrivez juste à temps pour faire la causette. Mon mari est allé aux champs. Alexandrine trouve Harnigon de son goût ; me voilà seule et je vous revoie avec plaisir. Qui est-ce qui vous amène ?

— Le beau temps, Madame, le beau temps.

— Que vous êtes donc fines !

— Mme Dubois ne se souciait pas, mais moi je l'ai vite décidée. Entre quasi-voisines il faut se voir, autrement il n'y a pas de vie possible.

— Vous parlez comme un ange, reprend Alexandrine en s'avançant vers les visiteuses qui l'embrassent avec effusion. Ah ! cette vilaine Mme Dubois qui ne voulait pas venir.

— Chère enfant, ça coûte toujours de quitter la maison. Mais pour des amis on peut bien faire des petits sacrifices.

Avec cela qu'on vous voit si peu souvent. Pour moi, si je n'avais pas maman et mon piano durant de longues journées de la semaine, je vous assure que je " bâillerais aux corneilles. "

Vous ferais-je le portrait des deux visiteuses ?

Mme Vincent, dont le mari est marchand, est courte et bien prise. Des bras musculeux, une figure virile, mais pleine de douceur et d'amenité ; des yeux timides et souvent voilés, comme pour méditer et revenir sur elle même. Bonne personne, trop bonne peut être : c'est le défaut de bien des mères. Elle parle beaucoup, mais bien : c'est une qualité assez rare de nos jours.

Mme Dubois, c'est l'anthitèse de sa grande amie. Son mari est un rentier très à l'aise. Grande, svelte, droite et bien posée, elle a un port de reine, une démarche douce, même coquette, disent certaines vieilles harpies comme il s'en trouve dans toutes les paroisses, pour le plus grand malheur du monde. Ses cheveux sont déjà grisonnants aux tempes ; une main potelée, digne d'esprit supérieur ; un nez de présence : faut dire qu'elle en prenait du tabac à priser. C'était une âme sincère et aimante, mais rigide dans la force du mot, lorsqu'il s'agissait d'un devoir à accomplir.

Voilà le portrait de nos nouveaux personnages.

— Comment vont vos fils au Séminaire ? Oh ! ce n'était pas tout le monde qui avait l'insigne honneur d'avoir un fils alors au Séminaire de Québec.

— Le mien est bien, répond Mme Dubois. Ce cher enfant, il m'écrivait encore hier. Je vous assure qu'il s'en donne du trouble ; c'est sa dernière année.

C'est sa dernière ? reprend Mme Vincent. Mais le mien aussi veut en finir.

— Ils sortiront contents tous les deux, dit Alexandrine, qui venait de penser aux paroles du vieux pauvre. J'ai bien hâte, moi. Je serai heureuse, car tous ensemble nous trouverons le moyen de tuer le temps. Ils seront fiers, eux aussi, d'avoir votre agréable compagnie ; excepté George qui a l'affreuse monomanie des voyages. Et Mélas, lui, Mme Vincent ?

— Lui, oh ! c'est pour rester avec nous. Le père se fait vieux, il va prendre le magasin en main. J'espère qu'il fera son chemin.

— Bonsoir, mesdames, reprend le vieux pauvre.

— Comment père, vous deviez rester à coucher ce me semble.

— C'est vrai, mais j'ai changé d'idée. Je fais encore un bout de chemin ; il fait si beau.

— Non, non. Nous voulons vous garder. Venez nous conter une histoire du bon vieux temps.

— Dam, une histoire c'est pas facile ; je suis vieux et je n'ai pas le talent de raconter.

— C'est à croire, un vieux tireur d'horoscope comme vous. Allons ! ne vous faites pas prier ; on vous écoute.

— Puisque vous le voulez, je m'y soumets.

Il y a de ça plusieurs années. C'était en 1774. Cette année vit une nouvelle ère pour le Canada par la proclamation de l'Acte de Québec. Les damnés Anglais avait peur des Américains, voyez-vous. La nécessité leur forçait la main. Cette année aussi vit Du Calvet arrêté à Montréal, conduit à Québec et fait prisonnier à bord d'un vaisseau. J'y étais moi, alors. Ce n'est pas mon histoire, ça. Voici :

Mon père, fort jeune dans le temps, habitait la seigneurie de l'Isle-Verte qui appartenait alors aux

Sieurs d'Artigny et à La Chenaye. L'Isle-Verte n'était alors qu'une mission visitée par le Père Henri Nouvel, récollet qui descendait faire la mission pour la première fois à Rimouski. Sur le bord de la rivière, à gauche, il y avait un campement d'Indiens Maléchites, sur un petit rocher que contenait la Rivière-Verte. Sur les hauteurs, en arrière, dominant la rivière et le village, il y avait encore un campement d'Indiens. A droite, les seigneurs avaient bâti leur manoir.

Une jeune fille, d'une rare beauté, bonne, aimable et aimante, était l'ornement d'une des meilleures familles de l'endroit. Tous les jours de beau temps elle allait, détournant la rivière, faire une visite du village Maléchite du Petit-Rocher.

Le père de cette jeune fille s'aperçut de cette fréquente visite et lui dit que cela ne convenait pas à une jeune fille d'aller ainsi, seule, parmi les sauvages. Elle lui dit qu'elle n'irait plus. Elle tint parole. Le père crut que tout irait pour le mieux. Hélas ! il ne connaissait pas ce qui remuait au fond du cœur de son enfant.

Le fils du Chef des Maléchites, grand et joli garçon, avec ses mitasses et son ceinturon rouge, à la figure sereine, aux membres charnus, avait su gagner le cœur de la jeune fille, et cela dans une circonstance assez ordinaire aux jours de la crue des eaux.

Un jour que la jeune fille se promenait dans un canot d'écorce, un corps d'arbre, entraîné par le courant avec une vitesse prodigieuse, vint frapper la frêle embarcation de la jeune fille, et le canot chavira. C'en était fait de la pauvre enfant, sans le secours du Chef, et surtout de son fils qui l'empoigna au moment où la force du courant allait la broyer sur les roches qui terminent le petit rocher. On la ramena sous la tente du Chef. On sécha ses vêtements après l'avoir rendue à la sensibilité, et rendue chez elle, elle ne parla à personne de cet accident qui marqua le jour de cet entraînement vers le fils du Chef qui ne se montra pas indifférent à la jeune fille et qui l'aima d'un amour aussi sauvage que jaloux.

Ils s'aimaient donc follement. Aussi, quand le père témoigna son désir de ne plus la voir retourner au village Maléchite, la jeune fille, forte, dévora son chagrin en silence. Pendant huit jours, ce ne fut que larmes secrètes, sanglots comprimés, faux airs de joie menteuse. La petite chambre, bien souvent, fut le muet témoin des scènes d'une douleur vraie et profonde. Ce que c'est que le cœur humain !

Un jour de juin, par une belle après midi de douce chaleur, la jeune fille descendit sur la grève pour y respirer l'air pur, entendre le cri de l'alouette encore rare à cette saison. Elle descendit tranquillement le chemin qui longe la rivière.

De l'autre côté de la rivière, sur une petite éminence, les Maléchites, leur chef en tête, ont bâti leurs cabanes d'écorce. Au même moment, un léger canot se détachant du bord, glissait mollement sur la surface tranquille de la rivière. Un sauvage seul le conduit. Il semble ne pas apercevoir la jeune fille qui a senti battre son cœur en reconnaissant celui qu'elle aime, le fils du Chef sauvage. Elle agite son mouchoir de soie à fond bleu ; rien. Le canot suit toujours les écarts. Elle voudrait crier ; mais la voix lui manque, tant son cœur se sert dans sa poitrine ; et puis le manoir est si peu loin !

Soudain le canot a pris une autre direction. Il s'avance maintenant à angle droit vers la rive. La jeune enfant, rendue sur la pointe où plus tard fut bâtie la chapelle, s'assit, attendant la venue du sauvage, son farouche amant qui ne l'a pas revue depuis longtemps. A peine eût-elle le temps de se demander que va-t-il dire ? que lui dirais-je ? que déjà il était devant elle, rivant sur elle un grand œil noir. Incapable de soutenir la fixité de ce regard fascinateur, l'enfant se prit à trembler comme l'oiseau sous le regard du faucon.

L'ingratitude semble le partage des blancs, dit-il. La fille au Visage-pâle a oublié. Aurait-elle peur de se salir les pieds sur le seuil de ma cabane ?

— Non, frère, dit-elle toute tremblante ; la colombe revient toujours au nid qu'elle aime, si l'oiseleur ne lui tend pas des embûches, si la tempête ne la force à s'éloigner.

— Oh ! oh ! le renard a bien des moyens pour prendre sa victime.

— Frère, voudrais tu dire que je mens, que mes lèvres prononceraient des mots qui ne partent pas du cœur ? Voudrais-tu croire que je te tends un piége ? Elle s'était levée, sublime de dévouement et de colère. Vas ! tu n'es qu'un méchant. Ton cœur est plus dur que la crosse de ton fusil. Je n'avais d'âme, de souvenir, de pensées que pour toi, mon sauveur. Moi, dont le sang français non dégénéré coule dans les veines, méprisant la barrière que la nature a voulu mettre entre l'humble enfant des bois et moi, n'écoutant que la voix du cœur qui n'est pas toujours celle de la raison, je suivis mon inclination. J'aurais dû combattre ce désir insensé, mon tourment. Maintenant je vois que j'ai fait un rêve, et le réveil m'est penible ; il me brûle le cœur. Va, maintenant, loin de la pauvre enfant qui eut le malheur de t'aimer. Je croyais ton cœur sensible.

Comme elle achevait de prononcer ces paroles, le fils du Chef, l'enlaçant dans ses bras, la précipitait au fond de son canot et gagnait l'île à force de rame.

Le père, averti de la disparition de son enfant, courut au rivage. Rien. Là-bas seulement, au bout de l'Ailerond, un canot. Ce sont eux. Holà ! Chef, s'écrie le père de la jeune fille, un canot ! En un rien de temps les deux pères voguaient à la poursuite de leurs enfants. Le détour de la rivière leur prit assez de temps à parcourir. Déjà le canot des deux amoureux avait fait terre à l'île. Les poursuivants arrivent enfin auprès du canot fugitif, amarré à la rive. A peine ont-ils fait quelques pas que deux mêmes cris de douleur s'échappèrent de leur poitrine. Aux branches d'un arbre, l'un à droite, l'autre à gauche, deux corps se balancent dans l'espace vide.

Vivaient-ils encore ? Problème qu'ils allaient résoudre. En un moment les deux corps reposent sur l'herbe. Les deux pères, penchés sur le corps de leur enfant respectif, osculte leur poitrine. Hélas ! plus d'espoir pour le malheureux fils du Chef. Le poids de son corps a serré la corde vivement autour

de son cou. La mort ne s'était pas fait attendre ; son âme était devant son Juge.

— Mais l'autre ? disent les auditeurs.

L'autre ? rien encore. Le Chef, sûr de la mort de son fils, stoïque comme tous les enfants des bois, ne lui donne pas seulement un jour de vie. Il revient au corps de la jeune fille que le père contemplait, cherchant sur ce visage décoloré un signe, un vestige de vie. Il la prenait dans ses bras comme pour la réchauffer. Plus d'espoir, Chef, dit-il.

Pour le mien.

— Et moi ?

— Sais pas. Va voir. Lui ouvrant les yeux, il touche la prunelle de l'œil. Un léger mouvement lui fit dire au malheureux père : Attends.

Un rayon de joie illumina la face blême du père de la jeune fille. Bientôt, il eut le bonheur si intense de revoir son enfant, assise au pied d'un arbre, les yeux encore égarés, mais ayant encore assez de connaissance pour se jeter dans les bras de son père.

Sauvée ! s'écria-t-il, sauvée !

En effet, grâce à la faible pesanteur de son corps, après s'être aidé de ses mains et de ses pieds, elle avait retardé l'heure de la mort. Elle était saine et sauve, mais bien faible, bien brisée. Son pauvre corps brisé, disloqué, la faisait beaucoup souffrir. Qu'importe, elle vivait. C'était le principal.

Quelle fut la douleur de ces trois personnages en voyant étendu sur l'herbe, le corps du malheureux fils du Chef !

On apprit alors de la bouche de la jeune fille que le fils du Chef, en arrivant sur l'île, lui avait passé une corde autour du cou, et que malgré ses cris et ses prières il l'avait pendue, et qu'ensuite il avait voulu partager son sort en mourant de la même mort qu'elle. Heureusement on n'avait à déplorer qu'une victime, mais l'autre ne valait guère mieux.

Le corps du sauvage fut enterré sur la grève.

Voilà tout, mesdames, et veuillez m'excuser.

Déjà neuf heures ! Allons ! Mme Vincent, déguerpissons, tout en vous remerciant, père, s'écrie Mme Dubois.

On s'embrasse bel et bien, et les visiteuses s'en vont comme elles étaient venues, enchantées de la cordiale réception des Dames Boldieu et de l'histoire du père Harnigon.

C'est ainsi qu'on veillait autrefois. C'était le bon temps alors.

Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps où nos pères heureux, au coin de l'âtre, dans un nuage de fumée, ressuscitaient le passé ? C'était des héros, nos pères, et ils étaient écoutés aussi !

III

UN JOUR QUI COMPTE.

Savez-vous ce que c'était qu'une sortie du Séminaire ? Ce devait être au temps passé comme de nos jours ; un brouhaha indescriptible ; un va et vient d'enfer : cris, pleurs, sauts de joie, trépignements, baisers sonores des parents venus pour chercher leurs enfants, serrement de mains entre des amis qui ne se reverront peut être jamais : ils se conviennent aux grandes assises du Jugement dernier.

C'était à la fin de juin 1810. Les élèves s'étaient levés avec une pluie fine. Mais un clairon doré dans le Nord avait mis sur leur front un rayon d'espoir ; le temps tournerait au beau sur la fin ou vers le milieu même du jour. C'était ce que les élèves désiraient. En effet, qu'il pleuve à verse pendant la distribution des prix, qu'importe, pourvu qu'on puisse allumer la pipe par un beau soleil et arriver gaillardement au village natal.

Donc ce matin du dernier de juin 1810, il pleuvait, mais la pluie allait diminuant. L'heure solennelle est arrivée. Sur le théâtre improvisé, un large tapis étale ses roses blanches et rouges entrelacées de mille autres fleurs artificielles. Au bas, une large table supporte un amas de prix de toutes couleurs. Pendant que les élèves, à tour de rôle, vont chercher leurs prix, écoutons deux élèves qui, dans un coin de la salle du Séminaire de Québec, parlent ensemble. Ce sont les fils respectifs de Mmes Vincent et Dubois : Mélas et Georges.

George est un grand blond à l'œil vif et souvent mélancolique, son front est large. Deux bosses saillantes attestent qu'il y a de l'intelligence et du talent dans cette petite tête ronde. Sa figure est maladive, un cercle de bistre entoure ses yeux qui ont parfois une fixité étrange. Ajoutez à cela une verve facile, de la chaleur dans la discussion, un geste à la Mirabeau, une pause qu'il sait adopter aux circonstances, et vous aurez le portrait de George Dubois à l'âge de 21 ans.

Son confrère et son ami, Mélas Vincent, n'a rien de bien distingué, si ce n'est une main potelée et et bien faite. Il est trapu, court, bien pris pour être un squatteur ou un coureur des bois. Ses sourcils noirs se joignent à la racine du nez qui est large et épaté, signe d'une nature sauvage dans ses emportements, passionné dans ses entreprises. Il est intelligent : trop peut être. Son esprit avait une finesse sarcastique qui laissait à désirer un peu plus de charité chrétienne. Il était le cauchemar de bien des élèves, de ces prudes qui rougissent d'un rien, tant le scrupule leur a tourné la tête. Voilà en quelques mots, le portrait de notre ami Mélas Vincent, à 18 ans.

Tels étaient les portraits des deux jeunes gens parlant amicalement pendant la distribution des prix, au Séminaire de Québec.

A cette heure, les philosophes-senior—les *finissants*—sont à faire, en termes émus, par la voix d'un de leur confrère, leurs derniers adieux à leurs vieux professeurs, à tous leurs amis, à l'*Alma Mater* qui abrita leur jeunesse, qui les vit grandir dans le droit sentier, et pour la prospérité de laquelle ils forment des vœux de fils.

— Nous ne faisons pas d'adieux solennels, nous, George ; et pourtant c'est notre dernière heure à passer sous ce toit ?

— Y penses-tu ?

— On dirait que c'est un rêve, Mélas ! Et pourtant, mon Dieu, c'est la réalité, c'est certitude, car maman me l'a écrit.

— Et à moi aussi, George. Oh ! on a beau rire, sauter et vouloir faire le joyeux, le cœur comprend, serre et tremble.

— Laisse donc, Mélas ! Bah ! l'homme n'est il pas voyageur ? N'est-il pas un nomade dont le pèlerinage ne finit qu'au tombeau ?

— C'est vrai, George ; mais entre le berceau et la tombe il y a plus qu'un pèlerinage muet. Il y a les parents, les frères, les amis.

— Tout le monde est frère, Mélas. Si l'on en laisse ici, c'est pour en trouver d'autres qui nous tendront la main au village. Ainsi, n'attristons pas ce jour, où tout est rose et velouté. Vois ce ciel qui resplendit d'un éclat inaccoutumé, écoute ces murmures de joie s'élevant de partout, ouïe ces concerts du dehors où les épais nuages ont fait place à un azur resplendissant : tout cela se mêle aux accords de joie et d'allégresse qui vibrent à l'unisson dans mon âme, et montent comme l'encens au sanctuaire, vers le trône de Dieu.

— Tape là, George. Ta bouche est d'or. Soyons des amis sincères pour la vie. Nous sommes nés sous le même ciel, George, j'allais dire sous le même toit, car nous sommes voisins au village. On dirait que la nature nous a unis au portique de la vie, pour que nous le soyions à la fin de nos jours, au revers de la tombe.

Et les deux amis se tendirent la main ; l'union était scellée en un jour qui comptait dans leur vie, le jour où ils devaient franchir le seuil de cette maison sacrée pour ne plus le repasser. Les élans de leurs cœurs, non éprouvés au contact du monde, étaient sincères, car ils ne prévoyaient pas l'avenir. Ils ne savaient pas que l'homme, quoique poussé par la nature à rechercher des mains amies, à vivre en société, pris d'un vertige soudain, fuyait le monde, et n'écoutant que la rage du cœur qui ne peut alors dominer la raison, il s'abaisse parfois jusqu'à faire couler le sang de son semblable, et cela pour un intérêt mesquin, un vil point d'honneur, une bagatelle, un rien. Oh ! l'homme.

" Ce Dieu tombé qui se souvient des cieux, " a dit Lamartine, est un être incompréhensible. Voyez ces deux enfants qui grandissent l'un à côté de l'autre, deux plantes jumelles dans la forêt. Ce sont deux amis inséparables. Plus tard les exigences de la vie, ou le caprice du hazard, les jette dans des voies différentes. Un rien, un souffle glacé passe. Les voilà brouillés. D'amis qu'ils étaient hier, les voilà ennemis jurés, bien heureux encore si les yeux ne sont pas témoins de ces scènes navrantes de deux hommes s'entredéchirant à belles dents comme des loups affamés.

Mais nos deux amis étaient sincères, eux. Ils croyaient à l'immortalité de leur amitié. Ils s'aideraient l'un l'autre, s'encourageraient, se fortifieraient dans leurs épreuves, se joindraient ensemble pour applanir les aspérités de ce chemin douloureux—cette voie de Golgotha—qu'on nomme la vie.

Tout est terminé, le soleil a du haut, et les lèvres de l'horizon ne se fermeront pas sur lui avant plusieurs heures. Nos deux amis, le cœur en joie, filent déjà sur la route de Lévis vers leur village. Quand donc apparaîtra-t-il à l'horizon bleu, ce clocher qui dit tant aux hommes ? Comme le chemin est long, malgré que les rossignols chantent dans les buissons, que les oiseaux des mers jettent à la brise leurs cris joyeux !

IV

UN CHOIX.

Enfin, la calèche patriarcale, traînée par un superbe étalon canadien, fait son entrée au village. Il y a bien des têtes aux fenêtres ; ils reçoivent maints saluts de bonnets de coton et de laine, ces bonnets devenus si rares et qui vont si bien au cultivateur Canadien. Quelle joie de partout. L'église est là toute jeune, toute éblouissante sous les rayons du soleil qui va se plongeant tout entier dans une fournaise ardente, de l'autre côté des Laurentides ; le fleuve est calme et sillonné çà et là de quelques canots indiens chassant le marsouin et la pourcie ; les oiseaux ont des voix plus ravissantes encore ; les insectes ont un bourdonnement joyeux ; l'air a des parfums de salin qui fortifient les poumons des jeunes gens accoutumés à l'air plus ou moins vicié de nos collèges.

George et Mélas ne sont pas insensibles à ces harmonies de la nature, aux charmes de ces concerts éternels dont l'homme a le plus grand rôle. Ils sont à peine débarqués que deux bras nerveux enlacent leur cou dans une étreinte passionnée, une étreinte de mère, et l'air retentit des baisers sonores qu'on échange. Tout est mis de côté : le ménage, le train, le soin des animaux, etc. Rien ne les occupe : on est tout entier à ces chers enfants qui arrivent au milieu d'eux, pour y rester toujours ; au moins ils ne doivent pas retourner au Séminaire.

Les pauvres mères ! la joie du retour se lit dans leurs grands yeux. Cette grande et excitante nouvelle, comme une traînée de poudre, fit en un clin d'œil le tour du village. A toutes les tables, chez tous les cultivateurs, surtout à la veillée, dans le cercle des fumeux, on ne parle que du George à Mme Dubois ; son air digne et recherché ; sa politesse aisée avait frappé l'œil scrutateur de l'habitant. Mélas eut des admirateurs : il était gros et gras, bien dodu, il allait faire un bon travaillant ; on le disait malin en diable, sarcastique et mordant, au besoin jusqu'au sang.

Pour l'honneur du village, je dirai qu'en cette occasion le colportage n'eut pas besoin d'être monté à grands frais d'orchestre. Cela se fit si vivement que la grande Angèle ne le sut qu'en dernier de tous. Elle faillit en avoir une attaque d'apoplexie, elle qui était sèche et maigre comme un *hareng dompté*. Si elle eut été superstitieuse, elle aurait accusé certainement sa bonne étoile de lui avoir fait défaut ce soir là. Oh ! elle saura bien reprendre le temps perdu. Temps perdu ! lecteur ! *O tempora ! o mores !* ce sont là de nos coups.... de théâtre.

— Allons, mon George, viens souper. Tu dois avoir faim ?

— Passablement.

— Tu vas reprendre vite ce que tes études t'ont fait perdre, tu vas voir.

— C'est ce que j'espère, maman. Il me faut engraisser, car voyez-vous, comme disait Mélas, pour travailler il nous faut du lard.... sur les côtes. Pas trop, mais assez.

— C'est vrai George. Mais tant que nous vivrons, ton père et moi....

— Ne parlez pas de cela. Je veux, je dois travailler. Eh ! quoi, je me laisserais aller à un repos énervant? A quoi m'aurait servi, je vous le demande, d'aller user ma santé sur les bancs d'un collège? Je perdrais insensiblement le peu de connaissances que j'ai. Ne rien faire, ce serait folie. Tout homme, s'il ne travaille, voit tous les vices germer sur son chemin. Il lutte en vain, sans énergie; il faut qu'il succombe. Je travaillerai, maman; si non, j'aurai des remords ma vie durant.

— Allons, George, quelles idées as-tu? Tu sais bien que nous voulons te garder avec nous. Nous sommes bien, riches même; tu ne serais pas en peine de vivre! Prends femme et reste avec nous...

— Ne parlons pas de cela, mère; ma résolution est prise. Je ne veux rien devoir à autrui. Ce que mes parents ont ramassé, c'est pour eux, sur leurs vieux jours. Pour moi, quand je prendrai femme, je veux pouvoir lui dire: Je vous apporte mon âme, mon nom et tout ce que j'ai gagné à la sueur de de mon front. N'est-ce pas beau, cela, maman?

— J'avoue que c'est beau, mon fils; mais ce n'est pas aussi bon pour le cœur d'une mère. Je sais bien, mon fils, que le bon Dieu le veut ainsi: que le fils se sépare du père et de la mère, pour aller chercher ailleurs ce qu'il lui faut, et que nous, parents chrétiens, prêtant l'oreille à la loi naturelle qui l'exige, nous courbions nos fronts; mais, mon George, quand on veut prévenir cet éloignement, quand on a les moyens ici, pourquoi chercher dans les périls, dans les entreprises, ce que nous avons sous la main?

— Maman, je ne suis pas maître de ce qui se passe en moi. Je sens une volonté plus forte que la mienne et plus forte que mon amour pour vous, qui me pousse vers un but, le seul objet de mon ambition: c'est une idée fixe, c'est comme une vocation claire, ou mieux c'est une monomanie.

— Ainsi, mon George, tu voudrais partir?

— Mère, ce soir, sous les grands ormes, je pourrai vous chanter:

La mer m'attend, je vais partir.... bientôt, mais je ne suis pas sûr de revenir dans deux ans, Capitaine.

— Comment! tu veux aller sur mer?

— Oui, maman. N'est-ce pas beau de servir son pays de cette manière? Il faut, là comme ailleurs, des cœurs francs et probes. Vous m'avez fait ainsi. N'est-ce pas un sort digne d'envie, que de devenir Capitaine, commander sur un vaisseau, être là le maître, pour protéger et adoucir les mœurs de ces bandits dont la poitrine cérobe plus d'un noble cœur?

— Tais-toi, George; tu me fais peur.

— Ne craignez rien, ma mère. Oh! redoutez pour moi d'autres ennemis que ceux de la mer. D'ailleurs il faut que je suive cette voix qui m'appelle et me dit: la mer doit être ton partage. Il y a en moi je ne sais quoi de mystérieux qui poussait autrefois Attila, le fléau de Dieu, vers des contrées inconnues. Ainsi, mère, j'irai sur l'eau; dans quatre ans, je serai Capitaine. Oh! le beau temps alors; et ses grands yeux avaient des jets de flamme, rayonnements de l'âme émue et fière du jeune homme qui se croyait déjà Capitaine de vaisseau. Malgré ses appréhensions, George vit sa mère résignée.

— A la grâce de Dieu! dit-elle en soupirant.

— Et Mélas, lui, que fait-il?

— Il reste à la tête du magasin, à la place de son vieux père, qui aime encore mieux les manchons de la charrue que la plume.

L'on continue ainsi à parler d'avenir. L'heure du coucher les surprit sous les grands ormes, admirant les beautés d'un ciel sans pareil. Le ciel rayonnait si doucement, les fleurs avaient des parfums si exquis, le fleuve coulait en murmurant si mollement! C'était un tableau sublime, capable d'élever l'âme jusqu'à Dieu, l'auteur de toutes merveilles.

V

PREMIÈRES FLAMMES.

Vite, mon George, lève, voilà le premier coup de la messe. C'est dimanche aujourd'hui.

Ces dernières paroles tombèrent sur la tête de George, comme une douche d'eau froide. Déjà, en effet, sur la route s'avançaient, qui à pied, qui en calèche, qui à cheval, les habitants de la paroisse. Tous se hâtent lentement. Les chevaux, frais et pimpants, rongent le mors, car leurs maîtres les retiennent pour les laisser aller leur train lorsqu'ils seront au fort du village. Allons! la tête de cette colonne mobile et impatiente se met en branle, et le mouvement et la vitesse se communiquent de l'un à l'autre, comme dans un convoi de chemin de fer; ce n'est bientôt plus qu'un tourbillon de poussière.

Il faut voir ce remue-ménage, ce brouhaha indescriptible à la porte de l'église. Ce ne sont que hennissements, rires, appels et éclats de voix fortes et sonores. C'est un vacarme assourdissant qui nous tombe sur les nerfs et chatouille plus ou moins harmonieusement le tympan de l'oreille. Enfin les chevaux sont attachés, frottés et vantés juste au moment du deuxième coup. Il reste encore une demi-heure avant la messe. Voyez-les se rassembler, se réunir par groupes qui se meuvent comme une marée montante. On y parle de tout, à tort et à travers; les chevaux y ont une large place; tandis que les commères jasent de petits scandales de la semaine, qu'ils ont déjà augmenté d'une verge et plus. Il faut ça pour passer le temps. Pauvres femmes à la langue mauvaise, je vous aime mieux seules qu'accouplées avec un être qui ne vous le cède en rien. Autrefois on avait les commères en jupons, aujourd'hui nous en avons en jupons et en culottes: des hommes. Ce n'est pas leur nom. La langue leur a été donnée pour un plus noble rôle. Ils n'ont pas l'air à le savoir quand ils ébruitent tous ces petits événements qui prennent les proportions d'un scandale dans leur esprit étroit.

Comme on se sépare avec peine, quand le dernier coup nous rappelle que le Saint Sacrifice de la Messe va commencer; il faut que le porteur de la bande rouge et du bâton bleu vienne leur crier de rentrer à l'église avant qu'ils se désorganisent, tant est grande l'attraction de la communauté.

Ce jour là les choses se passèrent comme de coutume, à la porte de l'église; s'il y eut une différence, c'est que le constable fut obligé de crier un peu plus fort: " Entrez, mes amis, entrez! " Le

jour était si beau ! le soleil faisait si bien resplendir tout ce qui n'était pas or. Quel temps superbe comme le dit si bien notre bon habitant. On sentait un sang chaud couler par toutes les veines. En chaire, le noble curé de la paroisse parla longuement du respect qu'on devait à l'autorité. Oh ! nous étions alors dans ces jours sombres où notre pays semblait enveloppé d'un épais suaire, où nous étions en lutte contre l'élément anglais qui voulait alors mettre le pied sur la gorge du peuple canadien, Mais

Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et les enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers.

Le peuple Canadien était trop fier de sa langue, de ses institutions et de ses lois, lui qui portait si haut le noble étendard national, pour courber le front devant un ennemi supérieur en nombre, et que les circonstances ont prouvé n'être pas supérieur en bravoure et en intelligence.

Après la messe, les nouveaux arrivés, George et Mélas, attirèrent de toute part une attention marquée ; le bon accueil que leur fit surtout le notaire Boildieu, qui vint leur serrer la main, les remplit de joie. On cause un peu de chose et d'autre, et au moment de partir, M. le Notaire, avec une grâce exquise, les invita pour le soir, à venir veiller en famille. Vous serez chez vous, messieurs les nouveaux paroissiens. Notre hospitalité est simple, mais elle est cordiale.

C'est l'hospitalité canadienne, M. Boildieu, que vous pratiquez, lui dit Mélas.

Sur ce, on porta la main au chapeau et l'on s'éloigna. La grande place de l'église devint bientôt vide de toutes grandes personnes. Seuls les enfants y folâtraient dans l'herbe soyeuse et verte.

Il est huit heures du soir, et M. le curé vient de partir de chez M. le Notaire Boildieu. Il aurait voulu rester plus longtemps, passer la veillée, mais cela lui était impossible.

Mélas est le premier rendu ; sa bonne mère l'accompagne à ce rendez-vous de famille, où l'on est certain d'y voir régner cette joie intime, ce sans-gêne familier qui nous fait dire : Chez nous ! chez nous ! Il est tout frais, ce cher Mélas. Bien mis ; sa charpente massive disparaît sous le charme intérieur dont il s'était plu à s'entourer. Rien de recherché, rien de surchargé ; tout était naturel : c'était un bon point en sa faveur. On le remarqua, et il le sut.

Restait George. Il ne tarda pas à apparaître au fond de l'allée qui mène, à travers deux rangées d'arbres, à la porte d'entrée de la maison du Notaire.

— Vous êtes en retard, George, lui dit Mme Boildieu.

— Moi ?

— Oui ; il est huit heures et demie !

— Oh ! alors, pardonnez-moi.

— Vous êtes tout pardonné. C'était le plaisir de vous voir qui m'a porté à vous parler ainsi. D'ailleurs, vous voir avec votre ami, au milieu de nous, efface tout cela.

— Si j'avais écouté ce sentiment, Madame, celui qui nous rend heureux de nous voir au milieu de vous, j'aurais dévancé Mélas ; mais ma mère voulait venir, puis elle se décida à rester à la maison, vu que mon père n'était pas bien.

A peine achevait-il ces paroles que le mot : Alexandrine, vint frapper à ses oreilles. C'était Mélas qui souhaitait le bonjour à la charmante enfant que nos lecteurs connaissent déjà, cette fille unique, l'idole d'un père à l'aise et d'une mère vénérable et pieuse.

George, peu fait encore aux exigences ordinaires d'une présentation, ne put que balbutier une froide parole de compliment, sur le bonheur qu'il éprouvait de la revoir ; mais en retour il lui donna une forte poignée de main.

Alexandrine avait tout pour elle, ce soir là. La chère petite fille d'Eve, elle savait quoi faire pour séduire et fasciner. Robe de soie bien unie, collier de grenat, bracelets d'or, anneaux de prix, dentelles blanches tranchant bien sur le noir de sa robe ; tout cela arrangé avec cette coquetterie féminine, avec cet art qui défie toute critique. Et puis ses yeux, son front, et cette bouche où ne se voit pas l'amer rictus de la haine ou de la vengeance, tout cela à tordre le coup à un amoureux fou. Il s'échappait de sa personne je ne sais quel charme séduisant, comme ces parfums qui s'échappent d'une robe à distance. Il régnait sur son front quelque chose de fascinateur qui jetait dans l'extase. Un attrait mystérieux entraînait vers elle, comme l'aimant attire le fer. Elle n'avait pas cette grâce étudiée, cet air de coquetterie raffinée, ces allures de femmes mondaines ; elle était affable et spirituelle, sans être mordante en raillerie ; la légèreté n'avait jamais effleuré son front : c'était là le mystère de cet attrait. On sentait que son âme était bonne, son cœur courageux et pur, sa pensée limpide comme le ciel tant vanté d'Italie.

Quelle ne fut pas l'émotion de Mélas, en présence de cette adorable enfant ! C'est lui qui eut le premier la conversation avec elle. Il y mit tant de finesse, elle y révéla une telle aptitude, une telle bonté d'âme, un tel engouement modéré par le savoir vivre, que Mélas, ravi, comprimait les battements de son cœur. Il bénissait déjà le ciel d'avoir mis sur sa route cet ange de grâce et de cœur qui lui souriait si tendrement. Il n'avait jamais songé à l'amour, à cet incendie qui s'allume si subitement et dévore, comme un poison infiltré dans les veines. Ce soir là, il connut la mystérieuse influence de cette passion qui fait souffrir autant et plus encore qu'elle fait jouir, qu'elle rend heureux. Déjà, sans s'en apercevoir, il glissait sur cette pente facile. Il était suspendu avec son cœur aux lèvres de cette enfant qui lui parlait avec son âme. Il l'aimait éperdument, ne voyait plus qu'elle. Le bonheur le rendait fou ; il y avait des concerts dans son âme, et son cœur nageait au sein de jouissances sans pareilles.

Et George, lui ? Dans un coin du vaste salon meublé à l'antique, près du piano d'un âge respectable, il causait de choses et d'autres avec M. Boildieu ; on parlait surtout de la politique d'alors. C'était un thème inépuisable : Les patriotes avaient des moments passionnés, des expressions brûlantes de patriotisme et d'indignation. George n'était pas

tellement enfoncé dans la discussion, tellement absorbé dans son sujet, qu'il ne pnt pas glisser parfois un regard furtif vers les jeunes gens qui paraissaient oublier l'heure, tant ils semblaient plongés dans une conversation non oiseuse. Comme il aurait voulu être là, lui aussi! Comme il enviait le sort de Mélas auprès de cette jeune fille qu'il ne faisait que connaître, et dont le regard l'avait blessé dans l'âme. Comme ces fleurs qui ferment leurs carolles, quand la brise souffle trop fort, le cœur de George se replia sur lui-même et consulta ses forces quand il sentit les premières étreintes de l'amour. Un moment lui suffit.

Le sort en est jeté, se dit-il, comme autrefois César au passage du Rubicon. Je veux me livrer tout entier à cette idée : " Toucher son cœur pour l'unir au mien qu'elle a blessé déjà d'une blessure qui, je le sens, ne saurait se refermer même sous les coups de sa froideur. "

Oh! les âmes de vingt ans! c'est une cire molle qui se façonne à toutes les nécessités, qui revêt toutes les formes que lui fait prendre l'amour, ce je ne sais quoi qui fait jouir et souffrir: mélange de lie et de baume, que recherchent les hommes avec avidité.

Où va donc Alexandrine qui traverse le salon, avec cette démarche noble, ce laisser aller un peu sans gêne qui lui donne la souplesse d'un saule? On vient de la prier de chanter. Son père a insisté pour qu'elle chantât, et c'est pourquoi elle gagne le piano auprès duquel George, tout rêveur, se sent joyeux de cette arrivée qui va lui permettre de lui adresser la parole.

En vain, les paroles montent du cœur aux lèvres de George, le trouble de son âme lui ferme la bouche. Enfin, rompant le silence :

— Je suis doublement heureux, mademoiselle!

— Vraiment? On ne le dirait pas à vous voir tout rêveur, écoutant à peine mon père, qui vous parlait.

— Vous vous en êtes aperçu?

— Dites-moi donc ce que ne voit pas l'œil d'une femme?

Ces paroles, dites avec engouement et accompagnées d'un regard si doux, trouva déjà le chemin si facile du cœur de George. Elle ne savait pas, la chère enfant, le trouble qu'elle avait jeté dans ces deux jeunes âmes, encore au seuil de la vie.

Comme M. Boildieu rentrait au salon, après s'en être absenté. quelques instants, Alexandrine commença de sa voix douce comme la brise du soir dans la ramée, une romance sentimentale des grands maîtres d'alors; puis, passant du grave au léger, ce fut bientôt que trilles harmonieux, expressifs, tendres et passionnés à la fois. La musique enjouée aidant au timbre de sa voix et à la grâce de son chant, Alexandrine sut ravir et mériter de sincères félicitations. On ne connaissait pas ces impressions banales d'une froide politesse, expressions consacrées par une répétition devenue mode. Elle finissait à peine sa chanson, ses doigts légers et distraits improvisant un chant devenu plus grave, quand elle entendit ces mots, aussi doux qu'une harpe éolienne :

Oh! Mademoiselle, j'aurais voulu prendre votre âme, si elle s'était échappée au milieu de votre chanson.

— Vous auriez eu fort à faire, M. George, car voyez-vous, c'est quelque chose de subtil; vous devez savoir cela, vous qui avez fait votre philosophie?

Tout en parlant ainsi, elle quittait son siége et venait s'asseoir auprès de George, tout interdit à cette marque d'estime.

— Mademoiselle, le sceptique en vous entendant, croirait à Dieu. Votre voix, surtout à l'église, modulant le " Requiem " de Mozart, ravirait au troisième ciel, comme le fut St Pierre. Moi, je crois plus, votre chant me dit la bonté de votre cœur, car il me semble qu'il n'y a que les cœurs aimants et sincères qui peuvent faire passer ainsi leur âme dans un chant mélodieux par sa nature.

Que de choses agréables vinrent alors les unir dans une conversation où Alexandrine avait toujours la palme. Pauvre Mélas! il avait eu le bonheur de voir Alexandrine tout auprès de lui, c'était au tour de George maintenant. C'était au tour de Mélas à soupirer et à lancer de œillades aux nouveaux heureux. Il enviait, lui aussi, les heures heureuses qui coulèrent si rapides pour George et si lentes pour lui-même, relegué dans un coin, écoutant les interminables paroles du Notaire Boildieu, sur les emprisonnements que le tyran C[illegible] exerçait au mépris de toute bonne et saine politique. Les paroles du Notaire se perdent au milieu de ses idées confuses; il ne voit qu'Alexandrine, dans tout ce qu'il pense, dit ou fait. C'est elle qui est là. Elle lui a parlé si tendrement, il souffre comme si elle lui avait enlevé, avec son départ, une partie de lui-même. Il aurait voulu lui dire qu'il l'aimait, mais toujours les mots brûlants expiraient sur ses lèvres. Comme il maudissait sa timidité en voyant que George allait peut être le devancer auprès d'Alexandrine. Il n'avait pas à en douter: Mélas comprenait que George, par ses regards et ses moindres gestes, avait au cœur ce que Mélas ressentait lui-même: une passion qui fait tant souffrir quand elle ne rencontre que froideur, indifférence ou mépris de son objet.

Pauvre Mélas! voilà à peine deux heures qu'il a ressenti les premières atteintes de ce mal universel, que déjà il est à la torture. Hélas! tu ne connais donc pas ce que c'est que d'aimer. Tu haïrais même cette femme de toute ton âme, qu'elle exciterait encore ta jalousie et te mettrait à la torture, en la voyant préférer un autre, si tu l'as aimée sincèrement.

Tout le monde semblait ignorer que des douleurs sourdes, mais aigues, planaient au-dessus de la tête de certains êtres faisant à cette heure partie de la réunion intime. Néanmoins, il y eut de l'entrain et de la gaieté.

Mélas voyant un rival dans George, fit fortune contre bon cœur. Il sut être gai, amusant et instructif. Il avait une tête ce Mélas! George plus timide, moins causeur, soupirait plutôt ses paroles méditées et calculées, qu'il ne parlait réellement.

Enfin, il était tard; il fallait se séparer. Comme on se pressait déjà la main, M. le Notaire arriva

tout joyeux, et après quelques paroles de compliments à l'adresse des deux jeunes gens dont il semblait fier, il les invita à une partie de plaisir sur l'île, le jeudi de la même semaine. On fut tout heureux, le départ fut cordial.

— Comment la trouves-tu, Georges?

— Admirable, mon cher.

— Et toi?

— Moi aussi.

— C'est heureux que nous soyons si bien reçus, n'est-ce pas, Mélas?

— Oui, George. J'en connais toute l'importance. M. le Notaire est un homme rangé, il peut nous faire du bien. Nous ne débutons pas mal dans le monde, George?

— Il n'est pas donné à tout le monde de faire ses études, Mélas; c'est bien le moins qu'on sache récompenser le mérite des études en nous donnant certaines marques d'estime.

— Des marques d'estime, George? tu n'as pas à te plaindre pour ce soir.

Les deux jeunes gens allaient se séparer, quand ces paroles longtemps méditées, tombèrent des lèvres de Mélas qui en resta tout interdit.

— Aurais-tu à te plaindre, Mélas, toi mon ami? Tu as été reçu comme moi. On a été empressé pour toi; même tu as eu les prémices en tout; Mlle Alexdrine n'a-t-elle pas été la plus aimable des créatures avec toi dès le début de notre soirée?

— Voyons, George, ne prends pas la mouche si vite. Je parlais comme tous les hommes; tu sais bien comme notre pauvre nature est ainsi faite: on croit son voisin ou son ami toujours plus heureux que nous-mêmes. Voilà l'explication de mes paroles. Allons, George, pas de nuage. Bonsoir, et à jeudi.

— A jeudi, Mélas.

On se sépara. Un soupir oppressé entrouvrit les lèvres de Mélas se rendant chez lui, qui était la maison voisine. Comme les cieux sont limpides, se dit-il, et comme mon âme est agitée! Pourquoi l'avoir vue pour l'aimer?

VI

UNE PARTIE DE PLAISIR.

Vite, vite, la mer monte. Allons! M. George, où donc est votre ami Mélas, ce matin? Il n'est pas au rendez-vous? Je ne sais ce qui peut le retarder? Tiens le voilà, au détour du rocher.

En effet, Mélas arrivait tout en sueur sur la grève retentissant des joyeux cris des enfants et dont le sable crie sous les pas des jeunes demoiselles arpentant la plage. Les flots fouettés par une jolie brise ne respectent pas les pieds mignons des promeneuses matinales; elles ne fuient pas à temps et assez vite, et les mers les éclaboussent de leur écume.

Quelle journée! Comme on respire à pleins poumons ces bouffées de varecs et de salin que soulève la brise encore tiède du matin. Le ciel n'a pas une ride, pas le moindre nuage pour voiler sa beauté azurée. Le soleil, à moitié sur l'horison, semble surgir d'une vaste fournaise qui le vomit à travers ses éclairs et ses rayons de flammes. Cette traînée lumineuse qui parcourt le ciel avec une vitesse prodigieuse, inonde le ciel, la terre et l'onde. L'*Angelus* du matin mêlant ses sons plaintifs à cette grande voix de la nature, les ravissantes voix des musiciens des bois, le vol de l'allouette fidèle qui rase la mer, le cri du goëland là bas sur les battures, le vol de la mauve, tout cela charme, énivre, empoigne, étreint l'âme qui pense. Tout cela nous force à soupirer je ne sais quels mots expressifs, quelles exclamations involontaires que disent assez l'impression sentie.

Tout le monde est sur la grève. On se compte. Pas un ne manque. Au large une barque spacieuse attend les voyageurs. Un petit canot s'en détache.

Allons! Joe; vite, mon garçon, s'écrie le Notaire Boildieu.

J'y allons, Monsieur le Notaire. Et notre marin, d'une voix forte et vibrante, jette aux échos du rivage ces strophes si bien appliquées à l'heure actuelle:

Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblons-nous,
Livrons au vent notre nacelle
Et des flots bravons le courroux.

Tous les cœurs jubilent, au moins en apparence. Qui aurait cru que dans une pareille fête, au milieu de toute ivresse, à la face de ce soleil levant, qui aurait cru que certaines âmes avaient un voile de crêpe dans l'âme? Elles redoutaient ce jour trop beau qui pouvait avoir une mauvaise fin pour elles seules.

Enfin la misaine est levée, le *Gib* est préparé et l'ancre est levé. Déjà la barque penche pour mieux bondir sur les crêtes moutonneuses que forme le vent de Nord Est aux beaux jours d'été.

A vos places, crie le capitaine. Il faut s'arrimer de notre mieux pour ne pas perdre de temps. George sur le flanc, à droite avec les demoiselles; Mélas, vous êtes un gros garçon, à l'avant.

Pauvre Mélas! Vous n'avez pas vu le coup d'œil qu'il vient de lancer au capitaine. Comme le hasard a de drôles de coups parfois!

— Capitaine, dit Mélas, je suis à vos ordres.

— C'est bien, Monsieur, voyez aux roches!

Et Mélas, rapide, déride son front rembruni un instant, et sentinelle consciencieuse, il se tint à son poste.

Maudit commencement, se dit-il à lui-même. Mais espérons! Tout vient à point à qui sait attendre. Attendons.

L'île se dessine comme un trait noir sur la mer.

Les trois quarts sont couverts de bois. Le défrichement n'a pas fait beaucoup de progrès. On y voit bien quelques cabanes de pêcheurs, voilà tout. On arrive bien vite à l'île; on y débarque encore plus vite, n'ayant qu'à sauter sur les roches, le long lesquelles s'agite la barque facilement maintenue par le capitaine, un vieux loup de mer. Les bords de l'île sont escarpés. On arrive assez difficilement au sommet; mais rendus là, on voit une vaste plaine soyeuse et verte, dont l'herbe molle nous invite au repos.

Déjà plusieurs ne se sont pas fait prier pour se baigner dans l'herbe touffue, du milieu de laquelle les pois sauvages répandaient une douce odeur qui calmait les sens et l'esprit. Le Notaire Boildieu est un des premiers. C'était un vive la joie que ce notaire là. Le traité des obligations de Pothier ne lui

avait pas alourdi l'esprit ni les jambes. Il était plein de science, d'esprit et de connaissances pratiques. Il savait rire, s'amuser et travailler, mais en temps et lieu.

Mes amis, s'écrie-t il, je vous ai dit tout à l'heure que la nature était belle. Oui, il s'agit bien de nourrir seulement les yeux de ce spectacle *sublime*, *grandiose*, et *même beau* de la nature dans toute sa splendeur.

— Vous devenez poëte, mon père ?

— Je crois que oui ; qui ne le serait pas quand la nature est belle avec toi.... mais cela ne fait pas le compte de l'estomac qui crie et demande qu'au moins on ne l'oublie pas en ce jour de fête.

— Allons ! s'écrie George, ventre affamé n'a pas d'oreilles ; pourtant je sens bien que j'ai faim, et j'ai bien entendu ce que M. Boildieu vient de dire. Maintenant chacun son ouvrage : les uns au bois, les autres aux plats, d'autres au feu, enfin le reste *à l'ordinaire*.

Ce fut une *débandade* générale ; cependant elle ne se fit pas si rapide que George ne put pas dire à Alexandrine qui s'était montrée prévenante à bord :

Mademoiselle, je vous demanderais une faveur ?

— Laquelle, Monsieur George ?

— Celle de vous accompagner ce soir.

— J'accepte et je vous le promets.

Ils se séparèrent. George ne savait pas, lui, qu'on devait faire une excursion dans l'île ; il sera supplanté, le malheureux George, et il en souffrira à son retour.

Les travailleurs sont à l'œuvre ; déjà une gerbe de feu lèche la muraille de roches près de laquelle on a placé le foyer. Le chaudron de famille est là ; son ouverture béante voit s'engouffrer pêle mêle patates, lard et poissons, le tout pour former un hachis des mieux conditionnés ; c'est appétissant à voir ; ça peut remettre l'estomac d'un dispeptique enragé.

Mais pendant que les langues de feu font leur ouvrage, les langues humaines (qui parfois mettent le feu) vont leur train. Il faut le dire à la louange des jeunes filles : elles furent sobres. D'ailleurs elles avaient tant à faire pour prouver leur dextérité. Voyez Amélia Goslau, Alexina Marphins et Josephine Sarnou qui mettent la main à la table, là-bas, sur l'herbe, avec une grâce de Néïdes. Elles arrangent tout avec art, comme tout ce qu'elles font, voire même les petites calomnies quand ce ne sont pas des médisances.

L'heure du repas arrivée, George, l'heureux mortel pour le moment, a pour compagne Alexandrine, qui est d'une amabilité à tourner la tête au jeune homme le mieux cuirassé ; d'ailleurs il n'y a pas qu'Alexandrine qui soit ravissante et capable de tourner la tête à plus fort que n'est George ; car Alexina Marpins, que Mélas conduit, est rose et mignonne, avec ses dents de nacre et des yeux noirs comme ceux de la vierge des bois ; son cou blanc de cygne que protège un fichu coloré se plie avec grâce comme un jeune saule qui plie sous le zéphire elle a des mains potelées : ce qui est un signe d'esprit, et elle en a à revendre la mutine, si bien que ce pauvre Mélas ne sait que penser de cette enfant coquine qui le nargue et l'amuse. Il vous a un air morose aussi, qui est bien propre à exciter les quolibets des jeunes filles. Alexina fait tous les frais de la conversation. Il n'a pour réponse qu'un son vague qui parfois dit oui et d'autres fois non.

— Allons, mon bon M. Mélas, dit Alexina, je crois que vous avez visité les Papinachois ou les Malèchites, car vous êtes d'une mélancolie qui tire sur le désespoir. Pourtant tout le monde est joyeux comme tout ce qui nous entoure : le ciel, la mer et l'herbe, même les arbres. Voyons ! un peu de joie...

— Oh ! voyez vous, dit Mélas, j'ai un caractère sauvage qui me porte à cette espèce de mélancolie que la puissance d'une jolie belle comme vous ne saurait dissiper. Laissez faire, c'est un nuage qui passera. Vous verrez tout à l'heure....

— Oui, quand vous aurez Alexandrine à vos côtés je suppose ; alors vous sourirez comme le soleil nous sourit à cette heure matinale ?

Ce fut le coup de grâce, Alexina avait touché la bonne note. Mélas se prit à rire.

J'ai touché la corde sensible, je crois, reprit Alexina. Ah ! ah ! ah ! Il faut vous parler d'Alexandrine pour vous faire sortir de votre torpeur, c'est bon à savoir. Elle se mit alors à vanter les qualités de cœur et d'esprit de cette jeune fille si aimable et si aimée. Lui, il l'écoute, et elle lui parlait toujours d'Alexandrine qui était à cent lieues de croire qu'on s'occupait ainsi d'elle.

Mélas écoutait encore, et tout le monde était levée, se jouant sur l'herbe verte pour faire la sieste. —Seuls à table, dit-il, tout à coup ?

— Mais oui, reprend Alexina ; vous vous croyez auprès d'Alexandrine, je gage ?

— Presque ; et il se leva comme Alexina arrangeait la table, et que George venait de s'excuser pour aller cueillir des framboises.

Mélas prend l'occasion aux cheveux. Il aborde Alexandrine en souriant ; elle l'accueille avec un regard joyeux qui fit bondir de joie le cœur de Mélas. J'espère gagner la partie, se dit il ; et il y eut comme un rayonnement sur tout son front, et ses yeux lancèrent une gerbe d'étincelles.

— Asseyez-vous, mon cher M. Vincent. Savez-vous que j'avais hâte de vous voir ? Vous avez un air si taciturne, que j'attendais avec impatience la fin du repas pour vous parler....

— C'en était trop. Vous avez dit impatiente, mademoiselle ?

— Mais oui, car je tiens à ce que les invités de mon père, et qui sont les miens aussi, soient gais et trouvent à s'amuser ; je dois tout faire dans ce but.

— C'était l'intérêt d'autrui que vous preniez en main et qui vous rendait *impatiente* au milieu du repas, en me voyant triste.

— J'avais votre intérêt en main, Monsieur Vincent. Je voulais vous rendre gai ; c'était l'intérêt d'autrui.

— Ce n'est pas ma pensée : je veux dire que c'était plutôt en vue de votre père que de vous même que vous agissiez ainsi.

— C'est tout naturel cela, Monsieur Vincent, car pour moi je n'oserais pas parler ainsi.

— Oh ! pourquoi ne pas oser....

Alexandrine comprit, baissa les yeux, et pour cacher son trouble elle saisit à ses côtés une pauvre

petite rose sauvage dont elle jeta à la brise les pétales odoriférants. Elle était là gênée au milieu de ce silence, sous le regard perçant de Mélas, regard qu'elle pressentait sans le voir, lorsque soudain le cri de " Au lac ! au lac ! " se fit entendre et la tira d'embarras.

— Voulez-vous que je vous accompagne, Mademoiselle, dit Vincent ?

Ai-je promis à George, pensa-t-elle ? Non.—Mais assurément oui, Monsieur Vincent.

— Je serai heureux de votre agréable compagnie ; à voir votre hésitation, puis-je vous dire qu'il m'est permis de douter que ma compagnie vous soit agréable ?

— Allons ! M. Vincent, dites-moi donc par où vous avez passé ? Si j'ai parue distraite, c'est qu'une pensée soudaine a envahi mon esprit, et je n'ai pas voulu la laisser passer, quitte ensuite à mériter vos méchantes paroles. Livrons-nous donc à la joie que fait naître en nous cette belle nature. Je ne comprends pas qu'on puisse rester sombre quand tout sourit autour de nous. Eh ! quoi, cette brise embaumée n'aurait pas la force d'effacer une ride sur le front ? Ce soleil, astre d'or, appendu au ciel, ne pourrait pas laisser glisser jusqu'au cœur un rayon vivifiant qui le réchauffe ?

— Que j'aime à vous entendre parler, Mademoiselle. J'ai eu, comme vous, ces idées qui font vivre à défaut de réalité ; mais je vois bien que vous ne connaissez de la vie que le côté rose, envisagé avec une âme qui n'a pas touché l'aile des épreuves.

— On dirait que vous avez beaucoup souffert, et pourtant j'en doute fort.

— Mademoiselle, il y a des douleurs d'un jour qui tuent et abattent l'âme ; au nombre de ces douleurs, est d'aimer et de n'être pas compris.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, George, accompagné d'Alexina et d'Amélia, se montre enjoué avec ses compagnes de route. Amélia Gozlau est une ricaneuse dans la force du terme. Elle a vingt ans, pourquoi ne rirait-elle pas ? Oh ! dans la vie, les larmes succèdent si vite à la joie qu'on ne saurait trop rire. Les oiseaux chantent toujours, la mer se plaint toujours, le vent soupire ou murmure, pourquoi les cœurs de vingt ans, le cœur d'une jeune fille ne serait-il pas toujours au sein de la sérénité qu'enfantent le cœur pur et l'âme qui n'a pas senti le froid du mal ?

Pauvre George ! il s'efforce de sourir pour ses compagnes, mais le cœur lui fait mal ; il envie le sort de Mélas qui accompagne Alexandrine. Il les voit s'avançant là bas, tous deux dans la prairie, elle foulant les herbes et les roses sauvages de son pied agile comme celui de l'Antilope. Quels parfums les environnent ! Quelle mer leur sourit sur la grève blanchâtre ; sa voix douce et caressante vient mourir à leurs pieds. Quel ciel limpide, azuré, rayonnant des splendeurs de l'astre du jour les abrite !

Malgré cela, Mélas est sombre, le cœur semble noyé dans un flot de pressentiment ; et George qui le croit heureux. C'est bien le cas de dire ici *qu'on croit toujours son voisin plus heureux que soi même.*

Alexandrine souffre, elle aussi ; mais ce sont les invités de son père, elle ne doit pas avoir de préférence plus pour l'un que pour l'autre. Elle se montre gaie avec son compagnon aussi taciturne qu'un Maléchite à la porte de sa cabane. Parfois un bon mot d'enfant réussit à le faire sourire, mais c'est un souffle à peine visible sur une surface unie ; c'est un rictus amer qui vient plutôt du dépit que de la joie. Enfin, au moment où, faisant un effort suprême, Mélas voulait parler à Alexandrine, le lac parut aux regards de tous qui n'eurent qu'un même cris arraché à leur admiration : " Que c'est beau ! " C'était, à s'y méprendre, le lac chanté par Lamartine en un langage qui restera toujours comme l'expression la plus vraie, la plus sincère de la poésie intime, de la poésie du cœur ; c'était ce lac bleu et réfléchissant les grands pins séculaires de ses bords qu'Alexandre de Bar a si bien su rendre. Y a-t-il rien de comparable à cette petite surface de crystal où se mire la vaste image des cieux ? Y a-t-il quelque chose de comparable à la beauté de ces rives qui découpent çà et là quelques petites baies où les flots viennent expirer, en murmurant doucement comme une harpe éolienne sous la ramée ? Y a-t-il rien de comparable à la sauvage grandeur de ce silence solennel qui semble planer sur le lac comme un voile mystérieux. Voyez là-bas, en cet endroit où le soleil n'a pas encore paru, ce nid de fauvettes se mêlant dans l'ombre ; voyez-vous cette brume légère qui s'élève et prend, gaze légère, des formes spectrales qui s'élèvent, diminuent pour augmenter de nouveau et disparaître en couche mince sur la surface du lac, empruntant alors au soleil les mille et un reflets du prisme. En voyant ces beautés toujours nouvelles, toujours touchantes, on retrouve sur nos lèvres cette strophe sublime du grand poète Lamartine, dans la romance " Le lac ! "

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'Océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

O Lac, l'année à peine a fini sa carrière,
Et sur ces bords chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Mélas, suant à grosses gouttes sous l'empire de la crainte et de l'effort moral qu'il était obligé de faire, n'eut pas le temps de dire à Alexandrine qu'il l'aimait éperduement depuis le jour où, chez le Notaire Boildieu, il l'avait connue dans toute sa beauté, dans tous ses charmes. Le laissant au milieu de sa phrase inachevée, elle s'élance comme une biche timide, en voyant rayonner le lac ; folle de joie, elle se prend à courir sur le sable fin de la rive. Ses petits cris joyeux troublent les oiseaux qui s'enfuient effrayés, jetant à la brise du ciel leurs notes plaintives, mais pleines d'une harmonie sauvage et grandiose. Cris, chants, lazzis joyeux, tout cela réveillant l'écho des bois, forme un concert digne de ce petit coin de terre enchanté et enchanteur.

Pauvre Mélas ! que lui importent le chant des oiseaux, la grande voix des bois éveillés sous les cris des visiteurs, les beautés du lac et le mirage des grands pins dans l'ombre crytaline ! que lui importe tout cela. Alexandrine a fui ; elle est là, courant sur le sable de la rive, aussi légère qu'une ombre ; on la prendrait, les cheveux au vent, le cou libre, la figure illuminée, pour la Néïade, gardienne de ces

lieux. Mélas ne voit qu'elle ; il n'ose pas encore maudire la dureté des circonstances. Il pardonne bien cette incartade de jeune fille, attribuant à la beauté seule des lieux, ce départ subit qui le laisse tout désarçonné au beau milieu d'une phrase pleine d'emphase et de sentiments tendrement exprimés. Tout n'est pas fini encore, se dit-il, comme manière de consolation. L'enthousiasme prend fin une fois. Elle reviendra à moi, et libre je pourrai lui avouer ce secret que j'aurais jamais dû trouver dans mon cœur, si elle doit me préférer à un autre. Pourquoi souffrir ainsi ? Pourquoi ne pas l'oublier ? Oh ! oh ! demandez au soleil de ne pas luire, à la mer de ne plus se plaindre, et alors je cesserai de l'aimer.

Ainsi pensait Mélas, à cette heure où Alexandrine criait : " Que c'est beau ! oh ! que c'est beau !

VII

LES CONFIDENCES.

L'enthousiasme était passé : c'est une traînée lumineuse qui ne laisse rien après elle, si ce n'est un éblouissement qui dure peu de temps. Tous les invités rassasiés du spectacle féérique qui venait de frapper leurs yeux cherchaient des endroits pleins d'ombres, pour s'y reposer un peu des fatigues d'une assez longue marche.

Mélas a pour partage le Notaire Boildieu, qui discute sur les questions du jour et finit par parler des gaz qui s'échappent des marais et de leur influence sur le règne animal et végétal.

Quant à Alexandrine, voyez-là, sous un pin gigantesque dont les branches touffues donnent une ombre bienfaisante, et à elle et à son trop bien heureux compagnon, George. Ils sont bien seuls, tout près du lac, assis sur la mousse verte et soyeuse, parmi laquelle courent les *courants* qui ornent les autels du temple, aux beaux jours de mai. Nul bruit, si ce n'est celui de leur respiration ou le battement irréguliers de leur cœurs émus. George est sans forces, auprès de cette enfant dont il ignore les sentiments. Aime-t elle ? Son cœur, si innocent encore, connaît il ce que c'est que l'amour, ce que cette passion fait souffrir comme elle sait rendre heureux et content ? Autant de questions que George se posait à lui même, sans pouvoir arriver à des conclusions sûres. Comment le savoir ? Elle est là, la chaste enfant, le dos appuyé au pin séculaire qui lui donne son ombre ; ses cheveux lui tombent sur le dos, bien que retenus auparavent ; son beau cou, protégé tout à l'heure par un fichu de soie, a la blancheur du marbre ; son chapeau de paille, entouré de fleurs sauvages cueillies par Mélas en chemin, repose à ses pieds, sur la mousse haute et verte. Il tombe de toute sa personne un charme exquis, qui captive George et le jette au sein d'une rêverie rose et sans fin. Il est seul avec elle ; il pourrait parler ; il le voudrait, mais il craint encore ; les paroles partent du cœur, pour expirer sur ses lèvres. Pourtant, il se sent joyeux et ravi auprès d'Alexandrine qu'il aime tendrement. Il y a des chants suaves dans son âme ; son cœur se complait dans cette extase pleine de quiétude qui laisse rien à envier aux plus heureux de ce monde.

— Savez-vous à quoi je pense, Monsieur George ?

— Je serais trop heureux de le savoir, Mademoiselle.

— Ce n'est pas difficile, je vous assure. Voyez-vous ce lac tranquille, dormant dans son lit moëlleux ? Il me semble voir Lamartine, ce poëte des âmes tendres, s'inspirant pour chanter en vers sublimes, ce petit joyau qu'on a devant nous.

— Oh ! pourquoi n'ai-je pas le talent de génie du grand romantique Lamartine. Il me semble qu'à cette heure qui me voit auprès de vous, au sein d'une nature agreste et sauvage, j'aurais des expressions de brûlant délire, de nobles expressions vers l'infini, ce je ne sais quoi qui attire et repousse, élève et alterre ; je chanterais ces lieux dignes de de nous....

— Prenez garde de devenir flatteur, Monsieur George ; ce ne sont pas les paroles les plus sincères, parfois. Mais quittons ce sujet que l'on peut prolonger outre mesure. Vous devez vous sentir heureux maintenant de pouvoir jouir en liberté l'air de la campagne, des bois et des champs, de sentir vos membres moins rebelles à l'exercice volontaire de chaque jour.

— On le comprend mieux qu'on ne l'exprime, Mademoiselle. Nous sommes de vrais oiseaux de passage que les exigences de la vie ont renfermés quelques années. Autant le joug a été pesant, autant le jour de la délivrance se lève radieux. Oh ! comme tout sourit à cette heure. Il y a des charmes même dans les larmes versées au départ, en pressant la main de nos maîtres et nos camarades. Puis le chemin qui conduit au hameau ne finit plus ; mais sitôt qu'on aperçoit dans le lointain le clocher de l'humble chapelle où nous avons prié et pleuré, alors ce cœur se prend à battre, il est vaste comme le monde et déborde d'un bonheur sans tache et sans nuage.

George parlait avec une éloquence pleine de chaleur. Il sentait si bien ce qu'il disait, et c'est là le secret de cette éloquence qui intéresse et subjugue : sentir et faire passer dans l'âme des autres les sentiments que l'on éprouve.

Aussi Alexandrine, les yeux rivés sur George, ressentait une joie secrète à l'entendre parler ; il avait fini qu'elle écoutait encore dans son âme ses dernières paroles, comme on écoute les dernières notes d'un morceau ravissant, même après que le pianiste a cessé de faire résonner l'instrument.

Pauvres enfants ! pourquoi tant retarder ces aveux qui viennent expirer sur vos lèvres ? pourquoi ne pas vous dire qu'un mystérieux aimant vous attire l'un vers l'autre ? Vous êtes seuls avec Dieu qui *sonde les reins et les cœurs ;* les oiseaux ont recommencé leurs chansons, les feuilles vous donnent l'ombrage et quelques rayons adoucis du soleil ; la mousse verte vous sourit, tout vous invite à parler, à vous dire ce secret que vous ignorez l'un l'autre.

Enfin l'heure solennelle va sonner, cette heure où deux âmes se fusionnent en une seule dans un sentiment commun pour marcher le chemin de la vie ; ce sentiment est fort comme le roc éternellement battu par les flots.

Le silence s'était fait entre ces deux cœurs faits pour se comprendre et s'aimer sincèrement. Alexandrine distraite effeuillait une rose sauvage cueillie à ses pieds; ses lèvres s'agitent comme dans une invocation, chaque fois qu'elle arrache une pétale de cette fleur délicate. George la regarde et cherche à comprendre ce que la jeune fille peut dire à la rose. Il entend bien ces paroles: "Il m'aime un peu...." et le pétale enlevé par la jeune fille tombe sur le gazon; "il m'aime beaucoup...." le pétale ne se détacha pas de la corolle, car la main de George s'était appuyée sur le bras d'Alexandrine et l'arrêtait presque involontairement. La jeune fille surprise, retira son bras aussitôt, et levant sur George ses grands yeux si pleins de douceur:

— Que me voulez-vous, Monsieur George?

— Oh! pardon, mademoiselle, ça été involontaire; je vous assure que je me suis oublié; mais l'esprit est souvent dominé par le cœur qui ne raisonne pas toujours. Dites-moi donc, je vous en supplie, le nom de cet heureux mortel de qui vous sembliez parler, en effeuillant votre rose? Ne me cachez pas ce secret, et moi je saurai bien courber la tête.

— Que dites-vous donc? Vraiment je ne sais où vous voulez en venir.

— Mademoiselle, j'aime autant vous avouer franchement ce que j'éprouve pour vous, plutôt que de souffrir dans les étreintes d'un doute mortel vient d'augmenter vos paroles, en effeuillant la fleur sauvage dont les pétales gisent là, à vos pieds. Comment, Mademoiselle, n'avez vous pas compris? Vous savez bien qu'il ne faut pas des mois et des années pour s'aimer, un instant, un seul instant suffit pour mettre au cœur d'un jeune homme cette passion que l'on nomme l'amour et dont la nature est si subtile. Je suis encore sous le charme de cette passion qui fait souffrir, quand elle n'est pas partagée. Oui, Alexandrine, je puis vous l'avouer, car on ne doit pas avoir honte d'un sentiment aussi pur que le crystal de ce lac; je puis vous avouer que depuis le jour où votre père nous admit, Mélas et moi, au sein de votre famille, depuis le jour où votre voix fraîche et pleine de naturel trouva le chemin de mon âme, je n'ai pas eu de repos. Une image bien chère me poursuivait partout, elle me souriait à mon réveil comme elle enchantait mes rêves; tout le jour elle m'accompagnait comme un ami fidèle. Cette image c'est la vôtre, et Dieu m'est témoin que je vous aime sincèrement; d'ailleurs l'avenir est là qui prouvera la la sincérité de mes paroles. Ma passion n'est pas d'une heure; elle est réfléchie, et je sens moi même quelque chose qui me dit que cet amour est fort et durera comme le roc de granit que le temps qui ronge tout ne parvient pas ébranler.

George se tut. Un silence de mort suivit ses derniers accents; il sentait son cœur allégé d'un bon fardeau. Quelque dut être les résultats, Alexandrine les yeux baissés vers la terre, le rouge sur le front, les mains croisées sur les genoux, gardait le silence.

Oh! pourquoi vous avoir parlé ainsi, puisqu'à cette heure, je ne dois pas espérer de retour. Vous ne me parlez pas, Alexandrine? Un pauvre enfant vous tend la main dans le chemin de la vie; il va partir, s'éloigner pour longtemps, et vous n'accéderiez pas à sa demande? Oh! là bas, sur les hautes mers, je ne pourrai pas, aux heures d'ennui, me dire: "Au village quelqu'un, à part ma mère, pense à moi?" J'aurai au cœur une plaie mortelle, car on a dit: *Les blessures du cœur sont universelles*, et sans courage pour l'avenir, sans force dans les épreuves, tourmenté par ce cœur qui n'aura pu rencontrer le ferme appui qu'il désirait, j'irai par le monde, traînant partout mon malheur comme l'esclave son boulet, sans pouvoir me dire: Je puis être libre en n'aimant plus!

Il se tut de nouveau. Mon Dieu! venez à mon secours, se dit il en lui-même. Oh! pourquoi, pourquoi son cœur ne répond-il pas au mien?

Alexandrine venait de soupirer. Son œil était humide; et une couleur rose ornait son front ordinairement blanc comme le marbre.

Ecoutez, George, mon cœur ne pourrait refuser un pauvre enfant, comme vous dites, qui me tend la main. Sachez-le, George, pour votre bonheur et pour le mien, j'aime quelqu'un, et cet amour est mon bonheur vivace.

George se prit à pâlir. Il avait un rival, lui.

Oui, George, je l'aime de toutes les forces de mon âme, et son départ me brisera le cœur; cet homme qui a blessé mon cœur, c'est vous....

A peine achevait-elle ces mots qu'elle bondit comme si un serpent l'eut mordue. Un bruit sec et mat, comme la détente d'un fusil, s'était fait entendre. Aussitôt un petit oiseau sortit du fourré en jetant à la brise son cri joyeux.

C'est une branche sèche qu'il aura cassée, dit George ému; puis ils se rassirent.

N'entreprenons pas de décrire et la joie de George, joie d'autant plus grande qu'elle lui semblait inespérée, et le bonheur d'Alexandrine se voyant aimée et ayant eu la force de dire qu'elle aimait, elle aussi. Plus de doute à cette heure, plus de souffrance au sein d'une incertitude mortelle. C'est sous ces arbres pleins d'ombres, au bord de ce lac réfléchissant la vraie image des cieux, qu'ils se jurèrent fidélité. On parlait d'avenir, et les instants coulèrent rapidement. La digue était rompue, et le flot longtemps soutenu déborda en promesse de fidélité, en paroles sincères, en épanchements intimes.

Ils avaient déjà oublié le petit incident qui avait fort surpris Alexandrine. Ce bruit insolite entendu, avait eu pour cause le froissement d'une main mal contenue. Mélas aux aguets, avait entendu leur conversation. Dissimulé ainsi dans l'épaisseur du bois, il ressemblait au vautour épiant un nid de fauvettes. Quand l'aveu d'Alexandrine tomba si joyeusement sur le cœur de George, Mélas eut un rictus amer; il ressentit comme une douche d'eau froide sur la tête; un frisson lui passa par tous les membres, et rencontrant sous la main un faible appui, il le brisa comme on casse un roseau. Le démon de la jalousie avait déjà soufflé dans son cœur une haine mortelle. Plus de raisonnement; il ne savait que dire: "Je ne suis pas aimé! je ne suis pas aimé!"

Qui comprendra ce qui dût se passer alors dans l'âme de cet enfant trop faible pour résister à cette passion maudite de la jalousie. Il devait pourtant faire bonne contenance et lutter même contre l'envahissement complet de son cœur par cette espèce de

frénésie, suite de la jalousie poussée aux extrêmes. Il était si difficile de rompre ainsi ouvertement avec son compagnon d'étude, avec celui qui lui avait juré amitié éternelle et à qui il avait promis la même chose. Néanmoins le feu dévorant allait dormir sous la cendre; le démon de la jalousie essaiera bien d'allumer de suite un incendie. Mais, patience! ce ne sera d'abord que quelques jets de flamme, jusqu'au jour où ne pouvant plus contenir le trop plein de son cœur envenimé, il éclatera comme ces montagnes arides et aux flancs rebondis qui lancent soudain sur les campagnes un jet de laves brûlantes.

L'heure du départ est arrivé. Déjà le soleil a parcouru la distance entre le zénith et l'horizon sur les bords duquel il semble se reposer un instant, avant de donner à la terre son dernier rayon de chaleur douce et attiédie.

Alexandrine se levant, salue le petit lac de ses joyeux cris d'amiration. George entonne d'un cœur plein de joie la strophe suivante qui concordait bien avec ses idées:

Dieu donne aux fleurs leur aimable parure,
Il fait croître et mûrir les fruits,
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Deux heures après, tout le monde leste et joyeux, rentrait au village, après une heureuse traversée. Comptez les heureux, énumérez les rêves formés et sitôt envolés. Ainsi va le monde. Joies, bonheurs, illusions, tout cela fait vivre et nous dit que nous sommes des pèlerins vers la sainte cité.

VIII

CALME ET TEMPÊTE.

Que la journée a été longue pour moi, chère enfant, s'écrie Madame Boildieu, en voyant arriver Alexandrine. J'ai cru mourir d'ennui. J'ai suivi des yeux la voile, et je vous ai vus revenir.

Elle n'achevait pas de parler que déjà son enfant, ivre de joie, le cœur débordant d'une sainte allégresse, sautait au cou de sa sainte mère et ne cessait de l'embrasser.

Oui, maman, quelle belle promenade nous avons faite! Elle aurait été trop belle si tu fusses venue; mais tu n'as pas voulu, tu as perdu beaucoup. Jamais encore je n'ai goûté pareil bonheur.

Tant mieux, Alexandrine; ton bonheur compense mon ennui, car tes joies sont les miennes.

Chère maman! et elle la baisait au front. Tout était pour nous: beau ciel, belle mer, bonne table, gracieux oasis, gais amis; en un mot de l'entrain sur toute la ligne. Monsieur Mélas a paru sombre un peu, mais enfin j'ai fait de mon mieux, et il s'est amusé comme les autres.

— Et George? dit la mère moitié sérieuse et moitié badine (car rien n'échappe à l'œil d'une mère).

— Monsieur George? il s'est amusé comme pas un avec nos amies et moi-même, dit Alexandrine qui vint rouge à se cacher derrière l'épaule de sa mère qui comprit et se tut.

— Mais où est ton père?

— Tiens! il monte dans le champ avec Monsieur George. Nous avons pris le devant, nous qu'avait brûlées le soleil, lorsqu'ils se mirent à parler de choses et d'autres. Et n'ai-je pas rencontré cet être cynique de sauvage qui reste au pied de la montagne. Ça été la seule ombre de ma journée. Je ne sais pourquoi cet effroi, à la vue de ce sauvage? Mon Dieu! on dirait que les sauvages doivent avoir une influence funeste sur ma vie.

Allons! Alexandrine, n'insulte pas au bon Dieu! Il est le seul maître de la vie, et tu le sais: pas un cheveu de notre tête ne tombe sans sa permission. Que peux-tu craindre d'ailleurs d'un pauvre idiot? Il passe en tendant la main; on lui donne, et ne vois tu pas qu'il grimace un sourire de satisfaction.

— Allons, maman, je te laisse. Il me faut aller faire un brin de toilette et sortir en voiture.

La chère enfant, comme elle est souriante et gaie; l'oiseau des bois n'a pas la souplesse de ses membres; le ciel sans nuage n'a pas la sérénité de son âme nageant au sein d'une ivresse sans pareille.

La voilà partie pour faire un tour de voiture avant souper. Conduisant elle-même un superbe cheval canadien pur sang, cette race tant recherchée et qu'on a perdue par notre faute, elle laisse les guides au hazard, n'écoutant plus que les longs et réguliers battements de son cœur si content d'avoir échangé sous les gros pins, au bord du lac, ces confidences mutuelles dont le souvenir la tenait sous ses charmes.

Marche, jeune fille; souris à la vie, à la joie, au bonheur; ton cœur plein d'illusions et de rêves peut chanter, car la joie est comme l'ombre du soir, et le bonheur ressemble au roseau fragile. Vois le ciel sans ride; entends la voix pure des oiseaux peuplant le bocage, qui chantent leur dernière hymne, au Créateur et saluent l'astre étincelant qui semble fondre à l'horizon dans une fournaise embrasée; écoute le bourdonnement des insectes dans l'air et sous l'herbe soyeuse et fine; les rumeurs de la brise sous la feuillée, le clapottement du ruisseau et la grande voix du fleuve; dis-moi, ne trouves tu pas tout cela dans ton âme? Il y a en toi un concert dont l'harmonie inconnue enveloppe ton cœur d'un réseau de notes suaves et limpides qui te porte à rire à tout et à tous. Marche, jeune fille, dans la campagne, dont les champs verdoyants annoncent la jeunesse. Tout cela aura un lendemain, comme toutes les choses d'ici-bas. Le vent du malheur soufflera, et il y aura des larmes versées sur des ruines à jamais irréparables. Prends garde; jeune fille; défie toi de l'ombre. Qui sait si le couteau qui brillera un instant aux rayons de la lune argentée, ne frappera pas ton cœur pour l'envelopper dans un long deuil? Prends garde au sang et à l'assassin.

Pendant qu'Alexandrine jouit dans la campagne, au milieu de ses chers souvenirs, pendant qu'elle se dit tout bas: "Oui, mon Dieu, je l'aime! plutôt mourir que d'être à jamais séparée de lui," pénétrons un instant chez Mélas Vincent.

Dans une petite chambre bleue, bien meublée, qui regarde le fleuve et en même temps sur le chemin du roi, où l'on voit un bureau et des livres en désordre, un jeune homme se promène lentement; il s'arrête parfois, et la main sur son cœur, il semble vouloir comprimer les battements précipités. Sa figure est rouge, violacée; il y a une veine gonflée au

centre du front qui se ride souvent : c'est le signe de la tempête, dans cette âme sans énergie ; ses lèvres ont un frémissement nerveux comme tous ses membres.

Où est donc ma volonté, mon énergie ? se dit-il. Quoi, mon âme n'a pas d'empire sur ces nerfs trop faibles ? Je tremble rien qu'à la pensée qu'*ils s'aiment*. Allons ! plus de résignation, plus d'indépendance, moins de faiblesse, Mélas ! Et il se prend à arpenter la chambre. Non ! non ! reprend-il, je me brise à un rocher, je ressemble au nageur qui ne peut refouler le courant qui l'emmène. Le sang qui bouillonne dans mes veines afflue au cœur et du cœur jusqu'au cerveau. Je suis troublé, inquiet, avec le remords du coupable, et cette excitation me pousse malgré moi à maudire le jour où j'entendis tomber de ses lèvres, ces mots : " Je t'aime ! "—Oh ! pourquoi n'est il pas sorti, à cette heure, de la terre un jet de flamme pour me consumer tout entier ! Je n'aurais pas à souffrir maintenant ce que j'endure. Je sens en moi un feu dévorant ; on dirait que les furies de l'enfer se sont donné rendez-vous en moi pour me tourmenter sans cesse, m'aveugler par la douleur, pour me jeter dans des voies funestes, à jamais mauvaises. George, George, mon ami ! c'est indigne de moi, qui t'ai juré fidélité, de parler ainsi ! Me reconnaîtras-tu ? La raison devrait l'emporter sur la passion qui est toujours mauvaise conseillère ; c'est vrai, mais voyez le malheureux qui se suicide, raisonne-t-il ? Moi, non plus ; le cœur parle trop haut ! Oh ! pourquoi cette maudite passion a-t-elle envahie mon âme comme une mer montante ? pourquoi l'a-t-elle entourée de ses mailles de fer que je ne puis briser ? Pourquoi suis-je encore à cette heure de ténèbres pour mon cœur, le jouet de cette jalousie sauvage, camme le fœtus de paille à la merci des flots qui l'emportent ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Tout est sombre dans mon cœur ! Je ne vois plus qu'à travers l'ombre, et c'est son image que j'entrevois au milieu des ténèbres épaisses qui m'environnent de toutes parts. Elle lui sourit, à lui George mon ami, mon camarade ; non, non, mon ennemi, mon rival heureux, le préféré de celle qui me repousse et que j'adore. Je vous maudis tous deux.... A ces derniers mots il se tut, surpris et consterné.

Il était déjà bien avancé dans le chemin de la jalousie immonde et basse. Il en fut surpris lui-même. Déjà le démon de la jalousie l'empoignait dans ses serres profondes, et il se prit à trembler en voyant l'abîme ouvert sous ses pieds et qu'il cotoyait sans crainte. Il y eut un moment de suspension dans le flux de paroles incohérentes qui se pressait sur ses lèvres depuis assez longtemps. Ce fut comme l'arrêt momentané de César revenant des Gaules, au bord du Rubicon ; comme lui aussi, il s'écria : " Le sort en est jeté, qu'il soit maudit puisqu'il est mon rival. " A peine achevait-il de prononcer ces paroles, qu'un coup discret fut frappé à sa porte. En une seconde il revêtit son masque de la tranquillité. Il n'avait pas encore dit le mot traditionnel : Entrez ! que déjà son front s'était dérridé, et que ses traits avaient repris leur état normal ; il lui restait bien le sang au visage, mais la fatigue de la journée pouvait bien en être regardée comme la cause par le visiteur inattendu, qui n'était autre que notre ami George. Fatalité ! se dit il en lui-même.

Bonjour, Mélas ! j'ai pris le temps de souper, et me voilà auprès de toi ! Tu es mon meilleur ami, par conséquent je viens à toi. Mais ta mère me dit que tu n'as pas soupé.

— Oui, c'est vrai : une indisposition....

Allons ! vas tu te laisser aller à ces idées de maladie ?

— J'ai tant mangé sur l'île, au pique-nique.

— Tu le dis pour rire. Il me semble que tu n'as pas mangé. Mais, dis donc, n'est-ce pas un beau commencement ? Tout le monde nous choie, toi surtout ; car le Notaire m'a parlé de toi en termes qui me disent qu'il te tient en grande estime. Tu es bien heureux, Mélas, de rester ici, au village ; moi, il va me falloir partir.

— Tu as également de la chance d'avoir le goût des aventures. Tu reviendras riche de connaissances, avec un titre honorable qui te permettra de gagner honorablement ta vie. *A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire*, dit Mélas.

— C'est vrai, tout cela ; mais quand on reste au village et que l'on peut y gagner sa vie, soit en cultivant la terre, soit en travaillant autrement, ou voit ses parents, ses amis, on jouit du printemps comme des beautés sauvages de l'automne ; on peut aimer, jouir auprès de ceux qu'on aime et qui nous paient de retour ; et si l'enfant de notre choix nous aime profondément, on connaît le bonheur.

— Dans ce dernier cas, plutôt que tout autre, tu prêches pour toi ; car alors tu devrais rester pour goûter le bonheur auprès de *l'enfant de ton cœur*.

George comprit et se surprit à songer comme une petite fille de quinze ans prise en faute.

— Allons ! Mélas. Viens faire une marche dans les champs ! Viens, cela te fera du bien ; l'air est frais et plein de senteurs douces, les oiseaux chantent partout ; nous chanterons avec eux ; notre chant sera une prière, car nous célébrerons Dieu dans la beauté de ses œuvres.

— Merci, George ; je ne me sens pas la force d'aller avec toi. La tête veut me fendre ; c'est le repos qu'il me faut. J'en suis fâché, mon cher, car j'aurais été heureux d'aller avec toi admirer un peu les beaux sites et de jouir, comme il faut, de la liberté qui nous est accordée.

— Je vais y aller seul, et j'arrêterai te voir en revenant.

Un merci involontaire s'échappa de la bouche de Mélas et George sortit.

Le flot un instant contenu de Mélas déborda. Je suis son ami, dit-il. Oh ! comme il est meilleur que moi ! Il me montre de l'intérêt, il me dit qu'il vient à moi ! Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi, car je souffre une douleur qui n'a pas de nom. Pourquoi avez-vous mis dans mon cœur cet amour qui ne devait pas être payé de retour ? Pourquoi avoir allumer dans mon cœur cette flamme que je ne puis espérer voir éteindre, et qui me fait croire en la présence réelle de satan en moi ? Ce n'était pas assez de me voir torturé par ce démon cent fois maudit de la jalousie, il fallait ce remord pour augmenter ma souffrance. Je suis donc condamné à vivre au sein de la douleur, comme le paria au milieu de la

misère ? Pauvre esclave ! me voilà avec un boulet au pied ; d'un bond je pourrais briser mes chaînes, mais je ne sais quelle puissance infernale me retient :

C'est bien le cas de dire avec le poète :

" Tant de fiel entre t-il dans l'âme des dévots ? "

Mélas, ce cœur d'or avant ce jour néfaste ; ce jeune homme craignant Dieu, comment se fait-il qu'il accuse la Providence, quand toutes ses souffrances ne sont que l'effet de sa liberté. Comment peut-il nourrir dans son cœur des idées pareilles, fomenter dans son esprit des projets aussi infernaux ?

Oui, se dit-il, je saurai me venger de cet affront. Elle sait que je l'aime ; je lui ai avoué cet amour qui fait mon tourment ; elle m'a fui ; et plus tard, sous l'ombre des grands pins, au bord du lac maudit qui entendit ses serments, elle avoua qu'elle aimait George. Comment ! j'ai entendu, sans perdre la tête, cet aveu qui brisait mes rêves d'un jour. Oui j'ai tout entendu, et depuis ce moment le cœur me saigne ; je maudis ce jour néfaste, et je n'aurai pas de repos que je n'aie.... mais il va partir ?... qui sait si tout n'est pas à refaire ? Je flatterai le père, et la fille me reviendra, car " les grands espaces peuvent parfois amoindrir l'amour. " Allons ! courage, se dit-il.

Un rayon d'espoir encourageait ce pauvre dévoyé. Il s'y cramponna comme le naufragé à l'épave qui doit le conduire au port. Aussi quand George revint le voir après sa promenade, il le trouva calme. Il se décida même à accompagner George jusque chez lui.

IX

UN DÉPART.

Dis donc, Pierre St-Luc, on dit que George Dubois quitte le village ?

— Pas possible ! un si beau petit gars. Dis-moi donc c't'envie qu'il a.

— C'est comme ça la jeunesse, mon cher, ça vous apprend un peu de latin, on bourre ça de grec, puis ça prend la clef des champs, et voilà.

— Mais quoi qui veut faire ?

— On dit qu'il va dans l'Europe, l'autre bord de la mer. Il veut faire un Capitaine.

Tiens ! c'est peut être une bonne idée, José ! Qui sait si ce n'est pas sa vocation. C'est un gentil petit garçon ; bonne conduite, actif ; il fera son chemin.

— Oui, pour arriver jusqu'à avoir le magot du Notaire avec sa Demoiselle.

— Tiens !

— Toujours la même maladie, José. Tu ne peux pas voir un jeune homme fréquenter une fille à l'aise, toute suite : " Ah ! c'est pour le magot. " Sais-tu que ça peut faire bien du mal. Rappelle-toi ces mots, José :

Les abeilles piquent fort
Et les méchantes langues plus encore.

Ainsi parlaient deux habitants du village. Pierre St-Luc était à l'aise et à cette heure il travaillait dans sa batterie ; tandis que José Carrot, vieux garçon enragé voyait ses terres en ruine comme son taudis. Il allait répondre vertement à Pierre St-Luc sur sa dure réprimande, quand une voix de femme cria de la maison :

Pierre, viens donc !

— Quoiqu'il y a ?

— M. George est ici et voudrait te voir.

— Tiens, dit José, tu pouvais bien le défendre, ce petit monsieur qui vient te voir.

— Bonjour José, et que le magot ne t'empêche pas de dormir.

En effet, c'était George qui venait voir ses voisins. On était au mois d'octobre. C'était une splendide journée ; cependant il y avait des ombres au ciel et le soleil, déclinant à l'horizon, n'avait plus que des rayons d'une chaleur plus ou moins intense. Pauvre George ! c'était sa dernière soirée au village ; il venait voir tous ses amis, se réservant la dernière soirée pour ses parents et pour Alexandrine qu'il ne reverra que quand il plaira à Dieu.

On lui serra cordialement la main chez Pierre St-Luc ; on lui souhaita un bon voyage et un prompt retour. La femme St-Luc eut même une larme ; elle était mère, elle comprenait les souffrances.

L'ombre s'allonge au pied de la montagne. C'est l'heure des adieux. George, rêveur, les yeux attachés au sol, suit le chemin qui mène chez le Notaire Boildieu. Sept heures ne sont pas encore sonnées, dit-il ; j'ai le temps de prendre des forces dans le saint lieu, à l'autel de Marie, l'étoile de la mer : *Stella Maris*. Il entre Déjà les ombres épaisses, tombant de la voûte, planaient au sanctuaire, la lampe tournoyait dans un cercle de lumière vacillante ; partout la paix la plus profonde. George s'agenouille, comme autrefois dans l'humble chapelle du Séminaire. Les souvenirs montent à flots pressés et envahissant son âme ; une sensation étrange agite tout son être et le tient dans une prostration poignante. Le cœur lui fait mal, il a un serrement de gorge qui empêche les sanglots de passer et l'étouffe ; sa prière ardente expire sur ses lèvres ; enfin, les larmes se font un libre passage ; il est soulagé puisqu'il pleure. Ses larmes tombent une à une sur le plancher du temple, et sa prière de feu fait descendre dans son âme un rayon d'espoir ; tout absorbé en lui, au milieu des souvenirs qu'il évoque, il n'aperçoit pas une ombre se glissant au saint lieu ; cette ombre s'est agenouillée près de lui.

George continue à pleurer, en priant au pied de la Madone à qui il confie sa vie et celle qu'il aime autant sinon plus que lui-même ici-bas. Pauvre enfant ! elles sont douces ces larmes du cœur ; pourtant c'est le brisement du départ, ce sont les sanglots des adieux. Es-tu seul à pleurer et à demander à l'humble femme de Nazareth secours et protection ?

Combien de temps passa-t-il ainsi aux pieds de la Vierge Marie que tout chrétien invoque comme sa mère et qui veille surtout sur les marins ? Il ne le sut pas lui-même.

Soudain, une main s'est détachée de l'ombre agenouillée près du pilastre, et cette main a effleuré l'épaule de George.

— Ma mère ? murmura-t-il tout haut.

— Non, George, c'est moi, ton Alexandrine.

— Mon Dieu ! pourquoi cette joie au milieu de ma douleur, comme un rayon du soleil dans la nuit

noire. Comprends-tu, Alexandrine, combien je t'aime. Ces larmes que tu a vues tomber dans le silence du temple, ces sanglots que tu as entendus, ces prières qui sont tombées de mon cœur en feu, c'est toi qui en est la cause ; car, vois tu, je t'ai vouée mon bonheur comme je t'ai donné mon âme, et le départ me fait voir que tu es devenue une partie nécessaire de moi-même.

— Silence, mon George, lui dit elle tout bas, ne troublons pas le silence mystérieux du temple. Viens avec moi ; et tous deux, dans l'ombre du soir, au pied de l'autel qu'illuminait faiblement la lueur mourante de la lampe, ils récitèrent ensemble le " Souvenez vous," cette sublime prière qui réconforte et soulage, qui console et qui fait espérer.

Cette prière terminée, Alexandrine, les yeux baignés de larmes, le cœur gonflé, se penche à l'oreille de son compagnon :

Mon George, dit elle, que mes paroles n'offensent pas Dieu, mais, " je jure devant l'image de ma Mère Immaculée d'être à toi pour la vie ; sinon, j'aimerai mieux mourir."

George n'eut qu'un serrement de main à donner pour réponse Ils sortirent du temple.

Rendus à la maison, on se réunit au grand salon, et dans une causerie où dominait une atmosphère pesante et pleine de deuil, on tâche de trouver l'heure le plus gai possible. La conversation est gênée dans sa marche ; on craint de toucher des cordes sensibles et prêtes à se rompre, en se parlant du départ.

Enfin, par un hasard plus ou moins fortuit, nos deux enfants se trouvent seuls au grand salon orné à l'antique. Dans cette heure décisive et pleine de larmes pour deux âmes qui allaient être longtemps séparées, il leur était bien permis de se parler sans oreilles indiscrètes.

— Pauvre enfant, dit George, demain, à cette heure qui me retrouve auprès de toi, j'aurai mis l'espace entre toi et moi, un espace infranchissable, que la pensée seule pourra anéantir en revenant auprès de toi ; oui, demain, à cette heure, j'aurai pris le chemin de l'exil volontaire.

— Je le sais que trop, George. Mais je me souviendrai que le poëte a dit quelque part :

Pour venir au repos, il faut avoir souffert.

Eh bien ! je serai forte, parce que je veux goûter mieux le bonheur après avoir souffert.

— Ces paroles, ma chère Alexandrine, me font du bien au cœur. Elles relèvent mon moral déjà trop affaibli par des larmes amères. Jusqu'ici j'ai combattu contre mes parents qui ne voulaient pas me voir suivre cette carrière ; j'ai eu la force de lutter et de mettre à néant tous les arguments que pouvait mettre en avant leur cœur éploré ; mais aujourd'hui que je suis en présence de ce départ qui me brûle, je regrette presque d'avoir tant combattu ce projet qui va me séparer de toi pour longtemps.

— Non, mon George, sois courageux ; une brave Canadienne, forte comme ses ancêtres, ne t'affligera pas par ses larmes, une main sur mon cœur brisé pour en comprimer les sanglots et en étouffer la plainte, je te dis : " Va, suis l'appel de Dieu. Moi, je resterai au foyer solitaire, priant et attendant le retour de mon bien aimé George. La Madone verra peut être mes larmes couler durant l'absence, mais elle entendra aussi ma prière, et tu me reviendras.

— Alexandrine, ange que Dieu plaça à mes côtés, tu me rends fou d'amour ; Dieu m'est témoin de la pureté de cet amour que je te porte ; tu es le sujet de ma douleur, tu seras plus tard ma joie et ma consolation.....

— Comme tu seras aussi la mienne, George. Allons ! voilà mon père qui revient ; c'est le moment ; sois fort, mon George, mon amour et ma vie ; crois en ma sincérité comme en ma fidélité. Tiens ! garde cette petite croix d'or en souvenir d'Alexandrine qui va rester seule et malheureuse ; elle te protégera contre la fureur des flots et des vents. J'y ai imprimé mes lèvres en murmurant ton nom ; va, sois-moi fidèle, et tu me retrouveras au retour la même qu'à cette heure, t'aimant follement et demandant à Dieu notre union prochaine. Alexandrine éleva sa main droite jusqu'à la hauteur des lèvres de George qui y déposa un baiser.

Les adieux se firent paisiblement, grâce à la force d'Alexandrine. Mais c'était une force factice et toute de nerfs ; aussi, à peine George fut-il parti que renfermée dans sa chambre, chaste et pudique retraite, elle étouffa dans les sanglots ses plaintes et sa douleur. Les larmes la soulagèrent ; elle put prier paisiblement aux pieds de l'humble croix de bois appendue à la muraille et s'étant livrée au sommeil, elle eut des songes roses. Dieu avait pitié de la douleur ; il voulut que son sommeil fut paisible pour que son réveil ne fut pas trop pénible, quand la réalité décevante viendrait lui serrer l'âme.

Quand elle ouvrit les yeux, le soleil avait commencé sa course et déjà il inondait l'appartement d'un jet de lumière. Alexandrine eut un sourire navrant. Ouvrant sa fenêtre, elle vit au loin, sur le chemin du roi, un attelage filant vers Québec avec une grande rapidité. La pauvre enfant agita à la fenêtre son mouchoir encore humide. Un cri s'échappa de ses lèvres : de la voiture on avait répondu.

Adieu ! mon George, adieu ! tu emportes avec toi le cœur de ton Alexandrine.

X

EN MER.

George arriva à Québec heureusement. On était alors au commencement d'octobre 1810. La vieille cité de Champlain semblait alourdie sous le poids d'une tyrannie sans pareille. A cette heure où l'Europe en feu avait les yeux fixés sur un seul homme, le Grand Napoléon ; à cette heure où la perfide Albion avait à lutter contre la puissance de ce génie, nos Canadiens, suspectés dans leur patriotisme et leur affection pour la France, la rivale de l'Angleterre, se voyaient à la merci d'un tyran qui a nom Craig. Oui ! se disaient alors nos ennemis, oui, la France a fait de l'Europe un immense champ de guerre, elle veut asservir l'Angleterre pour voler ensuite à la conquête du monde ; or les Canadiens conquis et non vaincus parlent français, professent le culte catholique et sont d'origine française, donc ils doivent partager les idées de la France qui n'a pas même respecté ce qu'elle avait de plus noble et

de plus saint en elle. Voilà la base de ce raisonnement qui péchait en ce sens que les Canadiens, loin d'applaudir aux triomphes temporaires de la Révolution, se félicitaient d'avoir échappé au républicanisme Français, eux les descendants de la France monarchique.

George, arrivé à Québec, comprit toute la difficulté qu'il aurait, lui Canadien-français, à avoir une place à bord de ces navires anglais qui faisaient alors le transport des marchandises de l'Europe au Canada. Il ressentit bien en son cœur l'indignation que tout patriote doit ressentir en voyant les siens spoliés et traités en vaincus ; il sentit son courage sur le point de l'abandonner, en voyant les difficultés qui surgissaient sur sa route. Il allait être continuellement en contact avec ces Anglais soupçonneux, et qui n'avaient qu'un anathème à la bouche pour tout ce qui était Canadien-français. Pourtant il comprit que devant une vocation, tout doit s'applanir. Un jeune homme de cœur et d'énergie ne doit pas regarder : si une montagne obstrue sa route ; il la détourne, quelle qu'en soit le diamètre et continue son chemin.

Heureusement pour George, l'Angleterre commençait à se montrer un peu plus empressée auprès des Canadiens français, ces pauvres abandonnés d'une mère sans entraille, en un jour de deuil. Le besoin de la situation la portait à tendre presque la main au peuple qu'elle regardait comme vaincu et qu'elle traitait de même.

Les Etats-Unis menaçaient les intérêts des Anglais sur ce continent ; l'Angleterre devait donc faire en sorte de se ménager les Canadiens français qui pouvaient se montrer, à bon droit, peu zélés pour leurs oppresseurs. Albion devait donc se montrer généreuse ; Craig s'en allait mourant, et les ministres Anglais ne le rappelaient pas, par respect pour son triste état ; et puis l'on avait un Sir Robert Peel, dans le Parlement Anglais pour s'opposer énergiquement à ce système d'intimidation exercé ici, contre nos nationaux.

Ce fut donc heureux pour George qui put assez facilement trouver une place à bord d'un voilier partant pour les Indes. Le navire devait nécessairement faire escale en Angleterre.

La mer est grosse ; les vagues énormes, poussées par le vent Sud Ouest, se ruent sur la coque du *Vigilant*, beau navire, aux voiles blanches, qui file son nœud gaillardement. Tout est propre et bien mis ; le plancher reluit au soleil ; les agrès resplendissent, et les matelots joyeux entonnent un chant guerrier et national.

Il est cinq heures de l'après midi ; le vaisseau file à toute vitesse, laissant derrière lui un sillon blanchâtre où vont se plonger les goélands, avides de poissons. Là bas, le dôme de la vieille cathédrale resplendit sous les feux du soleil. Le léopard qui a remplacé le pavillon fleurdelisé, flotte sur la citadelle, au gré capricieux de la brise. La sentinelle se meut lentement près du canon dont la geule semble menacer Lévis et la rade où s'agitent un monde d'embarcations légères et de gros navires marchands.

Pauvre George ! au milieu de cette multitude qui semble assez vaillante, il jette un regard plein de tristesse. Oh ! c'est la patrie, pour ainsi dire, qu'il regarde s'éloigner de lui. En vain il tendait les bras, les rivages le repoussent. Bientôt les ombres du soir tombent sur la cité, comme un voile funéraire ; les lampes montrèrent dans la nuit leur œil rouge, puis tout s'effaça dans les ténèbres, au détour de l'île d'Orléans, en arrachant à George un soupir ; les ombres plus épaisses, envahissaient la mer et enveloppait le navire. George sentit rouler sur sa main des larmes brûlantes : Adieu ! s'écria-t il, et sa main tomba involontairement dans le vide ; adieu ! vous tous que j'aime et toi surtout mon Alexandrine chéris. Puisse le ciel te couvrir de son ombre protectrice ! Puisse celle que j'invoque là haut, te protéger jusqu'au jour où le cœur débordant d'une joie mal contenue, je reviendrai te presser dans mes bras. Je pars, mais pour revenir ; si l'on peut vivre à l'étranger, c'est dans son pays que l'on veut mourir.

Le souper venait de sonner à bord. Tout fut tranquille. George parle le moins possible, afin que son mauvais anglais n'excitât l'hilarité de ses compagnons. Près de lui, à table, se trouva un grand jeune homme blond, aux yeux bleus et dont le front large attestait un esprit supérieur. Comme toutes les âmes d'élite, il avait un air modeste qui allait bien à son extérieur. Une sympathie involontaire les porta de suite à se rechercher, à se rapprocher l'un de l'autre.

La conversation s'engagea distraitement. George eut l'heureuse chance de rencontrer dans ce jeune homme un lettré, parlant le français assez correctement. Converti au catholicisme, il s'était vu déshérité par son père, protestant enragé, et voyant sa position intolérable, il avait dit adieu à sa mère et à ses sœurs, puis il s'était fait matelot. C'était une victime souffrante.

George dont l'âme était aussi blessée, se prit soudain d'une affection profonde pour cet enfant que les chagrins avaient mûri de bonne heure, sans briser ce cœur fort comme un chêne encore vert. La douleur attire ceux qui sont blessés dans leurs affections.

Pour George, le ciel se montrait propice. C'était pour lui un grand bien de trouver parmi ses ennemis de race un jeune homme noble et instruit, parlant le français, sa langue, et dont le cœur souffrant était à même de partager sa douleur en la comprenant. Il voyait donc son courage lui renaître en entier. Tout lui souriait pour son avenir. S'il n'avait eu au cœur cette plaie toujours saignante, ce départ qui l'avait brisé, il aurait été le plus heureux des hommes.

Comme il devait remercier le ciel de sa protection évidente. Aussi, le premier soir, à l'heure du quart, entre minuit et deux heures, il pria, tout en marchant de long en large sur le pont du navire qui filait toujours avec vitesse, vu que la brise n'avait pas molli.

Quelques jours ne s'étaient pas écoulés, que les préjugés de race tombèrent en face de la bonhomie et de la bonne conduite de George. Une communauté de sentiments s'établit entre le nouvel arrivant et l'équipage.

Malgré la bonne amitié de son jeune ami, Harry Pimberton, George, aux heures du soir, recherchait l'ombre et la solitude; il s'isolait pour se noyer dans les souvenirs. Là, près du bord, les yeux perdu sur l'immensité de la mer, tourné vers le ciel de la patrie, abritant tous ceux qui lui étaient chers, il revenait au foyer de son père, revoyait sa vieille mère qui l'aimait d'un amour profond, visitait le lieu saint où Alexandrine lui avait juré fidélité, le soir des adieux, où ses larmes avaient coulé silencieuses devant l'autel de la Madone. Et puis, là bas, au fond de l'allée peuplée d'érables et de trembles dont les feuilles commençaient à tomber tristes, sur le sol, il apercevait à la fenêtre, plongée dans une douloureuse mélancolie, l'enfant qu'il adorait et dont le souvenir ne le quittait plus. Parfois, le front appuyé dans ses deux mains, il se parlait à lui même jusqu'à l'heure du rappel. Il avait pour Alexandrine des paroles de flammes; et, dans son ardeur, il saisissait cette petite croix d'or donnée au départ, et il la pressait sur ses lèvres humides.

Le souvenir est l'âme de la vie,

a dit le poëte. Oh! quel est l'amoureux, quel est le cœur épris qui n'a pas, dans l'absence, compris la justesse de cette pensée? C'est un don du ciel qu'a cette faculté si noble, de pouvoir dans les moments d'ennui, quand le cercle des affections intimes semble se rétrécir autour de nous, de pouvoir revenir sur le passé que jalonnent certaines époques heureuses. Quels seraient les tourments de l'exil, sans ce pouvoir de revenir par la pensée retremper ses forces au foyer paternel?

Un mois après son départ, George débarquait en Angleterre. Après huit jours de séjournement à Liverpool, le vaisseau prit la haute mer et fit voile pour les Indes. Alors commençaient les périls de toutes sortes. Aux craintes des tempêtes vinrent s'ajouter celles de tomber aux mains des Français, dont les nombreuses escades sillonnaient l'Atlantique. Il fallait user de ruse pour aller jusqu'aux Indes et s'échapper aux griffes des Français. Heureusement, après une chasse de deux jours et une nuit par un g[illegible]n français, après avoir vu emporter son mat de perroquet par un boulet, le *Vigilant* put échapper comme par miracle à la faveur d'une grande brise. Plus tard il entrait dans le port de Bombay, après avoir vu un de ses matelots mourir dans la traversée.

Notre George, comme il est loin déjà de son pays. Ce ciel où l'on respire le feu n'est pas le sien. Oh! comme son cœur se serra, au souvenir de la patrie absente. Le repos le trouva d'autant sans énergie que durant la traversée il lui avait fallu une attention de chaque jour et un surcroit d'ouvrage contre un ennemi qui pouvait fondre sur eux à l'improviste.

Laissons George accomplir son temps. Passons sous silence sa capture à bord d'un autre navire se rendant en Angleterre; son séjour en France et sa remise en liberté comme Canadien-Français, et son engement dans la marine française. Revenons au Canada, auprès de nos personnages laissés en [illegible] rière: la famille Vincent et la famille Boildieu.

XI

LA VIEILLE MAGICIENNE.

Les nouvelles de George se faisaient de plus en plus rares. Tout à coup elles cessèrent subitement.

C'était le moment où George tombait entre les mains des Français et qu'il passait par toutes les tracasseries de l'identification.

Peut-on s'imaginer les souffrances morales de cette pauvre Alexandrine; combien de larmes muettes viennent mouiller ses joues que décolorait une souffrance cachée, mais non moins poignante. La pauvre enfant n'avait que la prière ardente et les baisers de sa bonne mère pour consolation; pourtant ses rares amies faisaient bien tout leur possible pour lui relever le moral en lui donnant l'espérance.

Pour surcroît de douleur, Mélas! Elle se voyait continuellement en butte aux empressements et aux assiduités de Mélas. Déjà il avait fait comprendre à la jeune fille qu'il voulait à tout prix unir sa vie à la sienne, que l'amour qu'il avait pour elle était trop enraciné dans son cœur ombrageux pour espérer le voir s'enfuir ainsi devant une réalité trop marquée.

Alexandrine atterrie par ces brûlants aveux, ne savait que répondre; pourtant un bon jour, consultant son cœur et croyant faire injure à l'image de l'absent, en écoutant plus longuement les protestations d'amour de Mélas, elle finit par lui dire que son cœur ne lui appartenait plus, que George en était le maître. Ils s'étaient juré fidélité inviolable pour la vie.

Mélas comprit qu'il allait avoir à lutter contre un mur solide. Il connaissait à Alexandrine une volonté de fer, une énergie à toute épreuve.

La lutte devait donc être terrible. Les projets de haine et de vengeance qui dormaient sous la cendre d'un espion plus ou moins fort, s'éveillèrent fortement dans le cœur de Mélas, quand il comprit que tout espoir était perdu! Cet homme si bon était devenu méconnaissable. L'agneau s'était fait loup. Hélas! il avait trop écouté cette voix maudite qui le portait à se débarrasser secrètement d'un rival qui était son meilleur ami. Etrange aberration du cœur humain! Il avait aimé ce jeune homme, cet ami; aujourd'hui même il avait à lutter contre cette voix du cœur qui lui rappelait le serment de fidélité juré sur les bancs du Collège. Mais la passion l'emportait sur la raison; les bonnes inspirations qui naissaient parfois dans son âme plus qu'à moitié gangrenée, ne naissaient pour mourir de suite comme des fleurs tardives et privées de soleil et de lumière. Une fois engagé dans cette voie terrible du mal, la pente est facile et l'on y marche rapidement.

Cinq années se sont écoulées depuis le départ de George pour les Indes. Nous sommes au mois de mai de l'année 1815. Le ciel nuageux a des teintes gris-plomb; la terre, dépouillée de son manteau de neige pourrie et de glace, montre çà et là des espaces de verdure avancée qui repose agréablement les yeux; quelques notes éparses, aux heures si calmes [illegible] soir, égaient la campagne: c'est le chant des ros[illegible]signols, ces gais messagers de la belle saison.

Par un soir du mois de mai 1815, on apercevait au pied de la montagne, en arrière de chez M. le Notaire Boildieu, un panache de fumée montant lentement dans l'air pour se répandre comme un voile transparent sur la cime des grands arbres. C'était signe de feu, lieu habité. En effet, comme on le sait déjà, c'était le lieu où vivait la vieille *sauvagesse*, cette créature laide et difforme, dont le fils unique était le type de la débauche la plus éhontée. Une pauvre cabane est là, debout au milieu d'un éclaircie; une porte d'écorce de bouleau laisse entrevoir par son entrebaillement un grabat fétide; au centre de la pièce le foyer dont la fumée se répand par toute la pièce, ne pouvant pas passer toute entière par l'ouverture béante percée dans le pignon de la cabane. Un chat étique, au poil roux, à la démarche nonchalante, ronfle près de l'âtre où brûle une buche de cèdre vert. Dans un coin obscur, les jambes pliées sous elle, un brûle gueule tout noirci entre ses dents d'une blancheur éclatante, une vieille sauvagesse semble plongée dans une rêverie profonde. Ses joues sont caves, et ses petits yeux ronds et jaunes ont des éclairs éblouissants. Un nuage de fumée l'enveloppe de ses spirales multiples; on dirait qu'elle cherche un sens dans les mille et une configurations que prend la fumée disséminée dans l'appartement nauséabond

— Il va venir!

— Qui ça? répond du dehors une voix gutturale qui ressemblait à un éclat d'obus.

— Viens ici, Plume d'aigle, dit la sauvagesse.

— Quoi, femme?

— Tu sais dans la *plaine*, là bas? ben, va me chercher les herbages que tu sais. Les herbages de la destinée?

— Oui. C'est fait. Attends-tu quelque gibier!

— Attendre?

— C'est tout fait, le voilà; pourtant on entend rien au dehors.

En effet, à peine achevait-elle ces paroles qu'un étranger entra dans le taudis, avec une familiarité marquée. Il ne devait pas en être à sa première visite.

Pauvre Mélas, et c'était lui, à quel dégré d'abaissement n'était-il pas rendu! Après avoir essayé vainement son pouvoir auprès d'Alexandrine, après avoir trahi son serment de fidélité juré un jour solennel, il fréquentait les maudits, les parias, cette sauvagesse et son fils, deux suppôts de satan. Son cœur, blessé de se voir éconduit, n'ayant plus d'espoir, ne pouvait pardonner à Alexandrine son indifférence pour lui et sa passion pour George. Aussi promit-il de se venger. Nourrissant cette pensée dans son âme de boue, il se l'assimila pour ainsi dire et en fit le but constant de son occupation.

Un jour funeste allait sonner dans sa vie; et chez la sauvagesse allait commencer le triste chemin qui devait en si peu de temps le conduire au crime, ce moyen des lâches.

— C'est encore moi, femme, dit Mélas en rentrant.

— Encore! c'est en reproche; et tu sais que j'aime à te voir.

— Femme, c'est une heure décisive que celle qui m'amène ici. Je ne puis lui pardonner mon amour refusé, méconnu et dédaigné. Il me faut la vengeance; oui, une vengeance d'enfer, moi qui ai l'enfer dans le cœur; oui, une vengeance qui lui saigne l'âme.

Mélas ne put en dire davantage; suffoqué, il tomba sur le grabat infecte et hideux. Là, la tête dans les mains, il se mit à rêver. De raugues sanglots soulevaient sa vaste poitrine.

Pendant ce temps, la vieille sauvagesse prenait un jeu de cartes tout graisseux, et se prit à faire des signes cabalistiques.

Ecoute, l'homme, lui dit-elle.

Mélas releva son front pâle, et la sauvagesse continua:

Le ramier revient au lit où l'attend sa compagne fidèle qui n'a pas voulu partager le nid de l'aigle qui la convoitait. Le voilà qui fend la mer immense, touche la terre ferme et rentre au colombier. Quelle joie! quels roucoulements! quelles becquées! Et l'aigle, lui, se couvre de ses ailes, pour ne pas voir ce bonheur. Il a la force, lui qui plane dans les airs, mais il ne voit quel charme protecteur les couvre, ces jolis tourteaux qui s'aiment. Mais je vois un éclair dans son œil; ses larges serres se détendent subitement et....

Créature vénale et maudite, s'écrie Mélas exaspéré, tourneras-tu longtemps le fer dans la blessure que m'a faite son indifférence, par ton langage métaphorique?

La vieille indienne tendit le bras vers Mélas, et de l'index elle lui fit signe de se taire.

Ce fut comme une fascination, Mélas retomba sur le lit sordide. Puis la sauvagesse continua:

Mais les voilà au sein de la réjouissance. L'heure de la couvée va arriver. Les voilà unis et prêts à bâtir le nouveau nid soyeux où bientôt naîtra un bel oisillon rose et adoré.—Mais que vois-je? L'aigle planant au-dessus de cette réunion prête à célébrer la noce. Soudain un cri part de la foule assemblée... Du sang et des cris.... et voilà l'aigle qui fend l'air; il fuit là-bas, au-dessus de la mer immense et va s'abattre sur les côtes Nord qui seront son refuge.

La vieille sauvagesse venait de cesser de parler. Elle avait des sueurs aux tempes, et ses membres disloqués reprirent leur position normale en faisant entendre des grincements d'os et des nerfs en contact. Sa tête s'était levée et son œil lançait des des gerbes d'étincelles; ses cheveux grisonnants s'étaient déroulés et tombaient sur ses épaules nues et décharnées.

— Ecoute, l'homme, dit elle.

— Oui, femme.

— Ecoute bien et grave ces paroles dans ton cœur, si tu en as un. Tu as entendu mes paroles prophétiques: elles sont vraies et inspirées; j'ajouterai: tu as la force de l'aigle ce roi des airs, et la férocité du lion, ce roi du désert; mais parfois, en face d'une enfant, tu as la timidité du paon. Va! ne touche à rien; je vois du sang dans ta vie. Qu'il ne retombe pas sur ta tête. Va, visage pâle, tu nourris dans ton cœur des projets de haine, il y a en toi une mer de fiel; cependant tu as du bon; va, suis tes inclinations, comme le ruisseau suit son cours vers la mer; mais souffrance pour souffrance, œil pour œil, dent pour dent, selon les expressions des hommes du désert: ce sont mes dernières paroles,

— Satan a parlé par ta bouche, femme. Je te remercie de tes paroles prophétiques. Et il lui jeta une pièce d'or. Tu as dit vrai, sans le savoir. George est au village où tout est en joie. Je n'ai pu supporter la vue de son bonheur, et en m'enfonçant dans les bois j'étais à maudire le jour qui vit naître en moi cet amour maudit, mon tourment, mon enfer, quand je heurtai du pied ton sale taudis Tu as parlé; j'ai compris. Malgré tout, le sort en est jeté. Je veux de la vengeance! Qu'importe la peine du talion. Je veux une torture égale à celle que j'endure depuis si longtemps. Il y a une fatalité dans ma vie! Qu'importe! L'enfer aidant, je réussirai: et il sortit en trébuchant comme un homme ivre. Rencontrant Plume d'aigle, il lui enjoignit de le suivre.

La nuit était venue couvrir de son manteau noir la forêt épaisse; le fleuve, au loin, avait les grondements du géant furieux qui se débarrasse de ses chaînes; sa grande voix allait troubler les oiseaux dans les mystérieuses profondeurs des bois. Le hibou, cet oiseau des nuits, criait perché sur un vieux hêtre mort, et la lune à l'horizon laissait filtrer de temps en temps un rayon de sa blanche lumière entre les saillies des nuages flottant dans l'espace.

Mélas et son compagnon marchèrent longtemps sous le couvert, le premier se tenait coi et le dernier se gardait bien de troubler le silence de son maître. Oui, c'était son maître. Depuis longtemps Mélas s'était fait de Plume-d'aigle un esclave assujéti à ses volontés. Arrivés dans un bosquet touffu, ils s'assirent silencieusement au pied d'un chêne aux larges branches. La terre était encore humide, et çà et là on voyait encore un reste de neige attendant un baiser du soleil pour se fondre et retourner se condenser en nuages dans les hauteurs du ciel. Ils ressemblaient à des conspirateurs cherchant l'ombre et le silence pour méditer et préparer leurs complots.

Enfin Mélas, le premier, rompit le lugubre silence de ces lieux. Longtemps ils parlèrent tous deux; longtemps Mélas expliqua à son compagnon ce qu'il voulait lui enseigner. Il sortit un couteau dont la lame fine brilla sous un regard de la lune qui se voila aussitôt; il entoura le cou de Plume-d'aigle de la main gauche, et de la droite il lui menaça le cœur. L'indien eut un frisson par tout le corps; néanmoins il fit signe qu'il comprenait.

Quand ils s'éloignèrent, l'indien pour regagner sa cabane et Mélas le village, le coq chantait à la ferme voisine son refrain matinal. L'aube apparaissait au ciel libre de tous nuages qui s'étaient fondus comme par enchantement.

Rendu chez lui, Mélas, rompu et brisé par toutes sortes de fatigues, se coucha tout habillé et dormit d'un sommeil fiévreux jusqu'après le lever du soleil. C'en était assez pour réparer ses forces et le rendre frais et dispos.

XII

LE RETOUR.

La brise souffilait du large; gros vent sec du Nord-Est. Toute la journée on avait vu les premiers bâtiments du printemps remonter le fleuve. C'était la flotte attendue avec impatience. Bien des épouses attendaient leurs maris, des mères leurs enfants, de jeunes filles leurs fiancés.

Alexandrine n'était pas la dernière à la fenêtre de la maison, regardant ces vaisseaux d'outre-mer qui remontaient si bien le fleuve. C'était sur un de ces navires que George s'était embarqué il y avait plus de cinq ans, puisqu'on était rendu au mois de mai et que les cinq ans étaient expirés au mois d'octobre dernier. Alexandrine n'en perdait pas un seul de vue. Elle avait les yeux rivés sur ces *maisons flottantes* dont les énormes vergues ressemblent à des bras de géant. Là, accoudée à la fenêtre, elle se surprenait à pleurer au souvenir de l'absent, dont le départ l'avait brisée et qui semblait ne plus devoir venir au village.

Pauvre enfant! pauvre Alexandrine! encore au portique de la vie, à cet âge où les illusions font vivre, où les rêves prennent une large place dans la vie, tu pleures? Il y a donc une mer d'amertume en toi? L'espérance de revoir ton George a-t-elle fui loin de ton cœur? Qui te dit que ces larmes qui coulent à cette heure ne seront pas remplacées par des larmes de joie? Ne voit-on pas dans la nature des orages subits et des rayonnements lumineux s'échappant des nuages qui se dispersent dans l'espace éthéré? N'as-tu pas remarqué, enfant, hier, un gros navire, faisant, toute voile dehors, la montée du fleuve Saint-Laurent? Qui te dit qu'il n'est pas à bord, qu'il ne va pas arriver pour sécher tes larmes? N'as-tu pas assez souffert? N'as-tu pas assez prié, soit au temple, soit aux pieds du Christ dans ton humble mais chaste appartement, où tu te retirais aux heures de l'ennui pénible et suffoquant? Attends, jeune fille, sache encore espérer, et le bonheur va venir dérider ton front qui se plie sous l'effort de la douleur comme l'arbuste sous le vent.

Ainsi parlaient, dans le cœur de la jeune fille, ces voix mystérieuses et inconnues, divines messagères du ciel, descendues pour endormir nos douleurs.

Alexandrine regarda longtemps les flots verts du fleuve; les ombres descendirent sur la terre et enveloppèrent le fleuve d'un nuage opaque et ténébreux, à travers lequel les voiliers n'apparaissent plus que comme des spectres fantastiques, errant au sein des brouillards. Quand ses yeux ne purent distinguer que les feux de quelques pêcheurs, allumés sur la grève, elle descendit trouver sa mère. Un soupir involontaire lui échappa en refermant la fenêtre. Mon George! dit élle en joignant les mains, reviens moi ou je vais mourir comme une pauvre fleur abandonnée; oh! mon Dieu, mon pauvre cœur se brise, à la pensée de le voir si loin, et peut-être à jamais..... Oh! quelle affreuse pensée! moi qui l'aime tant. Mon amour saura le prémunir contre tous les dangers. La Vierge Immaculée est là. Mon Dieu! rendez-moi le, ou je ne sais ce que je vais devenir. Je languis dans une incertitude mortelle. Vous seul savez ce que j'éprouve d'angoisses!

Comme elle descendait au jardin, pour se promener dans la large avenue, son père lui dit qu'il venait de voir sur le journal l'arrivée d'un gros navire à Québec, à bord duquel était un jeune homme qui avait été pris par les Français et relâché peu après, vu son origine Canadienne-française. C'était

peu que cette supposition que ce fut George, pourtant Alexandrine sentit son cœur tressaillir de joie. Elle sortit ; le premier être aperçu en sortant, ce fut le fils de la sauvagesse. Elle eut le frisson, quand elle vit les yeux de ce monstre hideux se fixer sur elle et l'envelopper d'un regard profond et scrutateur. Elle ne s'expliquait pas la répugnance invincible ressentie à la vue de cet être difforme qui paraissait pourtant bien inoffensif. Elle le redoutait comme on craint une vipère. Elle n'osait plus maintenant se promener seule.

Pourtant Alexandrine faisait un effort suprême pour vaincre cette terreur vague et indéfinissable ; elle se prit à arpenter l'avenue, plongée dans une mer de souvenirs et de pensées diverses. George, toujours George au fond de sa pensée. C'était sa vie à elle, et l'absence au lieu de diminuer l'amour qu'elle ressentait pour lui, n'avait fait qu'augmenter.

Longtemps la jeune fille promena sa profonde rêverie à travers la sombre allée qui criait sous ses pas. Les oiseaux avaient tu leurs chants sous la ramée. Des senteurs, partant des bois et des grèves, et apportés par une brise douce et calme, venaient rafraîchir le front de la jeune fille et sécher ses larmes. Je suis née pour la souffrance, disait-elle tout bas. Oh ! pourquoi l'avoir laissé partir ? Quoi ! j'ai pu lui dire : " Pars George, notre avenir le demande. " Oh ! non, non. Eh ! quoi, mon amour n'a pu faire taire la raison pour le retenir aux lieux où nous nous sommes connus, pour nous aimer ? Brisée, suffoquée par un poids énorme, elle tomba sur le banc qu'ombrageait un large peuplier dont les rameaux bourgeonnés laissaient filtrer jusque sur le sable de l'avenue les rayons blafards de la lune dans son premier quartier. Alexandrine ressentait une douleur indécible : un cercle de fer semblait entourer sa poitrine oppressée. Mon Dieu ! pourquoi cette souffrance inaccoutumée ? J'ai coutume de mettre plus de résignation dans mes souffrances journalières. Il me semble que quelque chose de nouveau va surgir dans ma vie. Mon Dieu ! sont-ce de nouvelles souffrances ? que votre volonté soit faite ; et elle tomba à genoux en priant : une prière ardente s'échappa de son cœur, et plus résignée, plus calme, elle se prit à rêver. Si George était ici, du moins. Mais non. Et ces navires qui ont remonté le fleuve...

Un bruit s'est fait entendre. La porte du jardin s'est ouverte. Alexandrine est déjà debout, tremblante, prête à fuir. Le cœur lui fait mal. Pourtant elle est brave. Serait ce le fils de la sauvagesse ? Non, dans les ombres du soir elle a cru reconnaître Pierre, le serviteur de la maison qui, tous les soirs, allait veiller chez le voisin. Pauvre Pierre, je vais lui dire de prier bien fort pour moi. Il sait que j'aime mon George ; en priant pour moi il ne l'oubliera. Et toute confiante, elle lui cria : Pierre, n'est-ce pas que vous prierez ce soir pour moi ? Vous êtes bon ; demandez au ciel qu'il me rende mon George, car je me sens mourir ne le voyant pas revenir.

Pierre ne parlait pas, mais il avançait toujours.

Vous ne m'écoutez pas. Pierre que ne répondez-vous pas à ma voix.

Hélas ! répond l'arrivant, cinq ans d'absence m'ont-ils changé à ce point Alexandrine, que tu ne me reconnais pas ? Ton cœur ne te dit pas que c'est ton George !

Mon George !

L'écho des bois répéta trois fois, dans ses vastes profondeurs, ce cri, cet élan du cœur ; et ces deux enfants enlacés tombèrent plutôt qu'ils ne s'assirent sur le banc de chêne.

Merci, mon Dieu de m'avoir fait tant souffrir, dit Alexandrine, puisque mon bonheur est complet, plus immense Oh ! George, mon George, est-ce toi que je vois ; sont-ce tes yeux que je fixe ? Oh ! dis moi que c'est toi ; dis-moi que tu m'es rendu, que tu m'aimes encore, moi, ton Alexandrine qui te pleurais et te demandais à grands cris.

— Oui, Alexandrine, c'est moi, ton George. Le cœur m'a saigné en voyant que ton âme ne se doutait pas de ma présence ; mais à cette heure inespérée qui me voit auprès de toi seule, et au sein d'un bonheur si pur, je me sens plus calme, plus réjoui et non moins aimant que par le passé. Cinq ans se sont écoulés depuis l'heure où j'imprimai sur ta main mes lèvres pâles de douleur. Mon âme avait froid et la souffrance était ma torture. Cinq années de misères, de travail, de privations et de souffrance de toutes sortes ont pu briser mon être et non pas attaquer la partie intime de mon cœur qui est à toi à cette heure comme il t'appartenait à l'heure du départ. Si j'ai vieilli, mon cœur est resté jeune.

— Tu as souffert, mon George ? Et moi, crois-tu que j'aie été indifférente à cette absence ? J'ai eu mes faiblesses et mes défaillances.

— Pauvre enfant, c'était notre pain quotidien que cette souffrance de la séparation. Combien de fois n'ai-je pas pleuré au souvenir de la patrie absente, au souvenir de mon pays dont le ciel abritait ce que j'avais de plus cher au monde, toi surtout à qui j'ai voué un culte.

— Mon George, parle encore. Oh ! si tu savais comme tes paroles me font du bien. Oui, parle encore, ta voix me réjouit comme un rayon de soleil après un jour de tempête. Privée depuis longtemps de ta chère présence, livrée sans armes aux exigences de ce cœur plein de toi même, sans courage contre une absence qui menaçait de ne plus finir, mes jours étaient sombres comme les derniers instants du moribond ; aujourd'hui que tu m'es rendu, à cette heure trop heureuse qui me retrouve à tes côtés, j'oublie que j'ai souffert pour toi en t'aimant, et toute entière au bonheur de te revoir, je me sens si heureuse que je voudrais mourir là sur ton cœur, tant ma joie est grande et me fait penser au ciel. Quoique l'heure soit avancée, je veux que tu voies mon père et ma mère, aussi désireux que moi de ton arrivée. Oh ! ils ont bien souvent pleuré ton absence, en voyant combien elle m'était pénible. Viens ! et la main dans la main ils prirent le chemin de la maison.

Un affreux hibou, effrayé par leur passage, jeta son cri strident et le bruit de ses ailes disparut sous la feuillée. Alexandrine effrayée se serra contre George.

— Que peux-tu craindre, quand je suis là.

— Oh ! George, ton cœur peut il être un bouclier assez fort contre le malheur, s'il doit fondre sur moi.

— Ne parle pas ainsi, mon ange. Le ciel protège l'humble fleur du vallon, et il ne veillerait pas sur la plus pure et la plus aimante de ses enfants ?

Ils arrivaient. Quelle surprise ! Quelle douce joie dans cette maison du Notaire. On n'était pas assez empressés pour recevoir George et lui donner la la main.

George en était heureux, parce qu'il se sentait aimée dans cette belle et noble famille du village.

L'heure était déjà avancée, quand George parla de partir. Ce furent des paroles d'invitation franche et cordiale, comme on en voit encore dans nos bonnes familles canadiennes. George promit de revenir souvent et l'on se souhaita le bonsoir.

George était arrivé vers le soir, un peu avant le souper. Le cœur de la pauvre enfant ne s'était pas trompé. George était à bord du gros navire qu'elle avait vu, le premier, monter le fleuve. Débarqué à Québec le matin, il avait touché ses gages, fait ses adieux à son ami intime, et il tombait dans les bras de sa mère vers les six heures et demi du soir. La pauvre mère pleura de joie en voyant son fils tant aimé, ce fils qui lui était rendu et dont elle attendait le retour avec anxiété.

XIII

LE GUET-APENS.

— George est arrivé, Mélas !

— Je le sais, maman.

— Tu ne vas pas voir ton ami ?

— Peut-être. Et il remonta dans sa mansarde.

Pauvre enfant ! soupira la mère, comme il a changé depuis longtemps. L'instruction l'aurait-il perdu à ce point d'en faire un sans cœur, un hypocrite ? Et la pauvre mère pleurait, en filant au coin de la fenêtre Ce n'est plus le même ; le jour il s'enferme et ôse à peine nous parler ; la nuit, il erre au dehors ; Plume d'aigle lui sourit sur son passage ; on dirait deux amis Prie-t-il le bon Dieu au moins ? Il ne va pas à la messe, le dimanche, que pour s'y mettre la tête dans les deux mains, quand il ne fixe pas Alexandrine, et passe ainsi le reste des offices.

Ainsi se parlait tout bas la pauvre mère.

Dans sa chambre, Mélas avait un combat à soutenir.

Mon ami, lui à qui j'ai juré fidélité, se disait-il, me voila à le renier, à le maudire, à nourrir contre lui des projets sinistres ! O Dieu ! où en suis-je donc rendu ? J'ai donc bien dégradé dans l'échelle de la droite voix ? Pourtant, malgré cette maudite passion qui me grise au point qu'elle me rend inconscient de mes actes, il me semble que le cœur me saigne en comparant les tourments de ma vie présente aux saintes joies de la liberté et des beaux jours d'autre fois. Il y a donc deux hommes en moi ? Dieu m'est témoin que la vue d'un beau ciel étoilé, quand j'erre au sein des bois, glace sur mes lèvres pâles et agitées le blasphème que sa froideur m'arrache. Je sens qu'à ces heures de prostration morale, que je suis sans intelligence, n'ayant pour tout partage ici bas que la douleur accompagnée d'une deception continuelle qui m'a amené graduellement à l'état actuel. Quand les oiseaux chantent partout et que la mer calme et unie réfléchit l'image des cieux ; quand aux heures du matin, le laboureur entonne son chant si fier et si mâle, dont les accents se confondent avec les mille et un bruits s'échappant des bois et des champs, mon âme se serre aux souvenirs des saintes joies puisées à bonne source, dans le calme du cœur, alors que j'ignorais, au pied de l'autel, les exigences du cœur et des maladies de l'âme trop éprise, dominée par une passion indomptée et indomptable, faute d'énergie pour la combattre. George est arrivé ! mon cœur devrait battre de joie, et voilà qu'il se serre et bat à me rompre la poitrine. Lui ici, c'est la barrière infranchissable, c'est le couteau passé et retourné dans la blessure saignante ; Oh ! oui, c'est lui qui est la cause de cette douleur mortelle qui me fait croire à l'enfer même ici-bas. Et moi, j'irais encore lui tendre la main ? Il sera plus généreux que moi ; il m'aime et il viendra au-devant de moi. Je ne veux pas qu'il l'emporte en générosité apparente sur moi. Je vais le voir. Et de fait, il se rendit chez George tout heureux de le revoir. Mélas en était rendu à prendre un masque ; et George qui le croyait sincère !

Dans tout le village, il ne fut plus question que de l'arrivée de George. José Carrot, ce vieux garçon chauve et à la figure trouée par la variole, langue maudite et cerveau de jacobin, un sans culotte moderne, trouva moyen de parler à mots couverts ; mais Pierre Saint-Luc lui donna une bonne râclée, et il se tint coi dans son taudis.

Ce fut un moment digne de remarque que celui où tout le monde put voir George à la porte de l'église, après la messe, alors qu'il reconduisait Monsieur et Mademoiselle Boildieu. Dans cinq années, livré aux travaux assez durs de la manœuvre, George était devenu un homme. Le teint hâlé par les feux d'un soleil tropical, il avait pris un air martial qui allait bien avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Cet ensemble de grâce et de fierté, de douceur et d'urbanité, en faisait un jeune homme accompli, attirant tous les regards, et ce qui est mieux toutes les sympathies des gens de cœur. Tout plaisait en lui, jusqu'à son maintien.

George était heureux de se sentir au sein des joies de la famille. Capitaine au long cours, il avait désormais un rang marqué parmi ses compatriotes et ses co-paroissiens. Il pouvait maintenant envisager l'avenir avec confiance et espérer fonder une famille ; mais aussi quelle femme assez forte, assez énergique pour rester des mois au foyer, seule, attendant le retour du mari exposé sur la mer, à toutes les rigueurs des saisons, aux maladies contagieuses, en un mot à ces mille et un périls si fréquents sur l'Océan, cet abîme qui engloutit tant d'espoir sans jamais les rendre !

Alexandrine l'aimait de toute son âme. Elle se donnerait toute à lui, tant elle l'aimait, tant elle lui était attachée, mais comme elle souffrirait.

Déja George avait appris que Mélas aimait passionnément Alexandrine, et loin de s'en montrer jaloux, il fit tout en son pouvoir pour diminuer la triste passion de son malheureux ami. Il comprenait la douleur de Mélas, lui qui, au début de ses premières espérances, avait cru que Mélas l'emportait

sur lui, dans le cœur d'Alexandrine. Il avait pour son compagnon d'enfance tous les ménagements possibles, et cette conduite loyale, loin de diminuer l'aigreur de Mélas, ne faisait que l'augmenter. Il voyait George, son rival, non seulement l'emporter sur lui dans le cœur d'Alexandrine où il n'avait nulle place, mais encore il le voyait supérieur à lui en courage, en noblesse de caractère et en magnanimité.

Passons sous silence les longues insomnies de Mélas, ses veilles fiévreuses où, la tête en feu, les yeux secs de larmes, le front pâle et ridé, les cheveux en désordre, il n'avait à la bouche que des paroles d'imprécations et de menaces horribles; parfois on aurait dit que le remords qui glissait presque toujours sur son âme, comme un boulet sur une surface plane, le mordait à certaines heures, et il se prenait à regretter de s'être avancé aussi loin. Mais non, il ne pouvait reculer; la jalousie doublée de son orgueil, l'empêchait de reculer: il ne pouvait donc que se plonger davantage dans la voie tortueuse du mal. Le remords se faisait à son âme molle et déjà entre les mains de Satan; et la rage plus forte, réagissant sur son cœur gangrené, le rendait fou.

Le mois de septembre était arrivé, et avec lui les oiseaux de la nouvelle couvée essayèrent leurs voix. George et Alexandrine coulaient des jours heureux, l'un auprès de l'autre. Pas de nuage dans le ciel de leurs amours, car José Carrot n'avait pas la langue assez sale pour aller inventer quoique ce soit contre les jeunes amoureux.

Déjà on parlait de mariage, et George, croyant faire plaisir à Mélas lui avoua que l'hiver ne se passerait peut-être pas sans qu'Alexandrine n'unisse sa main à la sienne. Ce fut le coup décisif. Mélas se troubla tellement que George lui en demanda la cause. Un prétexte futile lui réussit à sortir de ce mauvais pas, car toujours il avait un masque avec son compagnon d'enfance et de collége. Néanmoins il sut comprimer sa passion fatale; mais pas assez pour que l'œil clairvoyant de la mère ne comprit le ravage que le démon de la jalousie avait fait dans le cœur de son enfant. Pauvre mère! elle pria plus longtemps le soir; ses larmes furent plus abondantes. Nouvelle Monique, elle espérait faire de son Mélas un nouvel Augustin par la conversion.

Dix heures sont sonnées depuis longtemps. Le ciel n'a pas une étoile qui réjouisse la vue, et la lune ne se montrera que sur le matin, entre les interstices des nuages. Les bois sont réveillés par la répercussion des sourds grondements de la mer en courroux, battue comme elle l'a été pendant deux jours de vent sud ouest. On entend parfois, de loin en loin, le cri des oiseaux de nuit sous le couvert, et ce cri lugubre et déchirant fait frissonner les passants qui croient aux lutins et aux loup-garous, par cette nuit noire d'encre.

A cette heure du soir, derrière chez le Notaire Baldieu, dans l'étendue du bois qui part du pied de de la montagne, un jeune homme est assis au pied d'un arbre; les coudes sur les genoux et la tête dans ses deux larges mains; il pense. On dirait un un peau-rouge invoquant les mânes de ses aïeux. Soudain un cri strident a dominé le bruit des flots et réveillé la grande voix des bois. Le jeune homme eut un haut le-corps, et en un instant il fut debout.

— Est-ce toi, Plume-d'aigle?

Un bruit d'aigle froissant les feuilles, lui répondit que c'était le cri d'un hibou qui l'avait ainsi troublé dans sa profonde méditation. Revenu de son erreur, il se mit à arpenter la forêt; l'état d'excitation où il se trouvait ne lui permettait pas de rester inactif. L'heure est venue d'agir, se dit il tout haut; je n'aurai plus de trève que je ne l'aie frappée dans ce qu'elle a de plus cher; ma vengeance sera terrible, parce que ma douleur a été forte et profonde. J'ai lutté longtemps contre l'enfer qui m'entraînait. J'ai été vaincu dans une lutte inégale. Lui, la marier, la posséder à jamais! Elle, jouir quand elle sait que je souffre pour elle et par elle; oh! maudite fille que j'aime follement, éperduement. Oui, un de vous deux doit disparaître de la scène. Mais la justice! La justice n'est plus qu'un vain mot, quand son exécuton est obstruée. Que m'importe le Capitaine de Milice à moi? Qui pourra me soupçonner? Il le faut; *il* ne l'aura jamais pour épouse. Entre ses lèvres et celles d'Alexandrine dans le baiser qui doit les unir pour la vie il y a encore la place d'un cercueil, d'une fosse, d'un couteau. Oui, encore une fois, je le répète ce mot: *le sort en est jeté.* La haine et la jalousie bouillonnent trop fortement dans mon cœur; je me suis livré au courant, il faut qu'il m'entraîne. Plus de place pour la pitié, car ils n'en ont pas pour moi. Qu'ils disparaissent de mon chemin!

A ce moment un bruit sec se fit entendre, et d'un fourré épais sortit un être immonde et sale; c'était Plume-d'aigle.

Viens ici, Plume-d'aigle, et ouvre bien tes oreilles.

L'interpellé s'approcha en chien-couchant; c'était lui, cet être servile qui pouvait, pour de l'eau-de-vie et un peu de tabac, torturer l'enfant le plus faible et le plus souffreteux.

— Tu connais mes desseins, Plume d'aigle? Tu sais quel est celui qui se met sur ma route? Eh! bien, il faut qu'il disparaisse au plus vite.

— Quand maître?

— Demain, à l'heure où le soleil disparaît à l'horizon. J'irai au bois avec *lui*, près de la grève. Nous parlerons assez longuement, quand la chouette aura fait entendre sa voix, nous partirons; c'est toi qui sera la chouette.

— Oui, maître.

— Alors nous partirons; suis nos traces un peu de près. Je m'écarterai un moment, et alors bondit, et d'un coup de couteau sûr, mets fin à tout, puis silence. Tu m'as compris?

— Oui, maître.

— Eh! bien, regagne ton bouge.

— J'obéirai, maître, mais....

— Quoi! mais?

— Quoi tu donnes?

— Vingt pièces blanches et une barrique de rhum.

Les yeux du sauvage lancèrent une gerbe d'étincelles, et joyeux il disparut en bondissant sous le couvert, et le bruit de sa course se perdit dans le

lointain. Cependant Mélas put entendre: " Mon âme à Satan, pourvu que j'aie du rhum."

Je puis compter sur lui, dit Mélas qui regagna le chemin du roi pour entrer chez lui.

Le lendemain, la journée était belle. Il y avait bien quelques nuages épars çà et là, légères nacelles au sein de l'azur des cieux; mais le vent chaud devait bientôt les nouer à l'horizon où la mer semblait se confondre avec le ciel. La mer avait tu peu à peu sa grande et forte voix; on n'entendait plus que le brisement de ses flots sur la grève.

Comme la journée fut longue et pleine d'anxiété pour Mélas, ce Caïn qui voulait trahir son ami comme Judas, son maître, par un baiser. Rien ne le touche, ni le spectacle de sa pauvre mère en larmes, ni la vie de la victime désignée d'avance au couteau du meurtrier. Enfin! l'heure est sonnée. Les coups de l'horloge ont eu un dur retentissement dans le cœur ingrat de Mélas.

George est invité à faire une promenade au bois, vers l'heure du soleil couchant. Alexandrine lui avait demandé sa veillée. Non, mon ange, lui avait-il dit, je dois des ménagements à mon ami Mélas; et pour adoucir la rigueur de son sort, je dois lui sacrifier quelques instants du bonheur que je goûte auprès de toi.

Oh! George, nous avons été si longtemps sans nous voir, que nous avons besoin de tous nos instants. C'est un besoin pour moi de te voir, de te sentir là, tout près de moi qui t'ai laissé partir une fois et qui ai tant souffert de cette longue absence. George, tu es devenu un moitié de mon âme, et sans toi c'est vivre à moitié, sans douceur, sans joie.

Quand l'heure du souper arriva Alexandrine ne put se décider à laisser George partir. Un pressentiment secret, qu'elle n'osait lui avouer, lui serrait le cœur comme dans un étau. Elle pleura, la pauvre enfant, près de George qui essuya ces larmes précieuses. Il s'arracha doucement de l'étreinte de la jeune fille, et l'encourageait à se remettre. Il lui promit, pour la consoler, de revenir la voir après la promenade qui devait être moins longue possible. Puis il partit pour se rencontrer avec Mélas.

— Quelle belle journée, George? N'est-ce pas que j'ai bien fait de t'inviter d'aller avec moi au bois, où nous jouirons des beautés de la nature tout en parlant de tes voyages?

— Je me suis rendu avec plaisir à ta demande, Mélas. Je suis toujours heureux de te faire plaisir, et si cette promenade te plaît, elle ne m'est pas moins agréable, puisqu'elle va te prouver qu'en me séparant d'Alexandrine pour aller avec toi, je fais preuve d'amitié.

Ces paroles si chaudes, si convaincues, amenèrent une ride au front de Mélas. Mais ce ne fut qu'un éclair subit. Oh! son cœur n'avait plus de côté qui fut susceptible d'être mordu par un bon sentiment. Assis sur un arbre renversé, les deux amis restèrent plongés dans une conversation dont George fit presqu'à lui seul tous les frais. Mélas avait des distractions que George remarqua bien, mais il n'osa lui en demander la cause ni la nature.

Quand la Chouette eut jeté dans les airs son cri plaintif et morne, Mélas eut un frisson glacé qui lui parcourut tous les membres.

— L'heure est avancée, Mélas; nous allons regagner le village.

— Comme il te plaira, George. Et ce dernier entonna l'air si sonore: *Tu veux savoir jusqu'à quel point je t'aime* A mesure qu'il avançait dans sa chanson, on entendait les branches sèches crier sous la pression d'un être inconnu. Mélas savait tout, et tout son sang refluait au cœur qui battait à rompre sa poitrine. Quand George eut fini les quatre vers suivants:

L'un à l'autre ayons confiance,
Le doute assombrirait nos jours;
Malgré le temps, malgré l'absence,
Crois-moi, je t'aimerai toujours.

Le bruit devint plus évident.

— Quel est donc ce bruit insolite? dit George.

— Attends, reprend Mélas, je vais aller voir, et il disparut dans les bois, laissant George seul.

Un faible cri, suivi de la chûte d'un corps, vint avertir Mélas que tout était consommé. Une sueur froide perlait à ses tempes. Il se hâte lentement, et arrivé enfin auprès du cadavre de son ami, il faillit, le lâche, se trouver mal. " Caïn, Caïn, qu'as tu fait de ton frère?" semblait lui crier toutes les voix de la nature. Il part, affolé de terreur et crie: au secours, au secours. Un frisson d'horreur courut par tout le village en entendant ces cris, avant-coureurs d'un grand malheur.

Les premiers habitants s'empressent et arrivent en toute hâte, auprès de George immobile, raide sur le sol; sa pauvre figure regardait le ciel, et le corps était replié sur lui-même. Une mare de sang souillait la terre.

Pourra-t-on comprendre la panique dans laquelle fut plongé tout le village entier. Comment dépeindre les cris et les larmes et de la mère de George, et d'Alexandrine, à l'arrivée du cadavre. Le vénérable pasteur du village, toujours où il y avait quelque douleur à consoler, fut le premier rendu chez la mère de George. Il avait le cœur large et rempli de sainte charité. Il avait vu bien des scènes pénibles, et celle là le frappait davantage, parce que la victime était jeune et pleine d'espérances. Il parla longuement, pendant que le docteur était en devoir de constater si réellement il n'y avait plus d'espoir, et réussit à tranquilliser les esprits en leur assurant (sans en être certain) que George n'était pas mort et ne devait pas mourir.

D'un autre côté, Mélas était questionné sur tous les incidents d'une semblable tragédie qui fait toujours tant d'impression sur les populations. Il lui fallut un tempérament de fer pour résister à tous ces assauts et ne pas se compromettre par des paroles ambigues et évasives. Je le laisse un moment dit-il, pour connaître la nature des bruits qu'on entendait dans les bois; un cri m'appelle à la hâte, j'arrive et je trouve George baigné dans son sang. On peut m'accuser, dit-il, mais George est mon ami; et d'ailleurs l'assassin a dû être vu et connu par lui. S'il revient à la vie, il pourra parler et dire la vérité.

On était à cent lieues de croire à la culpabilité de Mélas; maisenfin, quel ennemi pouvait avoir George?

lui si aimé partout, lui que tout le monde accueillait avec un sourire de bienveillance, quel pouvait donc être cet ennemi inconnu qui aurait pu avoir du ressentiment à son égard ? On avait bien des doutes; et José Carrot, donc? C'était le triste sir du village, comme il s'en trouve tant de nos jours; ces immondes créatures trouvent souvent des protecteurs, même dans les hautes classes. On les craint, et, sans le vouloir, on se fait leur instrument de haine basse et de vengeance noire. Combien de victimes alors ? On ne regarde pas aux avenirs brisés, aux vies troublées. Quand on a de l'argent, on peut bien se moquer du monde: mais on ne brise pas en un jour d'oubli de soi-même l'avenir d'un jeune homme énergique et qui a encore au cœur l'amour du travail. Qui n'a pas lu le " Démon de l'argent, " par Henri Conscience ? On y voit l'intelligence, les dons de l'esprit en butte aux persécutions de l'homme qui pouvait dire :

A Satan j'ai vendu mon âme,
A Satan, pour un trésor,
Puisque dans ce monde infâme,
Tout s'achète avec de l'or.

Qui l'emportera dans cette lutte de l'esprit contre la matière ? Le plus noble des deux doit l'emporter, même en ce bas monde. Oh ! c'est là la suprême consolation de ces pauvres parias de la société qui ont du cœur et de l'intelligence, mais qui n'ont pas d'argent. Consolez vous jeunes gens de mon pays, qui avez le cœur assez haut et noble pour ne pas vendre votre plume. Celui qui a de l'argent dédaignera vos efforts ; mais il est des intelligences supérieures qui vous donneront leur amitié. Souvenez-vous de Gilbert mourant à l'hôpital, dédaigné des grands, mais plein de gloire, et vous aurez de courage.

XIV

COUPABLE ET FUYARD.

Mélas était au chevet de George; comme ami, aux yeux de tous, c'était sa place. Il s'y rencontra avec cette pauvre Alexandrine qui n'eut pas le temps de le voir, tant toutes ses facultés étaient concentrées sur le cher malade.

Tout le monde avait remarqué la pâleur répandue sur tous les traits de Mélas; et là, près de ce mourant, les commères trouvaient moyen de mettre en doute la sincérité de sa douleur.

— Comment a-t-il pu le laisser frapper, dit une grande femme à l'air décidé ?

— Tiens ! reprend une autre, tu ne sais pas ce qu'il a dit? Il avait entendu du bruit en arrière, et c'est pendant qu'il allait voir ce qui s'y passait, que George a été frappé.

— Oui, il dit ça, lui.

— Tenez ! moi, depuis que je le vois aller à l'église que le dimanche, saluer Plume-d'aigle et hanter les bois, j'en ai une petite idée. Je n'en dis pas plus long, car je plains sa pauvre mère d'avoir un être pareil dans sa maison.

C'était ainsi qu'on parlait à dix pas du lit sur lequel George, brisé, pâle, défait et sans connaissance, luttait contre la mort.

Qui n'a pas assisté à ces moments suprêmes où la lutte s'engage entre la jeunesse et toute sa vigueur, contre l'implacable mort qui réclame sa victime ? Qui n'a pas vu ces tristes mouvements du moribond, ces contractions de lèvres, ces sanglots, ces hoquets, ces sueurs froides sur un front mat, et ces yeux ternes et sortis de leur orbite? Quand c'est un vieillard qui a fait un long chemin, on s'attriste encore, c'est vrai ; mais la douleur n'est pas aussi poignante que lorsqu'on a assisté à la dernière lutte d'une jeune homme, d'une jeune mère, qui n'ont encore goûté que les douceurs du printemps de la vie.

Alexandrine et Mélas assistaient, auprès du chevet de George, aux navrantes opérations du médecin sondant la blessure profonde que le couteau de l'assassin lui a infligée.

Laissons-les juger de la gravité de la blessure et rejoignons Plume-d'aigle, arpentant le village dont la rue principale ne semble pas assez large pour le contenir. Un couteau à la main, les cheveux en désordre, pieds-nus, la chemise en lambeaux, l'écume à la bouche, il va par le village, hurlant et vociférant à tue tête une chanson de guerre. La terreur est partout; on s'empresse de fermer les portes pour se mettre à l'abri des coups de ce forcené, et personne n'osait le rencontrer dans la rue. Il avait fait, on le voit, grand usage de la barrique de rhum, prix de son homicide. Après avoir jeté dans les airs tous les cris des bêtes féroces, après avoir épuisé sa voix à crier, il vint rouler sur le seuil de la porte où George attendait la dernière heure.

Tout occupé au malade que le médecin examinait, on ne s'aperçut pas de cette scène dégradante, et Mélas ne se doutait pas qu'il fut si près du triste compagnon de ses veilles et de ses projets monstrueux. Plume-d'aigle, tant bien que mal, réussit à gravir l'escalier et ouvrit la porte. A la vue de tant de monde, il s'arrête une seconde et paraît indécis ; mais se ramassant soudain, il bondit en avant en s'écriant: " Mort et vengeance, " et il tombe à genoux sur le plancher. Ce fut une panique générale qui pouvait amener de fâcheux résultats dans la condition du malade. Un frisson glacial passa par tous les membres de Mélas, en reconnaissant la voix de Plume-d'aigle. Il quitte le lit de George, et s'avançant au devant de la bête immonde qui écume :

— Sors d'ici, Plume-d'aigle ?

— L'aigle libre ne sait pas obéir aux ordres du faucon.

— Sortiras-tu ?

— Maintenant que tu m'as payé le prix de mon ouvrage ; maintenant que ta vengeance est accomplie par moi, je ne te dois plus rien et toi non plus. Vois, le dieu de l'enfer a mis son feu dans mon corps qui brûle, et je sens la rage qui bouillonne en moi comme les flots longtemps contenus et longtemps battus par des vents contraires. Viens, maître, laver le sang qui a coulé sur moi, ce sang que tu m'as fait verser.

A ces paroles, Mélas devint livide. Il trouve un appui sur le bord du poêle ; sans cela il serait tombé.

Les assistants, revenus de leur grande frayeur, sont tout oreilles pour écouter ce qui sort de la bouche du monstre qui avoue clairement son crime. Aussi entend-on déjà des voix frémissantes d'indignation, ne se gênant pas de dire : Le lâche, il est la tête et Plume-d'aigle n'a été que le bras.... il est

moins coupable que l'autre.... il a payé peu cher le crime..... du rhum.... et l'on ne finissait plus

— Qu'entends je, s'écrie Mélas, on m'accuse moi, l'ami le plus cher de George? on ose croire cet être immonde qui n'a pas la raison à lui.

— C'est ta faute, maître.... non tu n'es plus mon maître.... c'est ta faute.... Tu m'as dit alors: frappe.... ça paiera bien, et j'ai frappé.

Honte! honte! s'écrie un brave milicien de 1812. Aux fers, ce lâche ami, ou plutôt ce perfide ennemi, ce serpent réchauffé dans un sein ami.

Ce fut alors un bruit grossissant. Le médecin venait de terminer ses opérations On aurait dit que George eut un moment de calme. Relevant son front pâle que soutient Alexandrine, il jette un regard dans la salle. Voyant Mélas, il a un mouvement de dédain, et réunissant ses forces: Va! lui dit il, je te pardonne. Il ne put en dire davantage, sa tête retombe inerte et le sang se prend à couler.

Alexandrine devint presque mal, à la vue de cette blessure d'où dégorgeait un sang noirâtre.

A ces paroles inattendues de la part de George, Mélas se redresse; comme un tigre, il semble s'acculer à la cloison pour mieux se défendre. Déjà on s'avance pour le saisir, mais prompt comme la foudre, il ouvre la porte et fuit vers le rivage.

Ceux qui couraient à sa poursuite purent entendre: "C'est vrai, je suis coupable, mais ma vengeance n'est pas finie."

Alexandrine, toute souffrante de cette révélation, ne put réprimer une parole de dédain pour cet être vil qui avait renié l'amitié à tel point que la haine l'avait poussé à commettre un crime.

Plume-d'aigle est tombé dans un coin. Le Capitaine de Milice l'arrête au nom du Roi, et le conduisant chez lui, il attendit au lendemain pour le diriger vers Québec. C'est là que, revenu à lui, il avoua tous les détails du crime qui pouvait avoir de tristes conséquences. Une chose soulageait la conscience publique: on connaissait le nœud de mystère. La jalousie avait été le mobile du crime et Plume-d'aigle avait été l'instrument dont le jaloux, possédé du démon, s'était servi pour perpétrer son abominable passion.

On aurait voulu saisir Mélas. On aurait pu le faire mais ceux qui le couraient pensèrent à sa pauvre vieille mère, et se disaient qu'il serait mieux de le laisser prendre la clef des champs. Il en usa largement. Parti du village au soleil couchant, il saisit une légère embarcation dans laquelle il y avait toujours ces provisions, et prit la haute mer. Les ténèbres le prirent au bout d'en haut de l'Isle-Verte. Il aurait voulu continuer sa course vers le bas, ou bien gagner Tadoussac, mais les passages étaient difficiles. La lumière du phare de l'Isle-Verte ne suffisait pas pour éclairer sûrement sa route. Il dut donc se résigner à camper sur le bout de l'île, et là y dormir d'un sommeil fiévreux et agité. Oh! il a dû se tordre longtemps sur sa couche avant de pouvoir fermer l'œil. Le lendemain, avant le soleil levé, il était déjà en mer, et peu après il touchait la côte nord. Rendu là, il n'avait plus rien à craindre que la justice de Dieu qui trouve le coupable partout, sur la mer ou au fond des forêts vierges.

XV

CONVALESCENCE.

Se figure-t-on l'émotion dont tout le village fut saisi, en apprenant que Mélas était l'auteur du lâche attentat qui avait failli coûter la vie à son ami George.

Pauvre mère de Mélas! elle crut en mourir de chagrin. Comme elle fut empressée auprès de George! Elle essayait de réparer les torts de son fils, en se multipliant, pour mieux le servir, pour lui donner du soulagement.

Quand le médecin eut constaté que l'os seul de la poitrine avait été fracturé, et que le couteau continuant sa marche, dirigé qu'il était par une main peu sûre, avait labouré les chairs, l'espoir revint au cœur de tous les parents et amis du malade qui était sans forces, tant il avait perdu du sang.

Alexandrine, sa fiancée, celle qui devait s'unir à lui dans quelques jours, se sentit au cœur une joie qu'on comprendra facilement. La transition de la douleur à la joie est si vive quand on n'a pas encore vingt et un ans, car alors on n'a pas l'expérience que la joie est un roseau fragile que le vent casse le soir pour renaître bientôt et se briser ensuite sous l'effort des tempêtes.

George était bien faible. Il lui avait fallu une constitution robuste pour résister à un pareil coup. Il était dans un état de faiblesse affreux, constamment il fallait un mouchoir pour essuyer les sueurs qui coulaient à ses tempes; son front était pâle et déjà des rides s'y accentuaient.

Il est trois heures de l'après-midi; le soleil est aux trois quarts de sa route. C'est au mois de septembre, et les parfums des fleurs, les chants si doux des hôtes des bois odoriférants, la brise tiède et les âcres senteurs montant de la grève, tout cela s'engouffre par la croisée ouverte et vient remplir l'appartemant de George d'un atmosphere pur, limpide et réconfortant. Le ciel est bleu comme celui tant vanté de l'Italie, ce ciel de "Corine"; la mer a des reflets d'acier sous les baisers d'un soleil attiédi. Partout la paix dans la nature. On travaille aux champs, à la ferme, de toute part. C'est une délicieuse après-midi qui fait dire parfois aux écoliers: Oh! c'est péché d'être enfermé par une si belle journée! "Qui de nous n'a pas dit ces paroles? Oh! on ne comprend pas alors que dans le monde il faut remuer, s'agiter au souffle de mille et une nécessités qui nous empêchent de souvent jouir de ces heures si douces; au Collège, aux heures de repos, on jouit, car l'avenir ne nous occupe pas.

A cette heure de l'après midi, nous trouvons George assis sur son lit de souffrance, adossé contre une pile d'oreillers moëlleux et blancs comme de la neige. Sa lèvre est pendante: signes de douleurs non aiguës mais continuelles; sa figure pâle et souffreteuse, les yeux languissants, la chevelure longue et négligée, les mains croisées sur les genoux, on le prendrait pour la statue de quelque martyre, un Saint Victor, venant d'expirer sous la lance d'un bourreau. Non loin de lui Alexandrine, sa fiancée, lit un passage de Lamartine où il raconte, en termes émus, les premières impressions de sa jeunesse.

— Alexandrine !

— Quoi, George ?

Il ne put en dire davantage ; sa pauvre tête s'affaissa sur sa poitrine. En un instant elle est à son chevet. George lui dit-elle, George qu'as-tu ?

— Je souffre encore.... oh ! le lâche....

— Paix mon George, dit Alexandrine mettant sa main sur ses lèvres ; remercie le bon Dieu de t'avoir épargné, et sache bien lui pardonner ta souffrance comme je lui ai déjà pardonné, quand j'ai vu que le ciel ne t'enlevait pas de mes bras. Toi, mon George, t'enlever ? Oh ! non ; il t'a voulu conserver pour me rendre heureuse.

— Repose-toi, Alexandrine ; là, assis-toi à mon chevet et laisse-moi reposer ma tête sur ta main. Que mes yeux te voient et se ferment à force de te regarder. Oh ! si tu savais le bonheur éprouvé en te voyant près de moi, en sentant pour ainsi dire chaque palpitation de ce cœur que tu m'as donné, qui est a moi à cette heure et qui le sera pour toujours avant peu, je l'espère, mon ange. Quand je pense que la tombe s'est ouverte sous mes pas et qu'elle m'aurait prive de l'immense bonheur de te voir ; quand je pense que la mort aurait pu m'enlever, seul, loin de toi, ne pouvant te dire au moins : Alexandrine, je meurs en t'aimant : le cœur me fait mal, et ma blessure se rouvre sous l'effort d'un frisson glacial qui me court par tous les membres. J'ai été des jours sans comprendre ce qui se passait autour de moi ; mais une consolation, c'est qu'il me semblait distinguer tes traits à travers le voile que j'avais devant les yeux. Le cœur n'était pas mort, et il me présentait ta présence à mon chevet, aux heures de luttes. j'oserais dire aux heures d'agonie.

Ainsi parlait George, et de sa main défaillante il essuyait les sueurs qui baignaient son front et son visage.

— Ne te fatigue pas, mon George, à me parler, à me prouver ton amour dont je n'ai jamais douté. Laisse-moi te dire ma douleur en te voyant aux prises avec la mort et te criant du fond du cœur : " Amène-moi, ne me laisse pas seul avec mon cœur." Toi mort, le monde n'aurait plus été qu'un vaste tombeau, car pour moi tu es tout le monde et ta perte m'aurait laissée inconsolable. A cette heure qui me voit heureuse auprès de toi, je pense à la joie éprouvée en te servant fidèlement, en me devouant pour toi que j'aime plus que moi-même. C'est si beau, si consolant de pouvoir se multiplier pour ceux qu'on aime ; peut on jamais trop prôner notre amour, nous pauvres enfants qui nous attachons avec la fermeté du lierre au cep qui le soutient ?

— Ne parle pas ainsi Alexandrine ; ta voix me pénètre jusqu'au cœur ; sainte enfant, je sais combien tu m'aimes et je sens que tu m'es chère. Ecoute ces voix du dehors qui montent jusqu'à nous, eh ! bien, elles ne sont pas plus douces à mon oreille que ta voix, quand tu murmures tout bas : " mon George, je t'aime. "

Ainsi s'écoulaient les journées quand Alexandrine, quittant sa mère, pouvait venir passer quelques heures auprès du pauvre malade revenant difficilement à la santé. Pourtant on s'apercevait de jour en jour qu'il prenait plus de force ; un mieux sensible se laissait sentir dans son apparence, dans ses faiblesses.

Le jour de l'an 1817 était venu. On était encore aux jours des grandes questions politiques ; nos Canadiens, fils de braves, discutaient leurs droits et revendiquaient une liberté promise et non accordée definitivement. Le Parlement (neuvième de ce nom) s'était ouvert le 15 janvier de cette même année (1817), et c'est là que Papineau fut élu Président. Cet homme, destiné à jouer un grand rôle, ne comprit pas toujours sa mission ; mais paix à son cercueil ; il dort au champ non bénis, et l'oubli veille presque sur son tombeau à Montebello.

George suivait avec intérêt les péripéties de ce drame émouvant qui devait avoir pour dénouement les batailles de St-Charles et de St Denis.

Le printemps revint avec son cortége de fleurs, de gais soleils, d'oiseaux babillards et d'insectes bourdonnants. La nature se dépouille de son vêtement usé et sa parure verte réjouit les regards longtemps attristés par les vestiges d'une neige sale et pourrie. George était parfaitement rétabli. On ne s'occupait plus de Mélas ; depuis deux ans on ne savait ce qu'il était devenu. Peut-être avait-il fait comme Judas, se pendre de désespoir, ou bien encore il avait pu périr sur la mer avec sa faible embarcation : le fleuve aurait été son triste tombeau. Seule la mère Vincent s'apercevait du vide que Mélas avait fait dans son cœur ; Mélas le traître, Mélas le meurtrier, c'était son fils, *l'enfant de la douleur.*

Enfin ! l'heure est venue de partir pour la haute mer. Mais avant, il faut unir pour la vie ces enfants qui s'aiment tendrement. Tout fut convenu et fait bien tranquillement. Pas d'étalage de toilette coûteuse ; rien de pompeux, mais quelque chose de simple comme les mariages de la primitive église : du blanc partout et des couronnes de fleurs.

Toute la paroisse aima ce mariage simple mais grand ; aussi y eut-il foule. On aimait George, et surtout depuis que Plume-d'aigle avait manqué le ravir à l'estime de tout le monde. Il y eut des larmes de joie et des sanglots de douleurs, car Alexandrine sentait un vide entre George et elle, lui qui allait partir dans quelques jours.

Huit jours s'étaient écoulés depuis leurs serments de n'être qu'à eux pour la vie et de s'aimer charitablement. On les retrouva sur ce même banc qui les vit se jeter dans les bras l'un de l'autre, à l'heure du retour de George après cinq années d'absence. Alexandrine est pâle et toute défaite. Des larmes abondantes parties comme de deux sources, coulent sur son visage attristé. Elle a mis sa robe bleu-ciel et le soleil couchant fait reluire sa chevelure qui a des reflets d'acier. Les perles à ses doigts ont moins de prix que celles qui tombent de ses yeux. Sa tête se penche et rencontre pour appui l'épaule de son mari.

— Mon George, tu pars de nouveau ? Oh ! pourquoi ce départ ? te trouve-t-il encore sans énergie, sans force et sans armes ? Je suis si bien dans tes bras où je suis tout à toi ! Pourquoi me repousser ? Pourquoi t'éloigner ? Pourquoi ne pas me garder là près de ton cœur dont la chaleur empêche le mien de mourir. Oh ! ne brisons donc pas cette chaîne étroite qui nous unit. Mon George, mon amour ma vie, mes larmes et mes caresses ne pourront pas te retenir dans mes bras ?

— Le devoir m'appelle, Alexandrine, et ton cœur noble et vaillant comme celui de toute notre race, me comprendra ; tu sauras me cacher tes larmes afin que mon courage ne faiblisse pas en face des exigences de mon état, j'oserais dire de ma vocation.

— Oh ! George, je comprends ton devoir ; mais je ne sais pourquoi mon cœur se brise dans une étreinte mortelle. Il y a parfois en nous des voix qu'on ne devrait pas méconnaître. Elles sont parfois messagères du ciel ; eh ! bien il y a en moi quelque chose qui me fait souffrir et qui me dit que je souffrirai, malgré que je sache que souffrir est une loi pour tous, riches et parias. George, mon espoir, ma vie, garde-moi ; ne t'en va pas, ou je vais mourir.

— Console-toi, mon enfant, console-toi. Tu restes seule au foyer ; mais qui sait si la solitude ne s'éclairera pas par la présence d'un petit chérubin que tu aimeras pour nous deux ; car j'espère bien que Dieu a béni notre union, et qu'il nous donnera un berceau, et dans ce berceau nous confondrons nos cœurs et notre amour mutuel qui devra toujours être fort comme la mort Sois sage et forte pour moi et pour cet enfant à naître *qui fera notre joie.*

— Je tâcherai..... et elle entoura le cou de George de ses deux bras nerveux.

Longtemps ils restèrent ainsi, le regard rivé l'un à l'autre et tous deux plongés dans une extase muette. On aurait dit Hector et Audromague se parlant d'adieu avant l'heure du départ pour la guerre de Troie.

Passons sous silence les sanglants adieux de George et d'Alexandrine. Il est des scènes qu'on ressent mieux qu'on ne peut les rendre.

Venons contempler un frêle enfant dans un petit berceau d'osier, auprès du lit d'Alexandrine ; c'est un ange ; il est beau comme son père, mais il a les traits de la mère. C'est une petite fille rose et pleine de vie que sa mère a appelée Armande. Quelle joie depuis son apparition. Le logis triste d'Alexandrine s'était éclairé d'un flambeau par l'arrivée de ce petit être qui compte et tient une place dans un jeune ménage. Comme sa mère l'aimait ! et quelle mère n'aime pas son enfant ? Elle la chérissait tellement qu'elle craignait que le ciel ne lui reprochât tant d'amour en lui enlevant cette enfant, une partie d'elle même, sa vie et son sang.

L'*enlever ?* avant que George ne l'ait prise dans ses bras, ne l'ait pressée sur son cœur paternel ? Allons donc ! ç'aurait été un crime, et le ciel n'en est pas capable. Mais qui connaît les desseins impénétrables de Dieu ? Les fleurs naissent, sourient au soleil et parfois le soir, quand elles ne sont pas souillées par une main marâtre. Ainsi de ces petits enfants qui viennent, fleurs si fraîches, orner le parterre du foyer conjugal.

Pendant que George navigue sur l'Océan et parcourt les mers du vieux monde, tandis qu'Alexandrine, tout à son enfant, attend avec anxiété le retour de celui qu'elle aime ardemment, Mélas, dont on n'a pas eu de nouvelles, a fait du chemin. Rendu sur la côte Nord, il trouva moyen de se faire admettre au nombre d'un parti, d'une tribu sauvage. Il n'a pas abandonné son projet de vengeance, comme on le verra et comme on l'a déjà vu.

Dans ces tribus sauvages nomades, il se trouve toujours de ces êtres faibles et remplis de passions. C'est vers eux que Mélas devait aller leur tendre la main en s'en faisant des séides fidèles : il flatterait leurs passions, et il pensait bien pouvoir réussir. Il allait mettre à profit les mauvais instincts de la nature humaine.

Après quelques jours de recherche et d'examen, il crut avoir trouvé ses hommes. La Chouette et le Brochu, deux sauvages à la figure rebarbative, aux appétits grossiers et ivrognes fieffés, lui parurent avenants. La connaissance se fit promptement ; il parla peu, mais il sut agir beaucoup. Une année ne s'était pas écoulée qu'on l'avait admis au nombre de la tribu après toutes les formalités, toutes les cérémonies requises en pareil cas. Le temps coula ainsi en trames méditées et en projets de vengeance.

Un jour Mélas partit du village ; il fut un mois absent. Quand il revint, il paraissait plus gai. C'est alors qu'il travailla à s'assurer ses deux *alter ego.*

L'hiver 1878-79 se passa à la chasse où Mélas montra plus d'adresse que par le passé, car l'habitude est la grande chose, et il commençait à s'y faire. Le mois d'août venu, on vit partir du village Mélas et ses deux acolytes, en canot sauvage. La cabane resta solitaire, une vieille ghitane devait venir la garder. L'absence de Mélas avait porté à profit. Il avait eu l'audace de se rendre jusqu'au village, de s'assurer lui-même de la naissance d'un enfant par l'entremise de la mère de Plume d'aigle, d'examiner la topographie des lieux, afin de mieux assurer la réalisation de ses plans. Il partait, mais sûr d'avance de ne pas échouer, car George n'y était pas, et quelles défenses peuvent offrir deux femmes au milieu de la nuit. Ils arrivèrent donc près du village où Mélas avait vu le jour ; il vit ce clocher que ses yeux avaient si souvent regardé ; là tout près de l'église, sa vieille mère qui le pleurait encore, son enfant prodigue ; il vit ce bois où il avait mis sur son front le signe de Caïn : tout cela glissa sur son âme maudite comme un boulet sur une surface plane. L'enfer le possédait tout entier ; il n'y avait plus de place dans son cœur pour un bon sentiment.

Arrêtés sur la grève, ils se consultèrent et leur plan fut arrêté.

Mélas donna ses indications qui furent suivies à la lettre.

On se rappelle l'enlèvement de l'enfant, le malheur de la mère, l'excitation de tout le village, etc. Hélas ! tout était consommé. La vengeance allait avoir son cours, une vengeance diabolique qui ferait trois victimes : George absent, la mère devenue folle, et une enfant bien chétive qui comprendrait plus tard la douleur de sa triste situation.

Triste situation pour ces trois êtres frappés dans ce qu'ils ont de plus cher. Ce sera le sujet de la seconde partie de ce livre.

DEUXIEME PARTIE.

SUR LA CÔTE NORD.

I

PAUVRE FOLLE!

On se rappelle la scène navrante qui se passa lors de l'enlèvement d'Armande par la Chouette et le Crochu, les deux bras droits de Mélas. On n'a pas dû oublier qu'Alexandrine, frappée pour ainsi dire de vertige, tant la douleur avait été aigue, s'était jetée sur le berceau vide de son enfant, et qu'elle ne s'était levée de là que pour donner le triste spectacle d'une intelligence dévoyée, d'une intelligence dont le foyer s'était éteint.

Le Pasteur, après avoir fait évacuer la chambre que les gens envahissaient, s'était approché de la pauvre mère inconsciente de ses actes. Mon enfant, lui dit le vénérable pasteur, soyez courageuse contre les épreuves qui vous assaillent; Dieu éprouve ceux qu'il aime.

Dieu !..... Dieu !..... dit elle, comme si un éclairci s'était fait soudain dans son esprit, il sait bien lui où est mon enfant; qu'il me la rende, mon Armande, elle que George n'a pas connue. Mais mon cœur se tait; il ne veut pas maudire.... Armande ! Armande.... oh ! reviens à moi, dans mes bras; tu étais ma vie, mon amour, pourquoi t'es tu envolée ? Ah ! le traître ! ne le voyez-vous pas, là, au détour du lit, avec sa face rouge de Satan sorti de l'enfer ? Il rit comme un démon et s'avance pour saisir mon enfant. Il la prend.... l'emporte.... et la mère, debout, la figure contractée, les lèvres frémissantes, les mains en avant comme pour repousser une action horrible, offrait un spectacle désolant et unique. A ses dernières paroles, elle tomba quasi inanimée sur le berceau de son enfant et demeura dans une prostration complète.

Je n'y peux rien, dit le prêtre. La douleur a été trop intense pour une constitution aussi delicate; elle a fait une victime. Je laisse le ciel agir. Pauvre George ! tu ne méritais pas un tel sort. Que tu vas souffrir, nouveau Zacharie !

Ce dévoué curé entrevoyait dans l'avenir les douleurs qui allaient briser l'âme de celui qu'il aimait depuis qu'il l'avait baptisé. Etouffant un soupir, il sortit et laissa sa place au père et à la mère d'Alexandrine à qui incombait la tâche de veiller autant que possible sur la pauvre femme, leur fille. Jusqu'au retour de George, ils allaient être secondés dignement par Hermine, la fille de chambre qui allait s'attacher à sa maîtresse, la suivre partout où elle irait, veiller sur elle avec une sollicitude sans égale.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis que le village a été mis en émoi par l'enlèvement d'Armande et la folie de sa mère. On était certain que c'était un coup de lâche de la part de Mélas; aussi sa mère ne put survivre à la douleur que lui causa ce dernier acte infâme de son fils. On eut à maudire le fils et à pleurer la mère, cette Monique qui avait tant pleuré et prié pour la conversion de son fils.

Il n'y avait pas de mieux sensible dans la santé d'Alexandrine. Il est vrai que le moral était plus malade que le physique. La chos avait été si rude, qu'on pouvait espérer de suite un prompt rétablissement. Peut-être que les soins empressés, un traitement particulier, le calme intérieur, pourraient amener un mieux marquant et enrayer cette intelligence dévoyée. Un effet contraire, un nouveau choc à une heure de lucidité pouvait amener une réaction et rendre à la société, à la famille, au foyer, une âme à cette heure sans idées déterminées, sans but, sans désirs, sans actions. On comptait sur Dieu et les circonstances pour la ramener à son état normal.

Un jour, la pauvre mère avait voulu sortir, s'éloigner momentanément de la chambre aux tristes souvenirs. On était encore au mois de septembre, et il y avait des senteurs de foin dans l'air pur et rafraichissant du jour. Aux champs les travailleurs suaient à grosses gouttes, et pourtant le soleil avait quitté le zénith depuis longtemps. La pauvre mère, dressée dans un ample châle noir qui fait ressortir la blancheur mate de sa figure, s'avance à travers le village désert, suivie de sa compagne Hermine qui ne la laisse pas d'un pied. Ses yeux ont des lueurs étranges; elle marche automatiquement et ses membres semblent lourds. Tout frappe son regard et paraît la jeter dans une confusion d'idées à travers lesquelles son esprit passe sans pouvoir s'accrocher à aucune.

La cloche tintait au clocher de la chapelle. La pauvre mère entre aux Saints lieux. Sur le seuil du temple, elle s'arrête: là-bas, au fond de l'église, tout près du balustre qui sépare la nef du sanctuaire, le prêtre en surplis et l'étole au cou, récite tout haut des paroles liturgiques; quelques rares spectateurs entourent une petite tombe couverte de mousseline blanche. Encore une fleur arrachée au parterre de la vie pour aller orner le jardin des cieux.

La pauvre folle, s'avance lentement et écartant les assistants, elle jette un regard égaré sur ce petit tombeau qu'on va bientôt porter en terre sainte. Le prêtre a reconnu Alexandrine et il a eu le pressentiment d'une scène. En effet, comme le bedeau allait s'emparer de la tombe, un cri déchirant s'échappa de la poitrine de la folle qui se rua sur le cercueil en criant: Laissez-moi mon enfant, laissez-moi mon enfant ! et ses lèvres bleuies s'imprimaient sur la toile blanche recouvrant le petit cercueil. Ce fut une scène indescriptible. Laissez la faire, murmura le prêtre; elle reviendra de son erreur.

En effet, Alexandrine se levait; non ce n'est pas mon Armande, car mon cœur ne s'est pas réchauffé, lui qui a froid, privé de sa vie, et de son amour, mon Armande. Pourquoi me l'ont-ils enlevée, les sans cœur. Ne savaient-ils pas qu'un enfant est une partie de la mère, et qu'en me ravissant mon Armande ils me laissaient sans vie, brisaient mon pauvre cœur meurtri ?

Il y eut des sanglots et des larmes parmi les quelques assistants. Comment voir cette pauvre mère, cette "*Mater dolorosa*," demander à grands cris son enfant, sans se sentir ému jusqu'à l'âme ?

La pauvre mère s'était tue et, à genoux, elle laissa la procession défiler vers la porte latérale de l'église. Quand le dernier assistant eut franchi le seuil de la porte, quand le calme, un instant troublé, fut revenu

aux saints lieux, la folle alla éteindre les deux cierges allumés qui avaient été placés aux pieds et à la tête du petit cercueil ! Ainsi va la vie, dit-elle tout haut ; un souffle l'éteint ; puis se dirigeant vers l'autel de la Sainte Vierge, elle parut se recueillir. Oh ! il y avait un travail qui se faisait dans son esprit, mais c'était en vain qu'elle essayait à ressaisir le fil de ses idées et de ses souvenirs. Il y avait des gouttes de sueurs à ses tempes, et sa main droite comprimait son front comme si elle eut voulu en faire jaillir un éclair qui aurait pu illuminer ce qu'elle ne pouvait débrouiller. Tout à coup ses mains se joignent et s'élèvent vers la Madone, là même où George lui avait juré fidélité ; elle se prit à chanter son éternel refrain :

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.
D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé
L'amour seul est resté.....

Ici elle s'arrêta et se prit à réfléchir. L'amour, dit-elle..... et son esprit cherchait toujours. C'est en vain qu'elle travaillait

.....comme une grande image
Survit seule, au réveil, dans un songe effacé.

Elle aurait pu ajouter, la pauvre mère :

Mes jours tristes et courts comme les jours d'automne
Déclinent comme l'ombre au penchant des côteaux
.....
Et seule je descends le sentier des tombeaux.

Hermine pleurait, en entendant cette voix pure et simple troubler le recueillement du temple. Cette femme en longs habits de deuil, le front pâle et les joues déjà caves ; cette femme dont l'intelligence vive et brillante s'était obscurcie d'un épais nuage, c'était sa maîtresse. Elle l'aimait tant ! Et, à cette heure d'épreuve, la voyant ainsi les mains jointes, les yeux levés vers Celle que l'on nomme *Consolatrix afflictorum*, et chantant ces paroles du " Vallon," avec lesquelles elle avait si souvent endormi Armande, elle sentit son cœur se briser et pleura amèrement. Elles sortirent enfin de l'église.

Alexandrine marchait vivement. Dépêchons nous, disait-elle ; Armande est là qui m'attend ; elle pleure peut-être. Pourquoi l'as-tu laissée seule ? Oh ! mon Dieu, ils peuvent la ravir.... et la pauvre femme courait plus qu'elle ne marchait vers sa demeure.... Elle n'y arrivait que pour approcher du berceau privé du petit être qui devait l'habiter, y plonger un regard terne et sans expression. Et là, la nuit la surprenait à bercer, en chantant les couplets et les refrains que savent nos mères quand elles nous endorment.

Ainsi se passait, en grande partie, la vie de la pauvre folle. Parfois elle rencontrait sur sa route des petits enfants. Elle les prenait dans ses bras ; as-tu vu Armande, petite ? Elle était si belle ; de grands yeux bleus ; elle ressemblait à mon George ; tu ne l'as pas vue ?—Non, répondait l'enfant.—C'est vrai ; mais elle reviendra. Oh ! mon pauvre cœur, que tu vas souffrir ; ils t'ont ravi une partie de ton être ! Et la mère pleurait, en laissant aller la petite fille qui s'éloignait et la regardait s'avancer en disant : " Elle est folle ! pauvre mère ! "

D'autres fois, elle dirigeait ses pas vers la grève et là, les cheveux au vent, pieds-nus et à peine habillée, elle demandait aux flots le corps de son enfant. Rendez-moi mon enfant si vous me l'avez engloutie ; rendez-moi son corps. Qui sait si la chaleur de mon sang ne lui donnera pas la vie une seconde fois. Je suis sa mère, moi, et il me semble que l'amour d'une mère est assez fort et assez puissant pour faire des prodiges. Elle parlait ainsi de longues heures, épuisant sa voix et ses forces à demander son enfant. Parfois les cultivateurs, dans les champs, entendaient la voix des flots leur jeter les notes éparses d'une voix suppliante et affaiblie. *C'est la pauvre folle*, disaient-ils, et l'ouvrage interrompu en instant reprenait son cours.

II

LE RETOUR AU FOYER.

C'était au mois d'octobre 1819. Le ciel avait des teintes grises qui diminuait la chaleur du soleil. C'était le soir, et le vent de Nord Est, précurseur de la pluie, faisait tomber les pauvres feuilles qui pendaient, jaunies, aux branches des arbres. C'était l'approche de l'automne.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre.

Sur le fleuve Saint-Laurent, plusieurs navires montent avec une vitesse accélérée, poussés par un fort vent de Nord Nord Est. Parmi la flotille, un brick élégant, bien voilé, à la course vive, semble se détacher des autres et serre de plus près la côte Sud, vis-à-vis le village où Alexandrine vit d'une vie pénible et sans avenir, sans souvenir du passé hors celui de son enfant volée. Le brick a des pavillons qui s'agitent au souffle du vent, en signe de réjouissance. Une forte détonnation retentit et un nuage de fumée enveloppe aussitôt le navire pavoisé.

Les habitants du village, aussi bien que le Notaire Boildieu, ont remarqué les allures étranges de ce bâtiment. Qui donc peut s'aventurer ainsi, près de la côte ? Il faut que ce soit un quelqu'un qui s'y connaisse ; mais le mystère ne tarda pas à s'expliquer.

Femme, dit le Notaire Boildieu, je n'ai pas de doute que ce soit George qui arrive. Lui seul connaît assez bien la côte pour agir ainsi. Pauvre enfant ! je le plains. Son cœur est dans la joie, et ici.... Il ne put en dire davantage, toute parole s'étouffa dans un soupir, et Madame Boildieu pleura. Le Notaire ferma la croisée et regagna son bureau.

C'était bien George ; il n'y avait pas à s'y tromper. Il est là, en face du village qui renferme toute sa vie, sa joie et son bonheur. Il va donc revoir son Alexandrine tant aimée. Il la voit lui sourire à travers ses larmes de joie, se jeter dans ses bras et l'entraîner ensuite vers un berceau où repose un enfant qui va lui sourire, entourer son cou et le caresser. Il voudrait débarquer à cette heure pour tomber plus vite dans les bras de ceux qu'il aime ; il doit aller jusqu'à Québec où il arrivera à cinq heures du matin. Son déjeuner pris il termina ses affaires, et traversant à Lévis, il prit la route du village, joyeux, l'allégresse peinte sur la figure.

Cinq heures de l'après-midi sont sonnées, et le soleil descend rapidement à l'horizon. George rentre

au village et salue les villageois qui le regardent passer avec compassion.

Pauvre enfant! arrête, il en est encore temps. Tu as donc bien hâte de pressurer ton cœur, un être dont l'intelligence est obscurcie ne comprendra pas la douleur. Tu es donc bien pressé de voir des ruines partout, d'apprendre que cette enfant, ta chair et ton sang, n'est plus là du moins pour consoler ton cœur du triste spectacle qui l'attend.

Il avance, et à mesure qu'il approche, la joie fait place à un pressentiment qui met une ride à son front.

Les feuilles tombent toujours et le vent les emporte dans son tourbillon jusque dans les champs et le chemin; les oiseaux ont fui les bocages dépouillés, et seuls les goëlands, sur la grève, lancent dans les airs leurs cris rauques et monotones.

Enfin, il débarque au pied de cette demeure où vit tout ce qu'il adore. Personne ne vient au-devant de lui; la maison a l'air d'un tombeau. Cette arrivée lui glace le cœur. Alexandrine ne m'a pas vu, dit-il. Quelle joie! comme elle va sauter de surprise et de bonheur en me voyant.

Trois coups secs et nerveux réveillent les échos de la demeure de George. Des pas lents se font entendre à l'intérieur et une main débile ouvre la porte.

A l'aspect du nouvel arrivant, Alexandrine fronce les sourcils. M'amenez-vous mon enfant? Serait-ce vous qui l'avez volée et que le remords pousse à me le donner! Oh! parlez, parlez; donnez-le moi pour l'amour de Dieu. Si vous saviez comme il a souffert ce cœur qui a battu pour elle, ce cœur dont les battements lui ont fourni le sang et donné la vie.

A ces paroles, George pâlit affreusement, et il lui fallut le chambranle de la porte pour ne pas s'affaisser.

Alexandrine, est-ce toi que je retrouve dans cet état? Quoi! tu ne me reconnais pas? Qu'as tu, dis-moi? Qu'as-tu fait de notre enfant? Mon Dieu! mon Dieu! éloignez de moi le calice amer que je redoute. Quel mystère terrible va se dévoiler? Mon âme s'y perd. Eh! quoi! après tant de souffrances, de privations et de tortures morales, j'arrive au foyer que pour y trouver un cœur mort, une intelligence éteinte, une âme incapable de me comprendre, un berceau vide. Oh! Dieu! quel vent de malheur et de malédiction a soufflé sur cette maison?

C'est bien le temps de dire avec le poëte: " La froide réalité a frappé de mort les doux rêves qui berçaient ma vie."

Alexandrine!.... elle me regarde et ne tombe pas dans mes bras. O ciel! ayez pitié de ma douleur. Il me semble qu'une lame froide et acérée me transperce l'âme. Je souffre trop, j'étouffe.....

Vous pleurez? dit la folle. Je vois des larmes sur vos joues. Oh! vous n'avez pas volé mon enfant, car *les méchants ne pleurent pas.* Venant, et prenant George, que le chagrin accable, par la main, elle l'entraîne à travers la salle pour se rendre jusqu'à la chambre d'Alexandrine.

George, fou de douleur, sans énergie, à moitié suffoqué, se laisse conduire comme un faible enfant. Il a compris l'immensité du malheur qui venait de fondre sur lui. Arrivée près du berceau d'osier, Alexandrine en ouvrit les rideaux, et montrant l'intérieur à George, elle lui dit: C'était son nid; voyez comme il était doux et soyeux. Comme elle dormait bien dans ce petit lit que je lui avais préparé d'avance. On est venu, au sein des ténèbres, par ces portes, et elle montrait par où la Chouette était entré. Puis la nuit est venu obscurcir mon cœur. Je ne retrouve plus mon enfant. Je l'ai demandée à la Madone, aux passants comme aux flots du fleuve et aux échos des bois. Oh! si mon George avait été ici, il ne l'aurait pas emportée, mon Armande. Quand je vous ai vu sur le seuil de la porte, j'ai cru que vous veniez m'apporter mon enfant. Mais non; je dois l'attendre; elle reviendra bientôt.

Conçoit-on la douleur de George, à la vue de ces ruines mortelles qui attristaient son cœur sensible atterraient son âme portée vers les saintes joies de la famille? Il n'ose regarder autour de lui, sonder l'immensité de l'épreuve qui vient de fondre sur lui. Il n'a déjà que trop devant ses yeux la triste et froide réalité qui lui donne presque le vertige et ébranle pour ainsi dire tout son être.

Pauvre Alexandrine! dit-il, en regardant sa femme qui berçait un berceau vide de son enfant, toi que j'aimais plus que ma mère, plus que moi-même, pourquoi le ciel t'a t-il frappée ainsi? Quel choc pénible a pu ébranler ton cerveau? Oh! je le comprends, ton cœur, brisé par la séparation qui m'éloignait de toi, s'était concentré sur ce berceau qui faisait ta vie. Le lâche! (car je le sens là encore dans ce nouveau crime) le lâche! il a compris que ce serait frapper un grand coup que de ravir notre enfant, et il a su agir.

Voilà l'œuvre de la vengeance et de la haine. Dieu a été trop bon pour moi, pour qu'à cette heure les angoisses que tu me causes me portent à te maudire. Non, Dieu *qui sait des méchants arrêter les complots,* saura faire acte de justice pour ton plus grand bien.

Pauvre Alexandrine! en l'enlevant notre enfant, Mélas voulait te ravir la vie; mais il n'a réussi qu'à demi. Pourquoi n'est-elle pas morte plutôt avec son enfant? Je les aurais pleurés en attendant *l'heure où le ciel s'entrouvre au repentir.* Tandis qu'à présent je souffrirai de sa souffrance, je pleurerai de ses larmes; non pas que je redoute de souffrir, de pleurer; oh! non, la souffrance est un bien, et

Toute larme, enfant,
Efface quelque chose.

Quelle épreuve pour moi qui m'en revenais, joyeux, tomber dans les bras de mon épouse chérie. Elle ne me reconnaîtra que rarement, moi, son George.

George! George! dit la folle, oh! j'ai répété bien souvent ce mot là à mon enfant, ma petite Armande qu'il ne connaissait pas. Mais il est parti, George, mon mari. Il reviendra peut être avec Armande. Et la folle se tut pour continuer à bercer.

A ce moment Madame Boildieu entra. George se leva comme un homme ivre et se jeta dans les bras de sa belle-mère. Consolez vous, George, dit elle, votre malheur est grand; mais il n'est pas irréparable.

— Oh ! madame, j'aurais aimé mieux trouver ici un cercueil, qu'une pauvre âme sans vie intellectuelle, un pauvre corps sans cœur capable de comprendre.

— Ne parlez pas ainsi, George. Alexandrine a des moments de lucidité qui nous font espérer qu'un jour elle reviendra à la vie de l'intelligence et du cœur. Elle comprendra parfois votre douleur; elle vous reconnaîtra pour son George, et ce sera un rayon de soleil sur votre âme éplorée. Le grand remède, c'est le temps. Voyons! George, il y a de la religion dans votre cœur; sachez prendre comme il le faut l'épreuve que le ciel vous envoie. Vous avez l'aisance désormais, eh! bien, malgré la blessure mortelle qui brise votre âme, malgré les ruines au milieu desquelles vous allez vivre, dévouez-vous pour cette âme vôtre qui n'a plus conscience de son être, ni de la vie ; veillez sur elle avec sollicitude ; aimez-la. Elle est comme un enfant et ne demande qu'à parler de son Armande, quand l'heure des ténèbres sonne pour elle. Et elle se prit alors à lui raconter tous les détails de cet épouvantable événement.

George pleurait à chaudes larmes. Le lion de la mer, si fort en face des périls de l'Océan, devenait agneau en présence de la douleur ressentie vivement. Il remercia sa belle mère, bien résolu à se dévouer pour ramener Alexandrine à la raison. Tout serait employé dans ce but. Confiant en Dieu, il allait l'entourer de soins, veiller sur elle, l'aimer davantage d'un amour dévoué, et essayer à lui faire comprendre peu à peu sa situation. Il jouira parfois de ces heures trop courtes de lucidité ; alors il redoublera de tendresse pour lui faire sentir ce qu'elle est et combien son état l'afflige. Il se plaira, dans son dévouement de chaque jour, à satisfaire ses moindres désirs, trouvant une ample satisfaction dans le contentement intérieur qu'il ressentira et dans la pensée qu'il agit ainsi parce qu'il aime, et que c'est un bonheur de se dévouer pour ceux que l'on aime.

Quelqu'un a dit avec raison : " La paix règnera sur cette terre le jour où l'on aura compris que travailler au bonheur d'autrui c'est acquérir le nôtre."

III

SOUS LA TENTE.

Quand le canot que montait Mélas et ses séides eut quitté le rivage, emportant la pauvre petite victime, on réussit à se maintenir à la mer. Le Crochu en avant, la Chouette au gouvernail, et au milieu Mélas, tenant dans ses bras la petite Armande qu'endormait le balancement du canot à la mer. La position était difficile; il fallait de l'énergie et du courage. Néanmoins le bandit avait un rictus amer sur les lèvres, en voyant tout près de lui une partie de celle qui avait dédaigné ses avances et qu'il avait juré de punir de ses dédains.

Les voilà donc partis, suivant le courant qui les mène. Déjà, à droite, la phare de l'Ile Verte montre dans la nuit son grand œil vif et clair, dont les rayons se projettent sur la mer et laissant une traînée lumineuse. Comme le soleil allait se lever, ils approchaient la pointe ferme du Bic. Il fallait user de précautions, car on avait vu à terre, non loin de l'Ilet-au-massacre, une cabane de sauvage, érigée au pied d'un cran. Ils arrivèrent donc, en se dissimulant, à l'Ilet-au massacre, et y attendirent le baissant pour se rendre à Betsiamis où ils devaient rejoindre la tribu.

L'enfant fatiguée, s'était endormie ; mais à peine eut-on touché à terre, qu'elle s'éveilla et commença à pleurer. Mélas pâlit; il craignait que les cris de l'enfant fussent entendus. Prenant une vieille couverture, il en couvrit la tête de l'enfant dont les cris se trouvèrent éteints, et tous rentrèrent sous les voutes sombres de la caverne, célèbre par le massacre de sauvages qui s'y étaient réfugiés. C'est une grotte peu spacieuse, suintant l'humidité et rendue dangereuse par les blocs de pierre qui peuvent parfois s'en détacher. La pauvre petite Armande pleurait toujours, et on entendait distinctement le cri de " maman," à travers ses sanglots. Mélas, les yeux rivés sur ce petit cœur, frêle et tout frissonnant de l'air humide de la grotte, ne paraissait pas plus ému que le rocher auquel il était adossé.

Le Visage-pâle a le cœur dur comme une pierre à fusil, car il semble ne pas écouter la plainte de la colombe ravie au colombier, dit la Chouette.

— Ainsi je fais avec mes ennemis, répond Mélas. Laisse la colombe pleurer ; quand elle sera épuisée, elle taira ses cris.

La Chouette eut un regard compatissant pour l'enfant.

Horreur ! un sauvage non civilisé, un enfant des bois, montrer plus de cœur que le Visage-pâle, élevé parmi le monde chrétien et civilisé ! Quel contraste ! Oh ! mes chers enfants des bois, votre cœur magnanime, rempli de passions, peut parfois s'égarer de la bonne voie ; mais vous pouvez en remontrer par les bons sentiments, à bien de nos compatriotes qui ont une âme de boue. La nature, votre grande institutrice, vous a bercés, dès vos premiers pas dans la vie, et elle a mis en vous une corde sensible qu'on ne trouve pas toujours chez les Visages-pâles. Vous êtes plus grand dans votre héroïsme, que vous avez été moins privilégiés du ciel que mes compatriotes qui ont abusé de ce que le bon Dieu leur avait départi.

La Chouette se leva lentement et sortit avec précaution. Il revint bientôt avec quelques fruits qu'il fit manger à l'enfant qui se prit à sourire à ce sauvage qui lui faisait tant peur auparavant.

Mélas, le front ridé, la main droite dans les cheveux, regardait ce tableau vivant : Une enfant frêle comme un roseau, nourrie par un sauvage dont le cœur, meilleur encore que le sien, s'était laissé attendrir par les cris de la victime.

Quelque temps après cette petite scène, nos voyageurs se rembarquaient avec le baissant qui les aida beaucoup à gagner Betsiamis, où ils arrivèrent un peu avant que le soleil passa au zénith.

L'enfant fut débarqué et emporté quasi secrètement sous la tente où l'attendait un vieille *sauvagesse* qui avait été jongleuse autrefois, et que la religion avait ramenée à de meilleurs sentiments, tout en lui laissant une certaine dose de faiblesse plus qu'apparente en présence de l'eau de l'eau-de-vie (rhum). On peut dire, sans médisance, qu'elle avait en germe (et quelques-unes développées) toutes les

mauvaises passions du cœur humain. Elle accueillit l'enfant avec une certaine joie.

Quand la tigresse a passé l'âge de la maternité, dit-elle, si elle rencontre le petit de l'ours, elle le lèche et se plaît à rester auprès de lui. Moi je suis une vieille tigresse au front ridé, à la peau parcheminée; eh! bien, j'aimerai cette enfant comme la perdrix peut aimer ce qu'elle a couvé et qui n'est pas de sa race, de sa tribu. C'est une fleur enlevée à quelque oasis, eh! bien elle réjouira la vue de la vieille jongleuse.

Ecoute femme, dit Mélas, je vais rester ici, avec toi; tu auras soin de l'enfant comme toutes les sauvages de la tribu ont soin des leurs, mais prends garde à ta maudite langue. Que l'eau-de feu des traiteurs ne la délie pas ou sinon tu pourrais bien aller rejoindre les mânes de tes aïeux. Il est des bêtes qui, se voyant au pouvoir de leur ennemi, se soumettent à ses désirs, quitte à les mordre plus tard dans l'occasion. N'essaie par ce métier là. Tiens ta promesse et sois-y fidèle. Tu élèveras cette enfant sans ménagement. C'est une enfant maudite qui doit souffrir pour expier.... et il sortit, ne pouvant en dire davantage.

Quand Mélas revint au wigwam, il avait vu ses deux bras droits, solder leur compte et avait reçu d'eux la promesse qu'ils ne diraient à personne l'aventure arrivée. Ils devaient se contenter de dire que cette nouvelle arrivée avait été abandonnée et recueillie par eux par pitié.

Comme le soleil allait disparaître sur les lèvres de l'horizon, le voile qui servait de porte au wigwam de Mélas se souleva, et un enfant de dix ans entra: Kouil! Kouil! dit-il en franchissant le seuil de la cabane.

Quel bel enfant pour un sauvage. Quel front développé, quels yeux avec reflet d'acier! Les membres sont robustes comme ceux du bison, aussi l'appelle-t-on Bison-des-Plaines. Sa tête est bien posée sur ses épaules solides. On dirait un cèdre altier, couronné d'une épaisse chevelure. Il n'a que dix ans, mais dans la tribu on dit que son esprit a la sagesse des grands Sagamos, et sa poigne a la force des serres de l'aigle des montagnes.

— Tu as été presque une demi lune absent, frère, dit-il à Mélas qui ne répondait pas.

Cette visite l'importunait, et il ne la cachait pas.

Tiens, dit l'enfant, une petite visage-pâle! Pauvre petite fleur, tu vas perdre tes couleurs au milieu de nous. Tu as pris cela de l'autre côté du grand lac, frère? Là bas où les terres semblent monter vers le ciel; et il montrait la côte Sud.

Mélas resta coi. Bison des-Plaines comprit, au regard de Mélas, que ce dernier n'aimait pas qu'on le questionna à ce sujet.

— Bison-des-Plaines générait-il son frère le Hibou (c'était le nom que la tribu avait donné à Mélas à cause de la sourbeture de son nez et de ses yeux ronds)?

— Le renard qui rôde autour du poulailler gêne toujours le maître, dit Mélas d'un air moqueur.

— Eh! bien, avant de quitter ton wigwam, Bison-des-Plaines voudrait dire à son frère qu'il trouve drôle que le Hibou adopte les enfants de l'aigle, lui qui craint les visages-pâles. Ne t'ai-je pas vu fuir les blancs, comme l'oiseau de nuit qui crie au-dessus de ma cabane quand le feu brûle à la porte, fuit à la vue du chasseur? Tu craignais les Visages-pâles comme l'on craint l'homme de la prière; tu redoutais leur morsure comme celle du serpent que ne peuvent guérir les amulettes de nos jongleurs.

— Ferme ta bouche pleine de fiel, dit Mélas, jamais les abeilles ne se poseront sur tes lèvres, car elles y mourraient. Depuis quand Bison-des Plaines se permet-il de venir insulter le Hibou dans sa cabane? Mais l'aigle méprise le ver de terre qui rampe dans l'herbe; voilà pourquoi je n'ai pas marqué ta joue d'un soufflat.

— Oh! oh! j'ai vu dans la forêt un ver se mettre au pied d'un arbre géant, et après quelque temps ce n'était plus qu'un corps mort qui s'abattait sur le sol; c'était l'œuvre d'un ver. Oh! oh! prends garde au ver qui rampe. Et puis il est des plantes aux tiges flexibles qu'on croit broyer en pilant dessus, et quelques heures après elles sont dressées vers le ciel; ainsi prends garde à toi; et il sortit, laissant Mélas étonné de tant d'audace dans un enfant de dix ans.

Ce sera un ennemi à vaincre, se dit-il, Oh! je le sens bien, ma tâche n'est pas finie. Bison-des Plaines a compris qu'un mystère enveloppait la venue de l'enfant sous ma tente.

Femme, dit-il à la vieille sauvagesse qui faisait boire l'enfant, pleurant et demandant sa mère, femme, que Bison-des Plaines ne franchisse jamais le seuil de ma cabane, sinon tu te repentiras des effets de ma colère. Il m'a bravé jusqu'ici, il est capable de tout. J'aurai à me défier de lui comme d'un renard, car il en a la finesse et la ruse. Je le redoute plus que toi, car pour toi je serai presque toujours ici pour te surveiller et faire en sorte que l'eau de feu ne te délie pas la langue.—Puis Mélas, rompu, brisé par tant d'émotions ressenties depuis plusieurs jours, se jeta sur son lit de sapin où le sommeil ne tarda pas à venir le visiter.

Le lendemain, le Chef vint visiter Mélas et voir son enfant trouvée. Il avait appris déjà que son ami était arrivé au village avec une visage-pâle.

— Il est beau, l'enfant.

— Oui, Chef; elle sera ton sujet. Le Chef parut flatté.

— Quel nom? dit-il.

— Pas de nom, Chef.

— Oh! alors il faut lui en donner un.

— A toi cet honneur, Chef.

— Eh! bien, tu ignores sa venue, appelle la Fleur du mystère. Tu l'as trouvée dans grandes huttes blanches, à l'autre côté de la mer?

— Oui, Chef.

— Eh! bien, aime-la et fais en un bon sujet de ma tribu.

— On ne saurait lui trouver un plus beau nom que celui que tu viens de lui donner, Chef. L'esprit de vie a parlé par ta bouche, on bien les mânes des anciens chefs ont soufflé sur toi.

Mélas connaissait le côté faible du vieillage, et c'était par la louange et la cajolerie qu'il savait faufilé pour ainsi dire dans l'amitié du Chef qui l'avait en grande estime. C'était un vénérable vieillard voûté, aux cheveux noirs encore malgré ses 70 années. Sa

figure était décharnée et osseuse, avec des pommettes saillantes. Ses yeux avaient conservé leur flamme vive et perçante. Il avait encore une sûreté de coup d'œil rare. Pas un plus que lui, dans la tribu, n'avait eu sa justesse de tir, sa légèreté à la course, son infatigable ardeur dans les marches sans nombre que ces populations nomades sont obligés de faire. Il avait la poignée solide et un jarret d'acier.

IV

UNE HAINE DE SAUVAGE.

Dieu suscitait il Bison-des-Plaines comme l'exécuteur de sa justice ici-bas? L'instrument était faible, à cette heure; mais le temps allait venir avec l'âge centupler les forces du jeune sauvage, et le Hibou pouvait s'attendre à une lutte acharnée.

Bison-des-Plaines n'avait pas été sans remarquer le soin que prenait Mélas pour cacher le mystère qui recouvrait la venue de l'enfant blanc, au sein de la tribu. A peine avait-il quitté la cabane où Mélas avait jugé de la hardiesse du jeune sauvage, qu'il alla heurter la porte du wigwam où reposait la Chouette.

— Salut à toi, frère, dit Bison-des-Plaines. Le Hibou a amené au village une visage pâle qui ne sait pas encore parler.

— Oui.

— Où l'a-t-il prise?

— Là bas, de l'autre côté de la grande rivière. Elle est belle comme une rose sauvage épanouie au matin d'un beau jour.

— C'est vrai; mais, frère, dans la forêt, le petit des oiseaux ne quitte pas son nid, tant qu'il n'a pas essayé ses aller. Jusque là, il reste en sa petite demeure et il craint de s'aventurer.

— Tu parles comme un grand Sagamos.

— Ecoute encore: Une tempête seule peut briser le nid, ou déraciner même l'arbre qui abrite les amours d'un couple, et jeter le petit oisillon sur des rives étrangères.

— C'est la vérité.

— Je comprends, la Chouette; et tu ne me surprendrais pas en disant que cette enfant a été ravie, et qu'un malheureux l'a jetée au milieu de nous.

— Je ne sais rien, mon frère.

— Ton silence est d'argent, la Chouette, mais ta parole serait d'or, car je vois dans tout cela une action indigne d'un enfant des bois.

— Je ne sais rien, répondit la Chouette qui feignit dormir pour ne pas montrer que cette espèce d'interrogatoire le fatiguait affreusement.

— Oh! je comprends tout, la Chouette. Le visage pâle a attaché ta langue à ton palais, mais j'en sais assez pour croire que.... Il n'en dit pas plus long et sortit en disant le bonsoir à son compagnon, puis il alla se jeter sur son lit de sapin.

Le plan de Bison-des-Plaines était tout fait. Qui donc le portait à s'intéresser à cette enfant des Visages-pâles. Il ne le savait pas lui-même, tout comme Attila ignorait le bras qui le poussait. " J'aurai la patience d'attendre, " dit-il. Et l'on sait si un sauvage est patient. C'est dans sa nature, c'est inné chez lui.

***

Traversons une période de quinze années, et retrouvons nos sauvages au bord de la mer, revenus d'une chasse qui avait été longue et abondante. Tous sont contents et se réjouissent de leur succès. Plusieurs se promettent de faire bombance.

Le soleil s'est levé radieux ce matin du 24 juillet 1833. Une légère brise souffle du large; le ciel est clair-semé de nuages qui voilent parfois les ardeurs du soleil. La mer a toujours sa grande voix, *la mer se plaint toujours*, et les bois ont des échos sonores.

Sur les hauteurs, à quelques perches du village, deux poteaux, à distance de deux ou trois arpents, sont fixés en terre vis-à-vis deux autres également solides, laissant entre eux un espace de quelques pieds.

C'est jour de réjouissance publique chez nos sauvages et les plus forts jouteurs, oubliant leurs fatigues, à peine reposés de leur chasse, vont s'en donner à cœur-joie. Il s'agit de jouer à la crosse, ce jeu tant aimé des sauvages et qui leur est propre.

De bonne heure, on voit les jeunes gens, moitié vêtus, les bras et les jambes huilés, s'avancer vers le lieu où doit se faire la lutte. Il y a des hommes dans l'âge mûr, aux cheveux grisonnants mêmes, qui ne craignent pas les ardeurs de la lutte et les rayons du soleil de plomb qui s'avance lentement dans le ciel, vers l'horizon.

Mélas est de la partie. Il n'est pas bon coureur, mais sa réputation est faite quant à l'habileté avec laquelle il défend l'espace resserré entre les deux poteaux. C'est un poste d'honneur qu'on peut quitter parfois pour renvoyer la balle avec adresse.

Bison-des-Plaines est maintenant un jeune homme de vingt cinq ans, aux membres d'Hercule, aux jarrets flexibles mais durs comme de l'acier, à la prise solide. Il a la légèreté de la gazelle et l'adresse du léopard.

Bison-des-Plaines, en se rendant au lieu de la joute, trouva moyen de s'approcher de Mélas.

— Fleur-du-mystère sera captive aujourd'hui, dit-il à Mélas; pourtant les fleurs ont besoin de soleil; elles meurent sans lumière. Elle ne viendra pas juger de la vaillance et de l'habileté de ceux avec qui elle est appelée à vivre? Crains-tu qu'elle ne t'échappe? La linotte *ravie* et élevée dans une famille étrangère, *ne reconnaît par le chemin qui mène aux lieux où elle vit le jour.*

— Que parles tu de ravissements? (La Chouette aurait-il parlé? se dit il tout bas.) L'enfant n'a pas voulu venir.

Oh! oh! dit Bison-des-Plaines, je sais mieux que ça. La Chouette a pris de l'eau-de feu, et son langage a été d'or pour moi.

Tu es un imposteur, et craignez tous deux le poids de mon poing; et Mélas lança au jeune homme un regard foudroyant. Va, tu n'es qu'une vipère dont on peut écraser la tête. La Chouette n'a pu parler. Crains ma colère, audacieux qui me brave.

— Le jeune chêne *plie et ne casse pas*, mais le vieux casse et ne plie pas.

Vengeance! malédiction! se dit en lui-même Mélas tout bouleversé. C'est en vain que j'aurais voulu

faire croire à Fleur-du-mystère que je suis son père. Où donc est ma vengeance d'autrefois ? Moi qui me promettais de la faire souffrir ? Je me suis trouvé sans forces devant la faiblesse. Mon cœur maudit s'est ému au souvenir du passé, et je ressentis une joie secrète envahir mon âme à la pensée que cette enfant pouvait venir à m'aimer comme son père. J'ai réussi jusqu'à ce jour, et le remords n'a pas été tellement actif chez moi, que la joie de me voir aimé et appelé son père, n'ait pas rempli mon âme d'une douce ivresse qui durait un instant. Mais tout m'échappe. Je le sens. La Chouette a parlé..... Bison-des-Plaines sait tout.... Que puis je faire pour retenir leur langue. Ils ne m'aiment pas, je le sais, Bison-des Plaines saura tout dire à Fleur-du-mystère, et je me verrai de nouveau aux prises avec un amour sans espoir, un amour entretenu pendant quelque temps et qui me fera d'autant plus souffrir que ses racines ont poussé dans mon cœur, sous les premières caresses de cette enfant que j'aime parfois quand le passé n'est pas vivace. Irais je commettre de nouveaux crimes ? Le sort en est jeté. Je ne reculerai devant rien. Que tout s'applanisse devant cette soif de me sentir aimé un peu dans cette vie maudite où je marche comme un pauvre paria, sans lendemain et sans but.

Le moment de la partie était déjà engagé. Mélas fut tiré de sa rêverie par la balle qui lui vient frapper la jambe. Il étouffa un cri de douleur. C'était Bison-des Plaines qui lui avait donné cette direction avec une force prodigieuse. Mélas, tout en relançant la balle, eut le temps de voir la Chouette sourire d'une manière moqueuse à Bison des Plaines. Un voile lui passa devant les yeux, le sang afflua chaud et bouillant au cœur, et Mélas se sentit emporté par une fureur aveugle, au sein de la lutte acharnée. Il y eut des bras contusionnés et des jambes bleuies, les sueurs ruisselaient sur les corps mi-nus des combattants; aussi les spectateurs ne ménageaient pas leurs applaudissements.

Depuis assez longtemps Mélas suivait la Chouette des yeux contre qui toutes ses idées de vengeance étaient tournées. A un moment donné, à l'heure où l'excitation était à son comble, une crosse fend l'air et se rabat avec violence. Le manche ramené fortement en arrière a frappé la Chouette en pleine poitrine, qui roule sur le sol. Ce fut un cri général, et la balle élevée dans les airs, retomba sans qu'aucune crosse ne vint en disputer la possession.

Déjà on s'empresse auprès de la Chouette, pour le porter au village. Il est inanimé, les yeux à moitié fermés; une écume rougeâtre ensanglante le bord de ses lèvres. Aurait-il quelque vaisseau rompu dans l'estomac ? Le coup avait dû être porté dans ce dessein.

Bison-des-Plaines fut un des premiers rendu auprès du blessé. Le Crochu, simple spectateur, avait vu le manége du Hibou, aussi avait-il tout conté à Bison-des-Plaines qui savait à quoi s'en tenir, car il connaissait dans cette lâche action la main du Visage-pâle ; et lors même que le Crochu n'aurait pas parlé il s'en serait douté.

Bison des-Plaines avait dit : La Chouette a parlé ; " c'était assez pour exciter la colère prompte du Hibou, colère qui le porterait à se venger sur le champ. Ce qu'il avait pensé était arrivé. Il était auprès du lit de la victime de la vengeance de Mélas.

La Chouette fut assez longtemps entre la vie et la mort. La nature robuste l'emporta et on le vit revenir graduellement à la santé. Ce n'était plus le même homme. Une lueur étrange s'allumait parfois dans son grand œil noir. L'enfant des bois méditait. Au coup de crosse datait une haine mortelle, une haine de sauvage, implacable et sans trève ni merci.

Mélas l'avait compris, et l'orgueil le poussa à lutter ; il avait pour lui l'appui du Chef ; il croyait que cette protection le rendrait invulnérable. Et puis il n'était pas sans adresse, le Hibou; il se croyait de taille à entreprendre le combat contre la Chouette et Bison-des Plaines.

Ces deux derniers, dans une entrevue secrète, se jurèrent fidélité et l'un épousa les idées de l'autre.

Ecoute, frère, avait dit Bison-des Plaines, tu te fais vieux ; ce coup t'a abattu ; tes forces ont diminué ; eh! bien : moi qui suis robuste comme le chêne de nos bois, laisse-moi la tâche de te venger et de punir ce maudit Visage-Pâle. Il saura expier par la main du Bison-des-Plaines, ce qu'il a fait souffrir.

Mélas attendait l'orage de pied ferme. Qu'importe deux hommes de la tribu tournés contre moi ? Réussiront-ils à enlever la confiance que le Chef a en moi ? " Jamais.—Enlèveront-ils la Fleur du-mystère ? Je suis là qui veille, et s'ils l'enlevaient de force, à mon ordre trente guerriers la poursuivront.

On aurait dit que Bison des Plaines comprenait la position de Mélas; il le savait en grande faveur auprès du Chef. Il ne travaillerait donc pas de ce côté là. C'est vers Fleur-du mystère qu'il allait tourner tous ses regards, et c'est vers Fleur-du-mystère qu'il essaierait de le faire souffrir. Il n'avait pas été sans s'apercevoir qu'il aimait l'enfant des blancs, ce serait le point de mire de ses opérations.

La Chouette retenu jusqu'alors, prit Bison des-Plaines en conciliabule et lui avoua toute la vérité : L'enlèvement de Fleur-du-mystère dans un village des blancs, sa venue secrète et cachée, les souffrances et l'amour de Mélas à cette heure pour cette enfant qu'il avait amenée ici dans le dessein de la faire souffrir. J'ai fait fâcher un jour la vieille sauvagesse qui garde l'enfant, dit la Chouette, et elle m'a dit qu'il se faisait appeler *son père* par l'enfant, et que parfois il la maltraitait pour revenir bientôt après se faire caresser de l'enfant qui l'aime avec crainte.

Ainsi en possession de tout le secret, Bison-des Plaines se mit à songer, et tout un plan sortit de son cerveau ; on en verra l'exécution plus tard. Esprit pénétrant, conduit par les idées de vengeance, Bison des Plaines trouva la corde sensible pour infliger au Hibou la peine du talion.

V

NOUVEL ARGUS.

Les années tombent dans l'éternité comme les rivières dans le fleuve qui les confond avec ses propres eaux, mais ne se ressemblent pas.

Comme nous l'avons vu, Bison-des-Plaines et la Chouette s'étaient juré amitié, et seul le premier s'était constitué le défenseur de Fleur-du-mystère et le vengeur des ressentiments de la Chouette. C'est ainsi que la justice de Dieu se sert des hommes pour exécuter sa justice ici-bas.

Qu'est devenue Armande, durant les quinze années écoulées depuis son enlèvement? Sa vie a été plus que pénible. A cette heure où nous sommes rendus, c'est une jeune fille d'à peu près seize ans, qui promet beaucoup. Elle est grande et bien faite; ses cheveux sont longs et tombent toujours sur ses épaules un peu décharnées par une fièvre latente qui mine ses forces; le soleil a mordu ses joues et y a mis une couleur brune assez accentuée; ses grands yeux bleus frappent à première vue, tant ils renferment de chastes langueurs, tant ils expriment une douce aménité; ses longs cils noirs qui les ombragent en diminuent leur éclat naturel et y jettent une ombre qui leur donnent plus de mélancolie. Sa taille, non comprimée par tous les artifices de ce siècle de fer, a crû rapidement comme les arbres de la forêt, cependant elle est grêle et semble avoir la flexibilité du roseau et la délicatesse du saule-pleureur. Son front a de l'ampleur et il est bien couronné d'une chevelure forte et noire; la bouche un peu large, a une finesse de contour rare; les dents, bien alignées ont une blancheur beaucoup plus éclatante que sa figure est brunie. D'un caractère rêveur, elle a la taciturnité du sauvage avec lequel elle est en contact presque journalier; outre cela, il y a en elle quelque chose de mystérieux qui étonne et qui frappe. En la voyant, il tombe de ses yeux timides et voilés, de son front chaste et candide, un charme qui serre le cœur. On se croirait en présence d'un être créé et mis au monde pour être la personnification de la douleur. N'avez-vous jamais vu, au coin d'une des grandes rues de nos villes, ces enfants venus d'une terre étrangère, dont les traits hâlés et la figure mélancolique vous disent: "Ils ont souffert!" Eh! bien, Fleur-du-mystère ressemblait à ces petites Italiennes qui errent dans les villes, chantant aux portes, pour recueillir quelques sous qui leur donneront du pain. Comprendrait elle, la pauvre enfant, qu'elle n'a pas été jetée par la main du hazard, sur ces rivages où vivent les enfants des bois? Elle en a peut-être un secret pressentiment, quand elle revient sur elle même et consulte son cœur.

Pourtant Mélas est là, auprès d'elle, et elle l'appelait: son père. Mélas dont la chevelure commençait à montrer, aux tempes surtout, de nombreux fils d'argent. Mélas était tout changé. Il avait eu des projets de vengeance contre cette frêle enfant qu'il avait ravie un jour; il s'était dit: "Elle souffrira pour expier ce que j'ai souffert;" logique brutale d'un cœur ulcéré et rempli de fiel.

Pourtant, il devait en être autrement. A mesure que Fleur-du-mystère grandissait en beauté, le vrai portrait de sa mère, cet homme sentait ses entrailles s'émouvoir de plus en plus, lorsqu'il osait la brutaliser pour des riens. Elle n'était pas coupable elle, pas plus que sa mère. Il lui répugnait parfois de se sentir porté comme malgré lui vers cet enfant d'Alexandrine, celle qu'il haïssait à mort, avec son mari George.

Mais il avait compté sans le cœur humain. Quelque soit la haine qui remplisse une âme, il y a encore de la place pour un sentiment de tendresse. Le cœur se réveille parfois, et il vient une heure où le besoin de se sentir aimé l'emporte sur bien d'autres considérations.

Mélas se trouvait à une de ces époques où le cœur se croit capable d'aimer et de tressaillir encore au souvenir d'un bon moment.

Il se disait: Fleur du mystère grandira, deviendra une belle fille, et elle m'aimera comme son père. Tout son amour sera pour moi seul, et il me semble que je jouirai encore.

Là, comme toujours, il voyait encore la jalousie faire son œuvre. Il voulait pour lui seul le cœur de Fleur-du-mystère; mais il avait compté sans les circonstances, sans la justice de Dieu et sans Bison-des-Plaines.

Un jour, Fleur-du-mystère avait une dizaine d'années, Mélas se sentait tout joyeux auprès de l'enfant. Il oubliait le passé. Fleur-du-mystère, dit-il, appelle-moi ton père.

— Toi! mon père?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus vite?

— Je ne le pouvais pas, pour des motifs que je ne puis te dire.

— Et ma mère?

Mélas vit un nuage obscurcir ses yeux..... Ta mère, dit il, elle est morte!

— Oh! mon père, dit-elle. Et elle se jeta dans ses bras.

Mélas eut un frisson de joie, et son être tressaillait sous cette caresse comme la feuille sous les baisers du zéphire.

Cette heure d'ivresse devait bientôt être oubliée. Mélas n'était pas exempt des souvenirs du passé; ils venaient à flots le presser, l'obséder de tous bords, et alors Fleur-du-Mystère était le souffre-douleur du moment. Mélas la repoussait brutalement de ses bras; et ses traits contractés, les yeux hagards, il ressemblait à un aliéné furieux.

La pauvre enfant pleurait tout bas, dans un coin de la cabane, tant elle avait peur de *son père*; et lui, le bourreau, se surprenait à grimacer un sourire en voyant le sang et la chair de ses deux ennemis souffrir bien loin d'eux qui devaient aussi ressentir une douleur aigue.

Alexandrine, disait-il, c'est toi qui souffres dans cette enfant. Oh! j'ai bien plus souffert que cela, moi!

Ce n'était que passager. Il revenait bientôt et s'empressait auprès de Fleur-du-mystère qui ne venait à lui qu'en tremblant.

Ainsi allèrent les années. Lorsque Fleur-du-mystère eut atteint l'âge de seize ans, Mélas l'aimait éperduement, d'un amour jaloux, d'un amour d'autant plus fort qu'il avait été retenu pendant plusieurs années et qui se concentrait à cette heure sur un être unique: Fleur-du-mystère, belle comme une petite senora d'Italie. Son amour jaloux allait encore faire une malheureuse, car il la laissait à peine sortir. Dans ses moments d'expansion

et d'ardeur, il pouvait passer des heures entières à contempler Fleur-du-mystère qu'il trouvait de plus en plus mystérieuse; mais, hélas! il ne pouvait plus sortir de son cœur que des flammes brûlantes qui allaient détruire tout sur leur passage. Il veillait sur Fleur-du-mystère avec une vigilance d'Argus, ce monstre aux cents yeux, se contentant de lui apprendre, tant bien que mal, l'écriture et la lecture.

A douze ans, Fleur-du-mystère savait lire couramment. Le seul livre que Mélas lui laissa entre les mains, était celui qu'on avait trouvé sur un cadavre échoué au plain: les poëmes d'Ossian, ces éternelles plaintes du poëte à l'imagination en feu. Fleur-du-mystère en avait retiré une mélancolie douce et rêveuse qui la portait à s'isoler, à errer dans les bois et sur les grèves, pour entendre parler à son oreille ces mille et un bruits dont la nature sauvage est pleine. Quoique restreinte par Mélas, elle pouvait s'échapper parfois et se livrer au plaisir d'une longue marche, au bord des flots agités ou tranquilles.

Disons-le de suite: Mélas craignait Bison-des-Plaines qui veillait toujours. La vue de Fleur-du-mystère pouvait être fatale, et en s'aimant tous deux, Mélas pouvait être privé du cœur de cette fille qu'il aimait follement.

Pendant ce temps de véritable captivité, Fleur-du-mystère dépérissait comme ces fleurs privées du soleil, elle qui aimait tant l'air et la liberté. Quelle jouissance entre une vieille sauvagesse à moitié aveugle et un *père* qui l'aimait parfois pour la rudoyer ensuite! Elle sortait quelques fois à travers le village, toujours accompagnée de Mélas. Tous la regardaient passer avec joie. Il tombait alors de sa personne je ne sais quel charme mystique qui frappait les sauvages et les portait à vénérer cette jeune fille à l'air si doux, au regard si bon!

Le Chef avait souvent invité Mélas et Fleur-du-mystère à des repas de circonstance, et pour une raison ou pour une autre Mélas avait trouvé un prétexte pour ne pas amener son enfant avec lui. C'était alors que Bison-des-Plaines trouvait moyen de se faufiler jusqu'à Fleur-du-mystère, la regarder sans qu'elle le sût et s'en retourner heureux d'avoir contemplé ses traits. Il allait satisfaire ce besoin du cœur, aux heures mêmes de la nuit où Mélas et Fleur-du-mystère étaient ensemble, sous la tente. C'est en vain que Mélas veille, et une heure a sonné où il doit comprendre où ont abouti ses efforts.

Un soir, Mélas dévorait des yeux plutôt qu'il ne ne regardait, Fleur-du-mystère récitant tout bas les vers d'Ossian. Le malheureux, il ressentait dans son cœur un amour profond et jaloux. Il aurait voulu la voir se lever lentement, s'approcher de lui et lui crier: "Mon père," et cela par une impulsion naturelle partie du cœur de Fleur du mystère. Il aurait voulu qu'elle murmurât à son oreille ces paroles ineffables que jamais femme aimée ne lui avait dites. Il n'était pas digne, le monstre, d'entendre une voix de femme, une voix d'ange, lui dire: "Je t'aime!" ces mots tombés du ciel pour la consolation de ceux qui souffrent et pleurent.

Viens ici, fille, dit il.—L'enfant s'approcha.

— M'aimes-tu, moi ton père?

— Oui père, tu le sais bien.

— Pourquoi faut-il que je te le demamde toujours?

L'enfant baissa la tête.

— Tu as seize ans passés, je crois bien; il me semble que ton cœur doit savoir ce qu'est l'amour?

— Oui, mon père, Laurent m'a dit un jour ce que c'était que l'amour.

— Que dis-tu? Laurent qui?

— Oui, Laurent, M. Laurent qui reste au poste....

Elle n'acheva pas, que le poing fermé de Mélas la frappait en pleine poitrine et l'envoyait rouler, sans connaissance, dans un coin de la cabane. C'est en vain, dit-il, que j'ai pris mes mesures, c'est en vain que je l'ai isolée. Je le vois, son cœur rêve un autre que moi. Et comme effrayé de ce qu'il venait de faire, en un instant il fut auprès de Fleur-du-mystère, et après beaucoup de soins la ramena à la vie. La laissant au soin de la vieille sauvagesse, il sortit.

Comme il franchissait le seuil du wigwam, une ombre passa; un chien, se dit-il; et il courut vers la grève.

Le chien, que dans son excitation il avait cru voir, c'était Bison-des Plaines qui avait tout vu du dehors.

Passons sous silence ses lamentations, ses larmes brûlantes de désespoir, et ses menaces. Fureur vaine; il commençait à comprendre qu'il avait à lutter contre une force plus grande que la sienne, plus forte que l'enfer. Il avait aimé un jour d'un amour qui le porta au crime; puis il avait haï et maudit; maintenant il voulait ouvrir son cœur aux joies de se sentir aimé de l'enfant ravie, il voyait tout s'écrouler sous l'avenir de Fleur-du-mystère.

Laurent, du Poste, avait le cœur de l'enfant qu'il voulait pour lui seul. Le ciel me punit! disait Mélas. Je suis condamné à traîner partout ma vie misérable et sans joie, à errer comme un vil lépreux à travers ce chemin si sombre de la vie. J'ai voulu semer le vent, et maintenant la tempête gronde sourdement au-dessus de ma tête, et je ne puis me mettre à l'abri. Triomphe, ciel, un moment. Au troisième coup, je plierai peut-être le front devant ta puissance.

C'est en gesticulant et en parlant ainsi que Mélas parcourut la grève déserte; mais non, il n'était pas seul, Bison-des-Plaines avait suivi ses pas et il avait prêté l'oreille à toutes ses paroles.

Qu'était donc ce Laurent et comment avait-il connu Fleur-du-mystère? Nous allons le voir.

VI

LE COMMIS DU POSTE.

Un jour, sur les bords de la belle Ile d'Orléans, une pauvre malheureuse mourait d'inanition. Un brave cultivateur de l'endroit trouva le cadavre, et tout auprès un enfant faible, aux joues caves et au teint livide. Il fit enterrer convenablement la mendiante, et comme le ciel l'avait privé du bonheur d'avoir des enfants, il garda, de concert avec son épouse, le petit malheureux qui serait mort de faim, sans le secours de ces personnes charitables. On l'appela "Laurent," parce qu'il avait été trouvé au bord du fleuve, et porta le nom de son père adoptif: Laurent Goulard.

Laurent grandit et manifesta de bonne heure un amour immodéré des aventures. Sa famille d'adoption essaya en vain de détruire en lui cette inclination. Rien n'y fit: c'était une voix qui parlait en lui, plus forte que sa volonté. A seize ans, il partit pour les territoires de la Baie d'Hudson. Pendant deux ans, il végéta au milieu des tribus nommades qui erraient dans ces contrées.

Un jour, dans une de ses périgrinations, il fit la rencontre d'un des membres de cette fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson qui monopolisait le commerce des fourrures. L'intérieur franc du jeune Laurent le frappa; il devina en lui de la bonne étoffe. Les yeux seuls disaient l'honnêteté, la hardiesse et le mâle courage de ce jeune homme de dix huit ans. Il lui demanda s'il voulait bien s'engager. Laurent fatigué de cette pénible vie d'aventure, accepta de suite. Il fut envoyé comme commis au Poste sauvage, justement où Mélas et sa tribu passaient leur vie. Ses allures franches, son caractère plein de douceur mais non sans énergie, lui gagna l'estime de tous les sauvages du Poste. Bison-des-Plaines surtout s'attacha à lui comme l'ombre à son objet. Le Poste était en dehors des limites du village indien.

— Tu ne viens pas au village? lui dit un jour Bison-des-Plaines; tu y verrais un blanc comme toi, qui vit au milieu de nous avec une jeune Visage-pâle qui ressemble à une pâle marguerite qui se penche au bord des eaux.

— Des blancs au village? dit Laurent.

— Oui, frère et.... Son secret faillit lui échapper.

— Et.... quoi? dit Laurent.

— Et tu devrais venir les voir. Oh! non.

— J'aimerais connaître cette jeune fille.

— Ça viendra, répartit Bison-des-Plaines qui gagna seul le village.

Cette révélation avait piqué au vif la curiosité de Laurent. Seul, jeté dans le monde sans protection, aujourd'hui au milieu de ce peuple grouillant dont il avait presque pris les habitudes, il avait conservé intact, au fond du cœur, cette capacité d'amour que le ciel y plaça. Comme tout jeune homme de vingt ans, il rêvait un intérieur à deux, un foyer paisible, en un mot une famille.

Aussi cette nuit qui suivit la révélation de Bison-des-Plaines, Laurent eut le sommeil court. Il rêva longtemps; il voyait des yeux du cœur cette jeune fille blanche élevée parmi les sauvages, et il l'entourait de tout ce qu'une imagination en feu peut trouver de beau; il en fit une statue animée à laquelle il prêta toutes les formes imaginables; il passa donc la plus grande partie de la nuit à entrevoir cette beauté inconnue qu'il aurait voulu connaître.

Le lendemain, c'était le jour du Seigneur; vers le soir, ennuyé, poursuivi par cette vision enchanteresse, Laurent prit sa perche et s'en alla pêcher au bord des rochers qui bordent le fleuve. Le soleil allait disparaissant en arrière des montagnes, et l'ombre des collines s'allongeait sur le fleuve dont les eaux se doraient vers les rives du sud.

Le jeune homme, plongé dans une rêverie profonde, oubliait sa ligne et les beaux poissons du fleuve qui offraient une capture facile. Il revoyait les bords enchantés de cette île où vivaient encore peut-être ses parents adoptifs, eux qui l'avaient aimé, l'enfant de la pauvre abandonnée. Il se demandait s'il n'était pas venu au monde pour souffrir, lui l'enfant de la misère.

Oh! qui dira les drames inconnus qui se déroulent tous les jours, drames sombres, horribles, où les victimes refoulent sans cesse une plainte prête à s'échapper de leur cœur.

Laurent était à se demander comment il pourrait connaître cet enfant dont lui avait parlé Bison-des-Plaines, quand une voix suave et sonore vint le tirer de sa rêverie. Sur la grève une enfant délicate autant que brunie par le soleil et la fumée, à la chevelure pendante, s'avançait lentement en chantant avec cette douceur de voix particulière aux sauvages.

C'est bien là cette *marguerite pâle* dont parlait Bison-des-Plaines! A sa vue, Laurent ressent un trouble inexprimable. Le rayonnement des yeux de l'enfant a trouvé le chemin de son cœur qu'aucune squaw n'a encore fait battre, pas plus qu'une visage-pâle.

Fleur-du-Mystère l'aperçoit et ne se trouble nullement. Le sourire sur les lèvres, elle s'approche plus vivement depuis qu'elle a vu Laurent. Innocente dans ses manières d'agir et de parler, candide en tout, simple comme la nature qui l'avait pour ainsi dire bercée, elle vient s'asseoir tout près de Laurent.

— Vous ne prenez pas de beaux poissons? lui dit elle. On dirait que vous n'aimez pas ça?

— Non, enfant.... Quel est votre nom?

— Je m'appelle Fleur-du mystère; un beau nom, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dit Laurent. Non, Fleur-du-mystère, continua-t-il, la pêche pour moi n'a pas été un désennui, aujourd'hui. Seul en ce monde, ignoré de tous, sans famille, sans amis, je regardais le passé sans en avoir peur, et je me demandais ce que j'étais venu faire en ce monde, seul, quand les autres ont des parents et des amis.

— Quel vent de douleur a passé sur ton front pâle? répond Fleur-du-mystère; tu parais bien malheureux? et, s'avançant de plus près, elle lui prit la main en le regardant dans les yeux.

Laurent sentit des larmes de joie lui monter du cœur aux yeux. C'était le premier être qui lui donna ce signe d'amitié profonde et d'intérêt.

— Pourquoi ne chantes tu pas comme moi, sur les grèves, dans les bois avec les oiseaux?

— Tu peux chanter, toi, Fleur-du-mystère, car tu as des parents, des amis....

— Je n'ai que Mélas, le Hibou, que j'appelle mon père, et voilà tout. Mais toi qui parais si doux, si bon, dis-moi, que fais-tu au milieu de nous? D'où viens-tu? Bison-des-Plaines, mon bon ami, ne m'as jamais parlé de toi.

— Je viens de l'autre côté, et il montrait la rive Sud. Je suis ici, au Poste, depuis tout près de six mois.

— Six mois! et je ne le savais pas; oh! mais je sors si peu souvent. Mon père ne veut pas que je sorte. Aujourd'hui Bison-des-Plaines est parti pour la chasse, il m'a permis de sortir. Oh! que je suis contente de t'avoir connue. C'est mon pauvre cœur qui m'a fait choisir la grève où je devais te voir, plutôt que les bois où je n'aurais vu que les fleurs et

les nids d'oiseaux. J'avais besoin de connaître quelqu'un qui souffre pour lui dire tout ce que j'ai dans le cœur; c'est quelque chose que je ne comprends pas; c'est un je ne sais quoi qui me porte vers toi à cette heure, et me dit de rester près de toi pour jouir, pour ne plus rien désirer que ta présence, loin des yeux, seule avec toi. Dis-moi, toi qui souffres, comprends-tu ce qui se passe en moi?

Mon Dieu, se dit il en lui-même, se pourrait-t-il que son cœur se sentirait déjà attaché à moi.

— Fleur-du-mysière, ce qui est en toi, et que tu ne sais pas bien définir, c'est un sentiment qu'on appelle l'amour, c'est Dieu qui nous donne ce sentiment pour aimer et faire, par ce moyen, notre bonheur ici-bas.

Amour! Dieu! il ne faut pas que j'oublie ces deux mots là. Dieu! Qu'est-ce que c'est que Dieu?

— C'est un esprit supérieur, qui est invisible. Il réside au-dessus de nos têtes; il punit les méchants et récompense les bons.

— Il fait comme le chef, donc?

Oui. Tout ce que tu vois: les oiseaux, les fleurs, le ciel, les arbres, cette vaste nappe d'eau, ces beaux poissons dorés, tout ce qui frappe tes yeux, jusqu'à moi, c'est lui qui a tout fait, tout créé. C'est encore lui qui a fait ton cœur, y a placé l'amour, et ta vie toute entière est un bienfait de sa bonté. Par lui, tu vis; on n'est rien, sans lui.

— Que j'aime à t'entendre parler ainsi. Ta voix est plus douce aux oreilles de mon cœur que la voix de la mer et le chant des oiseaux. Mais il se fait tard, il me faut partir. Demain, au soleil couchant, je serai ici; fidèle au rendez-vous, je t'attendrai. Adieu! Ton nom?

— Laurent.

— Adieu, Laurent; que le sommeil ne te soit pas lourd.

— Au revoir, Fleur-du mystère! que mon nom te berce, ce soir, sous ton wigwam, le nom de celui qui t'aime déjà.

— D'amour?

— Oui, d'amour.

— Eh bien, moi aussi je t'aime d'amour, et plus que mon père qui me gronde sans que je me plaigne. Maintenant que je t'aime, je serai heureuse de souffrir, car je ne serai plus seule.

Le cœur de Laurent bondissait de joie. Exilé, il avait cru mourir de nostalgie, mais à cette heure qu'il voyait une enfant de seize ans lui sourire et t'aimer avec cette candeur et cette simplicité si naturelle chez elle, il ne demandait plus que de vivre dans ce petit coin de terre entre Fleur-du-mystère et son devoir.

Tous deux se comprenaient déjà, et ils surent mettre dans leur amour cette force que donne le malheur, quand on rencontre sur sa route une âme qui s'attache à soi.

Le lendemain du jour de leur première entrevue, ils furent fidèles au rendez vous; nouveaux charmes, nouvelles expressions. Ils parlèrent de Dieu, de ses œuvres; et tout en s'aimant, Fleur du mystère trouvait moyen de s'instruire.

Que c'était touchant et sublime de voir ces deux jeunes enfants, assis au bord de notre beau fleuve, parler de Dieu et de ses ouvrages. Jeunes gens d'aujourd'hui, en feriez vous autant.

Ce fut à la suite d'une de ces conversations que Fleur-du-mystère vit le poing du farouche Mélas lui broyer presque la poitrine, parce qu'elle avait heurté de front son amour jaloux, en avouant que Laurent lui avait parlé d'amour.

Bison des-Plaines avait tout vu, tout entendu; son plan se trouva modifié. La haine avait enfin trouvé le moyen de s'assouvir doublement, si je puis m'exprimer ainsi. Après avoir suivi Mélas sur la grève, il rentra sous la tente où dormait la Chouette.

— Frère, dit Bison-des-Plaines, l'heure de la vengeance est arrivée. Ton couteau va sortir de sa gaine et mon tomahawk bien affilé saura faire son œuvre; puis il raconta la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux.

— Et tu n'es pas entré pour étouffer ce monstre? dit la Chouette.

— Mon sang a bouillonné; mais si je l'eusse tué, il n'aurait pas assez souffert, le maudit Visage-pâle. Ecoute mon plan, du moins une partie: Tu sais que Fleur du-mystère appelle le Hibou, son père; tu as dû comprendre à mon récit de tantôt que le Hibou aime Fleur-du-mystère à la folie, avec jalousie. Je saurai dire à Fleur du mystère que le Hibou n'est pas son père, et sa répugnance sera plus apparente et le Hibou en souffrira; puis après cela, Laurent et moi feront le reste.

Il ne quitta la Chouette que pour se rendre auprès de Laurent.

— Salut à toi, frère.

— Bonjour! Quelle nouvelle au village?

— Pas trop bonne. Mais le silence, Laurent, est d'or, surtout là où les roches parlent.

— Viens avec moi, là-bas, sur les flots; pas d'oreilles là pour écouter, et ils partirent.

— Ecoute, frère, commença Bison des-Plaines. J'ai vu le goëland nourrir ses petits, j'ai vu la femelle du marsouin porter sur son dos son petit qu'elle nourrit encore; mais je n'avais jamais vu un enfant des bois, un Visage-pâle lever la main sur une fleur prête à se faner. Oui, hier, j'ai vu le Hibou frapper Fleur-du-mystère parce que l'enfant lui avouait que tu lui avais parlé d'amour.

— Le lâche! soupira Laurent, dont les poings se crispèrent; et tu n'as pas agi?

— Ecoute, mon frère, j'aurais voulu l'étrangler sur le champ, mais mon sang s'est appaisé, et je me suis dit: le chat tigre sait être patient pour mieux se venger. C'est ce que je ferai, et c'est là mon secret. Je n'oserais pas même le dire aux échos des bois, car les esprits pourraient le dire à ce maudit blanc, qui n'a pas de cœur. Puis il raconta à Laurent, aussi courtement que possible, la naissance de Fleur-du-mystère, sa venue au sein de la tribu, ses souffrances et ses tortures.

Oui, frère, j'ai senti mon cœur battre dans ma poitrine pour la fille des blancs, moi si peu de chose. J'ai refoulé jusqu'au profond de moi-même ces sentiments si doux. Je n'aurais jamais osé m'élever jusqu'à elle et lui dire: je t'aime. Les *courants* rampent à terre et s'appuient rarement aux branches des grands arbres. Ne pouvant lui dire ce que j'ai dans

le cœur, j'ai voulu lui vouer mon bras et mon courage pour la défendre et la venger. Mais l'heure est arrivée, frère, heure terrible qui va réjouir le cœur de Bison-des-Plaines.

— Mais que faire ? dit Laurent.

— Commence par avouer à Fleur-du-mystère qu'elle a une famille et que le Hibou n'est pas son père. Alors elle sera froide pour le Visage-pâle qui en souffrira. Ce ne sera alors que le commencement.

— Mais dépêche-toi. Vous avez tous les deux les roucoulements du ramier et de la colombe aux temps de leurs amours. Ne perdez pas de temps. L'heure va sonner où tu pourrais peut-être voir le Hibou ravir Fleur-du-mystère et l'amener dans quelque retraite inaccessible. " Fais ce que je t'ai dit et laisse-moi le reste. Tu auras bientôt de mes nouvelles. " Promets-moi de m'écouter en tout.

— Je te le promets.

— Tu ne te repentiras pas de ta promesse.

— Puisses-tu dire vrai ; mais pas de sang, dit Laurent, qui avait peur des desseins de vengeance de Bison des-Plaines.

Le sauvage ne parla pas. Quelques minutes après ils étaient séparés.

Laurent fut attéré par ces nouvelles de Bison-des-Plaines. Elle ravie ? et elle souffrir ? Que faire ? Fuir ? Mais où aller ? et ma place de confiance ? Attendons, se dit-il. Bison-des-Plaines saura tirer tout cela à clair. Je m'en rapporte à lui. Je veux qu'elle soit heureuse.

VII

OMBRES ET LUEURS.

Revenons sur nos pas, pour retrouver nos premiers personnages laissés en arrière.

On a vu arriver George à son foyer où l'attendait la ruine, la désolation, presque la mort. Alexandrine ne le reconnaissait plus, et non-seulement il avait à pleurer sur cette intelligence éteinte, mais encore sur la perte de son enfant dont la joie de le revoir dans les bras de sa mère, à son retour, l'avait si souventes fois consolé dans ses courses lointaines. En chrétien, fortifié par les paroles et les encouragements du pasteur, il accepta la triste tâche que le ciel lui réservait, bien décidé à continuer ainsi le chemin de la vie. Sans murmurer, se dévouant pour celle qu'il aimait toujours d'un amour si fort, je serai pour elle ce que j'ai été, disait il : un cœur aimant, sincère et empressé. Je lui ferai la vie la plus douce possible, sans me laisser vaincre par les difficultés. Ma tâche est rude et pénible, je le sais ; mais elle sera adoucie par la conscience que j'aurai de faire mon devoir. N'éprouverais-je pas une indiscible satisfaction en me disant : J'agis ainsi parce que j'aime, et l'amour est tout de dévouement. Et d'ailleurs, quelle joie ne ressent on pas lorsqu'on a fait un sacrifice à ceux que l'on aime.

C'est avec ces dispositions que George entreprit sa nouvelle charge. Il abandonna le rude métier de Capitaine au long cours, et avec ses épargnes qu'il mit à profit sur une bonne terre, il put espérer vivre à l'aise, tout en veillant avec soin sur sa pauvre Alexandrine. Ainsi donc il pouvait consacrer une grande partie de son temps à la pauvre folle qui semblait se plaire auprès de George qu'elle reconnaissait à certaines heures, pour le méconnaître quelques instants après et retomber dans la nuit profonde de l'oubli.

A ces heures de lucidité, c'était toujours une douce ivresse pour ce pauvre George, quand Alexandrine entourait son cou, pressait ses lèvres décolorées sur le front pâle de son mari, en lui disant : Nous souffrons, mon George, mais nous nous aimons, et Dieu nous rendra Armande ; puis la nuit se faisant dans son âme, elle se prenait à divaguer. C'était toujours les mêmes caresses, les mêmes paroles, le même regard : et c'était fugitif et passager comme l'éclair qui fend la nue.

Revenue à son état de folie douce et pleine de quiétude, quand elle ne divaguait pas, elle berçait en chantant le " Vallon, " et toujours George voyait sa figure se couvrir de grosses larmes.

George, au milieu de cet atmosphère si lourd de tristesse et de deuil, vit les années lui peser sur le dos. Il maigrissait à vue d'œil, en même temps que toute sa personne prenait une apparence de lassitude et de mélancolie très accentuée.

Dans le village, on n'était pas sans le remarquer. On entendait dire de toute part : George a dans le cœur une tombe qui lui pèse lourdement. A moins d'un miracle, c'est un homme fini qui use sa vie dans un dévouement sans borne. Dieu ne laissera pas tant de bonté de cœur sans récompense, disait un particulier ; il lui rendra Armande, et avec elle la santé, et qui sait, le bonheur aussi. Ainsi parlait le monde à l'égard de George qui dépérissait, privé des saintes joies de la famille, comme ces arbres longtemps arrosés par un ruisseau qui s'est desséché.

Un événement nouveau allait amener un changement dans la vie de ces deux êtres dont la douleur navrait l'âme.

Un jour, pendant que la pauvre folle chantait auprès du berceau vide d'Armande, un faible coup fut frappé à la porte. George s'empressa d'aller ouvrir. Une personne masquée se présenta à ses regards.

N'ayez pas peur, dit la voix, je viens à vous au nom de Dieu, vous offrir cet enfant privée de ses parents, vous que le ciel a privé du plus charmant des anges.

— Quel est son nom ?

— Elle n'en a pas. Enfant trouvée, on l'élève en secret en l'appelant Zirma. Aujourd'hui que la misère a frappé à ma porte, j'ai marché tout le jour, et vers le soir je suis entré au village pour vous offrir de prendre cette pauvre innocente qui n'est pas coupable, elle ; et l'homme avait des larmes dans la voix.

George eut une inspiration.—Oui, dit il, je l'accepte comme venant de Dieu, pour égayer un peu mon intérieur.

— Oh ! merci, dit l'homme, Dieu vous bénira ; et se penchant vers Zirma, il l'embrassa.

— N'êtes-vous pas son père ? dit George ; l'inconnu s'éloigna sans répondre.

Qu'importe, mon enfant, dit George. Tu resteras avec moi et nous tâcherons que tu ne regrettes pas ceux d'avec qui tu pars. Tu as l'âge qu'aurait notre Armande ; viens, et tâche de la remplacer. Le ciel

m'envoie une âme. se disait à lui-même George en amenant la petite Zirma ; c'est une charité à faire, et je le fais avec l'espérance que Dieu me rendra mon Armande disparue, mon Armande enlevée.

Restait Alexandrine ; comment recevrait elle cette enfant ? George s'attendait à une scène. Un soir, c'était au souper. La porte de la chambre s'ouvre et Alexandrine, en longue robe noire, les cheveux bouclées, les joues parcheminées, des rides partout et des fils d'argent aux tempes, entre lentement. Ses yeux, naguère si vifs, ont perdu de leur expression. Ils tournent, sans rayons pour ainsi dire, dans leurs orbites qui semblent trop étroits pour les contenir ; flambeaux éteints qu'on n'a plus l'espoir de rallumer, si ce n'est par un prodige, par un de ces grands coups portés par l'auteur du monde, et qui sont un effet de sa bonté. A la vue de l'enfant, elle s'arrête et une légère teinte rosée donne à sa joue un peu de vie.

Le cœur a donc battu plus fortement, les fibres du cœur se sont émus en présence de cette enfant hâve, vrai portrait de la misère rendue à l'extrême nudité.

Elle s'approche avec une démarche automatique. Pas un mot ne remue ses lèvres blêmes et entr' ouvertes.—Est-ce toi, Armande, qui me regarde ainsi et ne vient pas dans mes bras ? Pauvre enfant, comme tu as été longtemps absente. C'est plus long qu'un rêve que cet long espace écoulé entre ton enlèvement et ta venue. Viens, mon ange, dans mes bras privés de toi. Je te porterai contre mon sein avec tant de force, qu'ils ne pourront plus t'enlever de là qu'avec ma vie. Viens.—Et l'enfant se laissait presser par cette mère de douleur, sans crainte, sans parler.

Alexandrine avait été calme, sans cris, sans larmes et sans explosions de douleur. Oh ! il fallait si peu pour ramener cette raison à laquelle il ne manquait qu'une corde. Dans ses moments de lucidité, la petite Zirma se voyait repousser des bras d'Alexandrine qui lui disait : Va, tu n'es pas mon Armande, car autrement mon sang serait plus chaud et mon cœur aurait moins froid. Elle parlait et sa main amaigrie pressait son front avec force, comme si elle eut voulu en faire jaillir une pensée nette, claire, et non pas pas envolée d'ombres épaisses.

La nuit, à l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort, elle s'éveillait en sursaut. Des rêves pénibles hantaient son imagination en délire ; ne pouvant alors rester en repos, elle se dirigeait vers le lit où dormait Zirma. Elle y est encore, se disait-elle tout haut, en même temps qu'un long soupir semblait soulager sa poitrine. Pourtant il m'a semblé qu'on l'enlevait et que c'était des bandits à figures rouges qui me la ravissaient ainsi. Je me serai trompée ; et alors, chantant tristement, elle caressait la pauvre orpheline.

George, ne pouvant s'accoutumer à ce navrant spectacle d'Alexandrine caressant cette pauvre Armande qui la faisait vivre, voyait les larmes inonder sa figure. Il se levait, et la pressant dans ses bras, il lui parlait tout doucement. Elle l'écoutait sans parler et finissait par tomber endormie dans ses bras. La soulevant comme une enfant, il la déposait doucement dans son lit.

C'était ainsi que se passait les nuits, quand chez Alexandrine, l'imagination surexcitée travaillait d'un travail pénible, ayant à lutter contre un souvenir demeuré vivace, à l'exclusion de tout autre : le souvenir de l'enlèvement d'Armande par les sauvages.

Ainsi se passèrent les quinze années écoulées depuis la disparition d'Armande, sans amener de changement dans l'état d'Alexandrine, si ce n'est un peu plus de calme dans les nerfs et partant des moments plus longs de lucidité ; il y avait plus de sang aux joues : signe d'une vitalité qui pouvait faire espérer, sinon un changement radical, du moins un mieux sensible. George ne perdait pas espoir. Dieu devait-il écouter la voix de celui qui pouvait dire :

Une heure est plus qu'un siècle au sablier du temps.
Quand la borne douleur en compte les instants.

Laissons faire les événements. Tout vient à point à qui sait attendre ; et George, plein d'espérance chrétienne, savait attendre, se confiant en Dieu.

VIII

UN COUP DE TOMAHAWK.

Bison-des-Plaines avait dit à Laurent, après lui avoir avoué le secret de l'enlèvement de Fleur du mystère et des maltraitements auxquels elle était soumise : " *Fais ce que je t'ai dit et laisse moi le reste, tu auras de mes nouvelles bientôt.* Il devait tenir parole.

Depuis longtemps l'indien attend l'occasion de venger l'affront fait à la Chouette par le Hibou. Le sauvage est dissimulé de sa nature ; la rage peut gronder dans son cœur, sans qu'aucun indice ne se manifeste à l'extérieur, comme ces volcans qui dorment dans le sein des montagnes et qui font irruption qu'à un moment donné. Et combien de temps l'enfant des bois peut-il patienter et attendre l'heure propice ? Une vie presque entière.

Aussi Bison des-Plaines, comme ceux de sa race, savait patienter et attendre le moment favorable. On l'avait vu bien des fois, au village, descendre vers le bord des flots et y examiner quelque chose de caché soigneusement dans les grandes herbes qui poussent sur les grèves ; mais personne n'était allé voir, car le sauvage n'est pas curieux, ni bavard. S'il voit quelque chose d'insolite, il se demande pourquoi, et s'il ne trouve pas de solution juste il se tait et ne va pas plus loin.

Heureuses gens ! comme vous pouvez en remontrer à ces maudites langues de vipères qui sont les plaies de nos paroisses ; à ces harpies à la figure parcheminée, au crâne dénudé, quand ce sont des hommes qui font le triste métier de perdre les autres, eux qui n'ont plus rien à perdre, même l'honneur qu'ils ont prostitué et foulé aux pieds. Ces gens là craignent la lumière et agissent dans les ténèbres.

L'ombre recèle les serpents
Qui veulent mordre les passants.

Huit jours se sont écoulés depuis l'entretien de Laurent Goulord et de Bison-des-Plaines. Déjà le soleil a disparu derrière l'horizon qui vient de se couvrir d'un nuage épais qui va amener les ténèbres plus à bonne heure ; pourtant les étoiles commencent à orner la voute du ciel, et leurs feux pâles inondent le ciel d'une douce clarté. Le fleuve, agité par les vents de la veille, a des voix étranges qui pleurent ou chantent tristement. L'air est limpide et

pur ; des senteurs de varech et de salin montent de la grève et rafraîchissent l'air que l'on respire avec volupté. Les bois sont pleins d'ombres et de mystères ; les oiseaux s'y appellent en jetant au zéphyre qui passe les notes suaves d'un chant joyeux et plein de douceur.

A cette heure du soir, où déjà les feux de la nuit s'allument aux portes des cabanes. Mélas a fui le wigwam où repose Fleur-du-mystère. Avant de s'éloigner, il a voulu contempler les traits de l'enfant qui dormait sous la triple garde de sa pureté, sa faiblesse et son Ange-Gardien. Une lueur sinistre a lui dans le grand œil noir du Hibou, à la vue de l'enfant endormie, dont les lèvres entr' ouvertes légèrement laissent passer un souffle faible, mais égal et harmonieux. Un bras sous sa tête, l'autre ramené chastement sur sa poitrine, elle rêvait du ciel, car un nimbe lumineux semblait entourer son front, tant elle souriait d'un sourire doux et angélique. Mélas en fut frappé ; ne pouvant contenir le flot bouillonnant dans son cœur, il se pencha sur le corps de l'enfant, et ses lèvres sanguines effleurèrent le front de l'enfant qui y passa sa main sans s'éveiller. Encore une empreinte disparue sous une main impitoyable, se dit-il. Oh ! partout où j'ai voulu m'attacher, une main maudite s'est approché et m'a effacé ; partout cette main a passé le pinceau de l'oubli, et tout a disparu comme les songes au réveil. Hasard, serais tu dûr ? ou bien Dieu serait il le hasard ? Après avoir formulé ce doute affreux, arraché par une douleur réelle, le Hibou sortit. Il lui fallait un peu d'air frais pour refraîchir son front brûlant. Il pouvait dire avec le poète :

Mon front est froid, mon âme est en feu.

Il fit quelques pas dans la direction de la grève ; mais se ravisant : Non, dit il, allons au bois ; il y plus d'ombre, plus de solitude ; sur la grève, la grande voix des flots me ferait mal au cœur. Là, perdu sous la feuillée je serai plus avec moi. Quelques minutes après, il disparaissait sous le couvert.

A peine Mélas était-il disparu dans le bois, qu'une ombre légère glissa le long du wigwam silencieux et se faufilant comme une couleuvre, elle entra sous la tente. L'enfant dormait toujours, souriante. L'ombre s'approche du lit de sapin. Une lampe de fer, où brûlait une mèche dans l'huile de phoque, éclairait faiblement l'appartement ; au fond dormait la vieille sauvagesse, et près de l'entrée de la porte, Fleur du-mystère.

Dors en paix ma colombe, disait il, dors en paix comme la gazelle timide aux bords des eaux dormantes des lacs. Ton cœur a connu le poison de la douleur en buvant à la coupe de la vie. Pour toi devaient éclore les roses blanches comme ton front, fleurir les arbres, verdir les prés, mais un oiseau de proie a fondu sur ta vie comme l'aigle aux fortes serres fond sur le faon timide dans les vallons, et tu trembles devant lui comme la feuille du peuplier dans la forêt. Comme la chèvre blessée qui erre sur la montagne, un jeune visage-pâle allait sans but dans la vie ; il te vit et lia avec toi la chaîne solide de l'amour ; oui, il t'aima, mais pas avant Bison-des-Plaines qui te fixe à cette heure, en attendant l'heure de la vengeance. Lui, fier de ses années, orgueilleux de sa force et de son agilité, il aurait été heureux de mettre à tes pieds son cœur, son or et ses plus belles fourrures ; *mais non, il a dû refouler en lui ses aspirations, ses sentiments, car il se savait indigne de la fille des visages-pâles déjà uni au blanc, mon frère et mon ami.* Moi qui t'aime, j'ai juré la perte de ce lynx maudit qui trouble ta vie et qui a été assez lâche pour porter sa main sur toi et te frapper. *Qu'il disparaisse de notre soleil ; il est de trop, et vous serez heureux.* Il est un obstacle, je veux l'enlever, et, une main sur son cœur pour l'empêcher de protester, Bison-des-Plaines dira : Pars, Laurent, pars Fleur-du-mystère, et soyez heureux. N'oubliez pas, aux rives du Sud, au milieu des grandes huttes, Bison-des-Plaines qui se dévoue surtout pour toi, fille au front pâle que j'aime avec une passion et une ardeur de sauvage. Les blancs ont le cœur léger comme une plume que le vent emporte et ils oublient ; mais, vous deux, sachez penser parfois au pauvre enfant des bois qui risque sa vie pour deux bonheurs. A tantôt. Repose en paix, ma colombe ; répare tes forces par un sommeil paisible, car le voyage que tu vas entreprendre sera long et pénible.

Bison des-Plaines disparut au dehors, où il ne tarda pas à gagner les bois, à la recherche de Mélas. Il ne fut pas longtemps sans le trouver. Déjà quelques paroles entrecoupées arrivaient incompréhensibles à son oreille fine et exercée. Se hâtant d'arriver, il s'approcha du Hibou avec cette dextérité connue seule des sauvages dont les membres, souvent rompus aux exercices, se prêtent à toute la souplesse possible.

Je suis maudit de Dieu et des hommes, disait Mélas. Le ciel aurait-il permis que j'aimasse cette enfant pour qu'on me fit souffrir la peine du talion ? Je n'ai plus de paix, la joie me fuit, et le cœur brisé je descends tristement le sentier de la vie. Un instant j'ai cru ensevelir le passé sous l'immense joie en voyant Fleur-du-mystère m'appeler son père et me combler de caresses. Comme mon cœur palpitait de sincère ivresse alors ; mais hélas ! une heure a tout détruit. Le remords a repris son empire avec la sombre passion de la jalousie, depuis qu'elle m'a avoué l'amour de Laurent. C'est un enfer pour moi que cette pensée : " elle l'aime ! " Cet amour de Laurent sera la clef qui fera tout connaître à Fleur-du mystère. La Chouette se vengera, car il ne serait pas un digne enfant des bois, et Bison-des-Plaines a épousé son affront. Je me suis cru fort, mais voilà que je sens ma faiblesse. Fleur-du-mystère saura tout et elle me méprisera, et plutôt mourir que de la voir s'éloigner en me disant : " Va, tu n'es pas mon père. " Que faire, que faire ? La débarrasser de la vie ? Horreur ! n'y a il pas assez de crimes dans ma vie ? Alexandrine ! Alexandrine ! pourquoi m'avoir repoussé de tes bras ? ton amour aurait fait de moi un honnête homme ; ton dédain m'a conduit dans la voie du crime, et Dieu sait où je m'arrêterai. Mais la tombe arrête tout, et qui sait si elle n'est pas proche. Allons ! pas d'attendrissement. Envisageons de sang-froid ma situation. Il ne me reste qu'un moyen : fuir cette nuit même et gagner Tadoussac, pour m'enfoncer avec Fleur-du-mystère dans l'intérieur. J'irai établir ma tente sur les bords du lac Kenogami, et j'y serai en paix. Allons ! à la grâce de Dieu.—Dieu ? ai je bien prononcé ce nom ? Oh !

je voudrais croire qu'il n'existe pas, car il n'y aurait pas tant d'orages en moi. Oui, je sens là, au fond du cœur, quelque chose qui me dit : " Au-dessus des montagnes, au dessus de ce *grain de sable* que se disputent les hommes, il y a un être supérieur qui a mis en nous une soif inextinguible ici-bas. Il vient un moment dans la vie où le cœur, quelque méchant qu'il soit, s'avoue qu'il y a un Dieu qui punit et récompense et que, hors de lui, c'est le chaos, la mort, le néant, ce sont des ombres éternelles.

Pendant que Mélas parlait ainsi, Bison-des-Plaines l'œil au guet, les yeux illuminés d'une lueur farouche et pleine de haine, tenait un tomahawk à la main droite, tandis que de la main gauche il écartait les branches des arbres avec précaution. L'enfant des bois est terrible dans sa colère et elle ne le rend pas aveugle au point de diminuer la sûreté du coup-d'œil, l'élasticité du poignet et la force des muscles. A voir Bison-des Plaines, on l'aurait pris pour un ours féroce des Montagnes-Rocheuses. S'acculant contre un arbre, pour mieux tenir et viser son ennemi, Bison-des Plaines attendait le moment favorable. Soudain le bras de Bison-des-Plaines s'est élevé au dessus de sa tête et comme s'il fut mû par un ressort, il se détentit avec force. Un reflet a illuminé la sombre épaisseur des bois, un sifflement s'est fait entendre, et la chute d'un corps vint avertir Bison-des-Plaines que le tomahawk avait suivi la direction donnée et que le coup était mortel. Pas un cri n'avait réveillé l'écho des bois.

Bison-des-Plaines, sûr de l'accomplissement de son œuvre, gagne à la course le village où tout le monde dormait. Des feux à moitié éteints brûlaient encore aux portes des cabanes. Quelques chiens hurlaient sur le passage du sauvage, mais aussitôt qu'ils reconnurent Bison des-Plaines, ils se couchèrent de nouveau et leur tête retombèrent sur leurs pattes allongées sur le sable. Une faible lueur brillait encore là bas, au Poste, dans la chambre de Laurent qui veillait encore. Bison-des-Plaines dirigea sa course vagabonde vers le Poste où il ne tarda pas à arriver.

IX

LA FUITE.

Laurent Goulord, la tête dans ses deux mains, pensait à Fleur-du-mystère, à cette enfant qui lui paraissait être la triste victime de quelqu'horrible machination. Soudain un bruit s'est fait entendre à la porte. Qui cela peut il-être à cette heure ? se dit-il. Y aurait-il du nouveau au village ? Peut-être les traiteurs du Sud sont-ils à faire la contrebande au détriment de la Compagnie ?

Pendant qu'il faisait ces réflexions, un coup plus sec, plus fort, réveilla les échos de la maison. Il ouvre, et demande qui est là ?

— Un frère, répond Bison-des-Plaines.

— C'est toi ! entre. Que me veux-tu à pareille heure ? Attends que j'aille chercher une lampe.

— Non, frère ; quand la mer est furieuse et la nuit sombre, le pilote ne prend pas le temps d'allumer un flambeau, il dirige sa barque.

— Je ne comprends pas bien, dit Laurent.

— Tu comprendras. Ecoute : Le sauvage est patient, et rarement son ennemi lui échappe. Aussi, à cette heure, justice est faite, et l'obstacle à la réalisation de mes projets est disparu, comme le nuage disparait poussé par un vent du Sud-Ouest. En ce moment, frère, le Hibou est tombé mort sur le champ où les vautours iront bientôt s'unir aux vers pour dévorer la chair de bandit. Va maintenant auprès de Fleur-du-mystère ; le sommeil a appesanti sa paupière ; va, dis lui tout, et fuyez ensemble.

— Malheureux ! dit Laurent. Quoi ! un crime ! du sang !

— Va, mon frère, et que ta langue se repose, ne la fatigue pas inutilement. Moins de mots et plus d'actions ; cours, mon frère ; l'heure de la délivrance est venue pour moi, parce que je l'ai voulu. Je n'ai pas de regret. Demande à l'aigle qui a saisi sa proie s'il regrette son action. Ainsi de moi. J'ai fondu sur mon ennemi qui était celui de Fleur-du-mystère, et aujourd'hui que ma vengeance est satisfaite, je vois mon rêve se réaliser : libres, vous allez fuir vers le village d'où part Fleur-du-mystère, et vous y serez heureux. Va, mon frère, ne retarde pas l'heure de la délivrance. L'alouette ne se fait pas prier pour s'enfuir des serres du vautour qu'un chasseur a abattu du haut des airs.

Resteras-tu donc ainsi immobile comme un cèdre de la forêt, sans énergie, sans actions ! comme le castor devenu vieux ? Non, cours au wigwam de Fleur-du-mystère. Dis lui que le Hibou n'est pas son père, qu'il l'a trompée, et que ses père et mère vivent là-bas, aux grandes huttes du Sud, et demande-lui de profiter de l'occasion pour fuir vers ces rives. Elle ne saurait refuser, car elle t'aime et redoute le Hibou, qu'elle n'aime pas. Fuyez, et je pourrai me dire : " J'ai aimé Fleur-du-mystère pour souffrir et pour me dévouer. "

Sublimes paroles dans la bouche d'un enfant des bois ! Oh ! mes chers sauvages, il y a en vous plus de sincérité et de cœur dans toutes vos actions, qu'il y en a dans les agissements de certaines gens policées. J'aime votre franchise comme je déteste ces sourdes menées de gens connus qui ont juste assez d'esprit pour ne pas être de grosses bêtes..... raisonnables.

Il n'en fallait pas davantage pour convaincre Laurent. Cependant il hésitait encore.

Le jour va venir, dit Bison-des-Plaines, et avant que l'aube blanchisse l'horizon, il faut que vous soyez hors de vue. Te faut-il du courage ? frère. Oh ! si je pouvais m'en arracher un peu du cœur, je te le passerais, et déjà tu volerais vers le wigwam de Fleur-du-mystère. Pars ! Je tiens, moi pauvre enfant de la forêt, au bonheur de celle que tu aimes et dont je ne suis pas jaloux, parce que tu sauras la rendre plus heureuse que moi, toi qui as un visage pâle comme elle.

— C'est Dieu qui t'envoie, s'écrie soudain Laurent. Je cours.

— Merci, frère.

— J'arrangerai tout ici, et vous me trouverez au bord des flots.

Puis Laurent disparut et Bison-des-Plaines se prit à faire un paquet des choses les plus nécessaires, pour le voyage. Après le départ, il devait garder le Poste et veiller sur les pelleteries qui y étaient conservées.

Laurent fuit vers le village Indien où tout dort, excepté la douleur assise partout, au chevet des grands comme auprès de l'humble enfant de la forêt. En quelques instants il a traversé le village et se trouve auprès du wigwam silencieux du Hibou où repose Fleur-du mystère. Il y entre en se faufilant, et un instant lui suffit pour éveiller la jeune fille dormant d'un paisible sommeil.

— C'est moi, Laurent, dit il en l'éveillant, ne crains rien.

Elle ne parla pas, mais un sourire de joie illumina sa figure un peu pâlie.

— Ecoute, enfant, lui dit tout bas Laurent ; je serai court. Le Hibou n'est pas ton père.....

— Je le pressentais, interrompit l'enfant avec joie.

— Laisse-moi parler. Tu es une enfant ravie à tes parents qu'il détestait et qui vivent là-bas, aux rives du Sud. L'heure est arrivée de fuir cet homme qui te maltraite et te fait souffrir par sa brutalité ; Bison-des-Plaines l'a écarté de notre chemin, et en ce moment il ne peut pas nous être nuisible.

— Mon Dieu ! il ne l'a pas tué ?

— Non, sois sans inquiétude.

— Veux-tu fuir vers le village d'où tu pars et où tu es vie ?

— Seule ?

— Non, avec moi.

— Et ta place au poste ?

— Je la quitte pour toi, pour ton bonheur.

— Oh ! fuyons, fuyons. Avec toi j'irais partout, même vers ces étoiles inaccessibles qui brillent là haut dans le ciel bleu.

Elle se revêt, à la hâte, d'un grand châle rouge et blanc, chausse ses mocassins brodés, et pliant une large couverte elle part sur les traces de Laurent.

La nuit était belle, et déjà les nuages étaient dispparus. Leur passage éveila bien quelques chiens qui, reconnaissant des amis, reprirent leur place en allongeant leur museau sur leurs pattes de devant. En quelques instants ils sont rendus au canot que Bison-des-Plaines tient à la mer et où il a mis tous les effets indispensables appartenant à Laurent.

Vite, le courant monte, dit Bison-des-Plaines, et le jour ne saurait tarder.

Fleur du-mystère saute à l'avant du canot, en saisissant une rame. Elle savait pagaier, accoutumée de bonne heure par le Hibou à ce genre d'exercice

— Adieu, frère, dit-elle à Bison-des-Plaines. Que de nombreuses lunes passent sur ta tête sans trop la blanchir, et que le castor soit abondant dans tes chasses.

— Merci ! que la fille des Visages-pâles n'oublie pas et que la chaîne de l'amitié lui soit légère.

— Sa conduite à notre égard l'allège déja, répond Fleur-du-mystère qui avait des larmes dans la voix.

— Merci ! mon frère, reprend Laurent, je ne saurais oublier ce que tu as fait pour nous.

— Tu serais une exception, et j'aime à croire que tu en es une, car les blancs oublient aussi vite une insulte d'un ennemi qu'une caresse partie d'un cœur sincère. Adieu ! que le ciel veille sur vous.

Puis le canot se détachant lentement du bord, tourne vers le Sud, et de vigoureux coups d'aviron l'enlevèrent comme une plume légère et il se mit à courir sur les flots bleus du fleuve.

Resté cloué au rivage, Bison des-Plaines regarda d'un œil humide le vaisseau qui allait disparaître à l'horizon. Quand le canot disparut à ses regards, il rentra sous sa tente. L'aube apparaissait aux cieux et répandait partout une douce clarté.

Bison des Plaines ne dormit pas, et quand il sortit pour regarder de nouveau la mer, le soleil radieux sortait de derrière les monts qu'il dorait de ses rayons enflammés.

La mer était calme et unie, réfléchissant la *vaste image des cieux*. Rien à l'horizon ne vint frapper la vue du sauvage, si ce n'est un voilier empamé tout près de la rive Sud. Ils ne sauront rien, se dit Bison-des-Plaines. Mais Laurent passera pour le meurtrier ! enfin..... Tous les sauvages étaient debout, et leur premier regard fut pour la mer. C'est à qui attire toujours leurs regards lorsqu'ils sont au bord du fleuve. Ils guettent le temps propice pour le loupmarin, et en peu de temps ils se préparent pour la chasse.

Laurent avait gagné le large rapidement. Le désir de se voir bientôt loin du village, craignant la poursuite des guerriers du Chef lorsque ce dernier connaîtrait toute la vérité, leur donnait du courage.

Disons, en passant, que Laurent n'avait pas de doute sur la mort certaine de Hibou, car il savait Bison-des Plaines assez fielleux pour ne pas manquer sa victime, et lui infliger simplement une faible blessure.

Quand les deux fugitifs se virent loin de toute portée de vue du village, ils laissèrent le courant les monter, et eux se reposèrent un peu pour mieux nager ensuite. Alors s'engagea entre eux une conversation soutenue, trop longue pour être racontée ici.

Laurent parla de l'enlèvement de Fleur-du-mystère qui vint au monde dans un village de la rive Sud, à une journée et demi du village Indien ; il lui dit alors comment Bison-des-Plaines, prenant toujours pour le faible contre le fort, s'était constitué le défenseur de cette enfant, nouvelle venue au village sauvage. Le temps s'écoula ainsi.

Le soir les prit aux bords de l'île-aux pommes, non loin des terres du Sud. Ils s'arrêterent sur la pointe Nord de l'île, et se décidèrent à y passer la nuit. Là, pas de tente ; il fallait se résigner à passer la nuit à la belle étoile. Laurent renversa le canot qu'on avait monté sur l'île, et fit un feu tout auprès, où l'on fit cuire le repas du soir.

Quel magnifique panorama alors se déroula sous leurs yeux enchantés, à cette heure où le soleil venait de disparaître derrière les montagnes du Nord. Là-bas, en face, vers le Nord-Ouest, l'Isle-Verte avec sa chevelure légendaire et poétique de sapins et d'épinettes, avec ses rochers couverts de verdure, qui montent en emphithéâtre de la mer et s'abaissent ensuite vers des prés verdoyants et émaillés de roses

sauvages, avec sa Tour droite et corsée dont les rayons lumineux tracent aux navires transatlantiques et à nos bateaux de commerce, une route sûre à travers les écueils et les courants qui abondent à ces endroits. A gauche, l'Isle-Verte, humble village encore, au pied d'une côte qui s'en va, par gradation, se confondre à l'horizon avec le bleu transparent du ciel. La chapelle s'élève au centre du village et son clocher se dresse dans les airs. A droite, la rive Nord, énormes murailles crenelées par la main de la nature, puis le Saguenay, cette rivière aux merveilles ; enfin Tadoussac, ce petit nid d'aigle au bord de la mer, encore tout chaud de souvenirs glorieux du Père LaBrosse, l'apôtre si connu.

Tout ce tableau, illuminé des derniers rayons du soleil couchant, se déroulait aux yeux éblouis de Laurent et de Fleur-du-mystère, à leur station sur le bout de l'île-aux-pommes. Ajoutez à cela l'air frais, pur et embaumé du soir, le calme majestueux de la mer qui se retire lentement, le chant des oiseaux sur l'île, uni aux cris des goëlands sur les flots, les pâles clartés de la lune pleine qui semble courir après le soleil dont les vestiges de lumière dorent à peine les rares nuages disséminés à l'horizon, et vous aurez une idée des émotions qui naquirent alors dans l'esprit de nos fugitifs.

Quand l'heure du repos fut arrivée, Laurent alla lui-même faire ample provision de branches de sapin pour faire à Fleur-du-mystère un lit convenable qui put reposer ses membres fatigués. Il y étendit une large couverte et la jeune fille s'y jeta toute habillée.

Dors, à présent, lui dit le jeune homme ; répare tes forces par un bon sommeil.

— Et toi ? Laurent.

— Je veillerai sur toi et j'attiserai le feu.

— Pourquoi te fatiguer ? Je ne veux pas dormir pour rester avec toi ; je suis si heureux de te voir me [illegible]rire, me parler tout bas. Ton regard me dit pl[illegible] oses que toutes les fleurs sauvages, plus [illegible] ces étoiles que le bon Dieu a mises au [illegible] nous éclairer pendant la nuit.

— Chère enfant, ne parle pas ainsi.

— Tu m'aimes donc bien, Laurent.

— Ecoute, Fleur-du-mystère : Le cœur brisé, car j'étais entré dans le monde avec les larmes et la misère, l'esprit frappé par la mort de ma mère, une pauvre mendiante, je n'ai connu de la vie que ses amertumes et ses déboires ; j'étais dans le monde comme un astre dévoyé qui suit une course vagabonde, sans but, sans chemin fixe. Un jour, le ciel eut pitié de l'enfant de la pauvre morte, et pour que je fus compris il plaça sur mon chemin une enfant qui souffrait, privée des caresses d'une mère, éloignée d'une famille d'où on l'avait arrachée. Cette enfant, c'était toi ; et Dieu sait comme je l'ai remercié de fois, pour m'avoir fait te rencontrer. Je t'ai mai, et le sang se prit à circuler, le cœur donna signe de vie, et je jetai dans cet amour tout un cœur non corrompu mais brisé par les épreuves et la mort des siens qui y avaient creusé autant de tombes. A mon âge, on sent le besoin d'un appui pour marcher dans la vie ; et sur cette terre, ne sommes-nous pas des voyageurs qui avons besoin de guide ? Et quel guide plus sûr que le cœur bien disposé d'une femme qui comprend son devoir et sa mission ici-bas ? Pour moi, qui avais besoin d'amour comme les feuilles ont besoin d'air et de lumière, j'ai rencontré ton cœur brisé et méconnu, et je m'y suis cramponné avec l'énergie du désespoir, comme le naufragé se jette et s'attache sur l'épave qui doit le sauver en le conduisant au port.

Dors maintenant, et laisse-moi le bonheur de veiller sur ton sommeil, avec ton Ange-Gardien.

Je me soumets, puisque tu le veux ; et Fleur-du-mystère s'endormit. Laurent ne ferma pas l'œil. Il attisait le feu et priait celle dont on chante :

> Le juste est bon enfant, il peut tout sur son cœur,
> Mais auprès du pécheur jour et nuit elle veille ;
> Il est ton fils aussi, l'enfant de la douleur....

Il ne cessait de contempler les traits de cette chaste et pudique enfant qui avait conservé son innocence comme ces lys si blancs qui croissent dans les vallons que ne foule aucun pied humain. Il lui parlait tout bas, à cette fille au teint basané, de crainte de l'éveiller, et il se surprenait à pleurer, en pensant aux souffrances de cette créature si faible, une martyre de la brutale jalousie de Hibou.

Il faudrait ici le pinceau qui a tracé le portrait de Pactas et d'Attala perdus au sein de la forêt. Oui, il me faudrait la plume du chantre des *Martyrs* pour peindre les impressions ressenties à cette heure de calme, par ce jeune homme au cœur élevé et non corrompu par le spectacle navrant des infâmes de nos grandes villes. Rien ne le ravissait, ni le calme de la nuit, ni les étoiles gravitant dans l'espace, ni les pétillements du feu, comme la vue de Fleur-du-mystère, endormie sur son lit de sapin, protégée par le canot renversé, et réchauffée par le feu que Laurent ne laissait pas s'éteindre.

Vaincu par la fatique et le sommeil, Laurent s'endormit. Comme l'aube apparaissait dans le ciel, quelques heures après, Fleur-du-Mystère le réveilla en lui disant : Laurent ? Ne veux-tu pas te mettre en route immédiatement. Vois, les battures se couvrent et le courant monte ; il nous aidera à gagner le village.

— De suite, répond Laurent, nous allons embarquer. Il éteint le feu, plie les couvertes, serre les restes du repas en cas de besoin et jette le canot à la mer.

— Fleur-du-mystère a bien reposé ? demanda Laurent.

— Oui, bien dormi ; je vais avoir plus de force pour arriver au village où je suis née, m'as-tu dit. Et quand y serons-nous rendus à ce village ? Y a-t-il un poste là aussi pour les sauvages ?

— Non, mais il y a de grandes huttes.

— Comme la tienne ?

— Oui, comme la mienne ; et nous ne tarderons pas à y arriver. Tiens, voici ce village, à gauche, c'est dans une hutte semblable à celle-là que tu es née.

— Oh ! que ce doit être bon vivre là dedans.

Déjà on dépassait l'Isle-Verte. Le midi de ce même jour, ils arrivèrent sur ce même rivage où, toute jeune, Fleur-du-mystère fut enlevée, par une nuit d'orage, par le Hibou ou Mélas.

X

UN VŒU.

Le matin du départ de Laurent avec Fleur-du-mystère, le soleil avait émergé à l'horizon d'une mer de feu, pour s'élancer radieux dans l'azur du ciel.

A la cabane du Hibou, la vieille sauvagesse s'était éveillée de bonne heure, et elle en sortit bientôt pour aller dans la forêt cueillir des herbes salutaires d'un pouvoir magique et que seule elle connaissait. Personne ? dit-elle en sortant ; ils ont donc pris leur bord, eux aussi ? Le Hibou a peut-être amené la petite aux loup-marins ; et regardant la mer : au fait il y a plusieurs canots qui errent là bas, au large. Ils reviendront. Elle gagna le bois. Ce n'était partout que chants harmonieux, douces senteurs et amoureuses fraîcheurs ; la mer avait ses voix, la forêt ses murmures et les oiseaux bandards s'éveillaient dans la feuillée, comme les goëlands rasaient en criant la surface unie de la mer.

Allons ! dit-il la vieille, mes membres usés me refusent leur service, il faut que je les soigne. L'éléphant âgé cherche le cimetière pour y mourir, moi je ne veux pas aller dans le pays des mânes et je cherche les herbes salutaires qui donneront de la vigueur à mes membres défaillants.

Ainsi parlait la vieille *sauvagesse*, hideuse et sale personne, à la figure osseuse et pleine de rides. Son front plissé horizontalement jusqu'aux tempes ; sa poitrine, à nue, laisse voir une peau brûlée par les feux du soleil ou cuite par la fumée qui remplit sa cabane. Tout en parlant elle gagne la forêt. Une plainte frappe soudain son oreille. Quelle bête a crié ? se dit-elle ; et elle continue sa marche, cherchant à travers la forêt, les herbes qui ont la vertu de donner de la force aux membres ; une plainte plus longue, plus accentuée que la première la fait s'arrêter de nouveau. C'est quelqu'un des nôtres, la plainte est celle d'un guerrier de la tribu ; il ne lui fallait pas plus pour se diriger vers le lieu d'où partait cette voix qui l'avait fait s'arrêter. Une troisième plainte plus distincte la trouve tout près de l'endroit d'où part la voix. Elle fait un pas et se trouve en face de Mélas, pâle, défait, épuisé, n'ayant plus la force d'appeler ; ses deux mains comprimées empêchent faiblement le sang de s'écouler par une large blessure à la poitrine. Le tomawack lancé par une main sûre, avait ralenti sa marche, et dévié de sa route à cause des branches légères qu'il avait rencontré, et au lieu de faire une victime il n'avait fait qu'une blessure profonde qui pouvait, à la longue, amener de fâcheux résultats. Mélas, frappé en pleine poitrine, avait mesuré la terre et y était resté sans connaissance. L'humidité et la fraîcheur de la nuit le rappelèrent à lui pour lui montrer sa triste position. Crier était inutile ; il ne lui restait plus que l'alternative de voir sa vie s'en aller avec son sang, ou bien entreprendre une marche dont il ne se sentait pas la force. Il se décida, dans un moment d'énergie, à bander sa plaie avec un morceau de la doublure de son capot, et se décida à attendre que le hazard mit à la portée de sa vue quelqu'un des siens qui put le secourir. C'est alors qu'il put s'asseoir au pied d'un arbre et qu'il comprima sa blessure dont le sang ne pouvait être suffisamment étanché par la doublure déchirée. Là, résigné et stoïque comme tout Indien dont il avait la nature, il attendit. Nuit longue et pénible.

> Une heure est plus qu'un siècle en sablier du temps,
> Quand la morne douleur en compte les instants.

Il avait l'énergie de la souffrance comme il avait eu l'énergie de la haine. Mais ces heures de souffrance le trouvèrent seul, au bord du tombeau, prêt, d'un moment à l'autre, à être lancé dans la nuit éternelle dont les ombres épaisses commençaient à obscurcir pour ainsi dire ses yeux. Son âme se replia sur lui-même ; il descendit dans son cœur qui battait faiblement, et à la lueur non éteinte d'un reste de foi qui dormait sous les cendres de la froideur, il revit le passé horrible qui se dressait devant lui comme un spectre maudit. Il revit ses jours d'enfance, sa mère, ses heures de Collège, l'amitié trahie, les complots ourdis, les projets de haine exécutés ; il vit Alexandrine souffrante, privée de son enfant qu'il avait fait aussi souffrir ; George brisé par ce coup mortel porté à son affection. Il vit tout cela, et il eut un serrement de cœur.

Il est une heure dans la vie d'un scélérat, où le regret du passé envahit son âme de boue, comme les grandes marées envahissent les rivages, et lui fait penser à cette vie future, la terreur des uns, la joie des autres. Si l'âme est morte, la grâce passe et ne revient plus, comme le boulet qui passe sur une surface plane sans la mordre ; s'il y a du bon, elle se fixe et s'attache à la persévérance du condamné, comme la bouée qui doit le sauver, et on a alors ces revirements étranges qui étonnent d'autant plus que le sujet a été plus pervers, plus méchant.

Mélas, malgré sa haine farouche qui en avait fait presqu'un meurtrier, malgré le démon de la jalousie qui en avait fait un ravisseur, il avait encore au cœur le souvenir presque ineffaçable des bons conseils d'une mère qui l'avait élevé chrétiennement. Son cœur s'était noyé de fiel, mais l'âme avait gardé un côté susceptible de s'attendrir parfois et de s'apitoyer : c'est ce qui le sauva. Au milieu de sa souffrance, il ne put que difficilement penser à sa situation, car il y avait des bourdonnements confus à ses oreilles, sa tête était en feu et des milliers d'étincelles passaient devant ses yeux.

C'est dans ce triste état que la sauvagesse le trouva. Le prenant sur son dos, toute percluse qu'elle était, elle arriva tant bien que mal à sa cabane où affluèrent tous les sauvages, le chef en tête qui était d'une exaspération outrée.

Il y eut comme un murmure de sourdes menaces contre l'auteur de cet odieux attentat. Bisson des Plaines était au milieu de la foule. Il glissa adroitement aux oreilles de son voisin : Où donc est Fleur-du-mystère ? En effet, elle n'y est pas ; et ce mot passant de bouche en bouche, on comprit que Fleur-du-mystère s'était envolée avec Laurent qui devait être l'auteur du crime.

Bison-des Plaines pouvait dormir tranquille, quoiqu'il eut mieux aimé voir Mélas mort.

Ce dernier se vit bientôt entouré de toutes les vieilles sauvagesses de la tribu ; la blessure n'était pas mortelle, mais l'humidité de la terre l'avait rendu plus difficile à cicatriser, et le sang perdu avait rendu Mélas d'une faiblesse désespérante. Le délire

compliqua la maladie, et ce n'est que difficilement qu'il put revenir sensiblement à la vie. Longtemps il fallut le soigner, et les sauvages le firent avec assiduité et complaisance. En apprenant que Fleur du-mystère était disparue avec Laurent, Mélas eut un accès de délire affreux ; sa blessure s'ouvrit et il fallut de nouveaux soins pour le ramener à la vie. C'est alors qu'il sut se résigner. C'est là que la grâce l'attendait.

Je m'avoue vaincu, dit Mélas ; le bras de Dieu est visiblement appesanti sur moi. J'ai fait souffrir et j'ai souffert ; j'ai fait frapper et je suis frappé à mon tour, n'est ce pas l'acte même ici bas de Celui qui *met un frein à la fureur des flots et qui sait des méchants arrêter les complots ?* Oh ! quand pourrais-je réparer tout le mal que j'ai fait ? Belles années de mon enfance, heures qui avez coulé si doucement, si riantes comme les ruisseaux dans les plaines, où êtes-vous ? Accourez pour me rendre plus amer le regret de mes torts. Qu'ai-je fait de cette somme d'énergie, de cette capacité de travail que Dieu avait mise dans mon âme ? Je l'ai mise à la disposition de la jalousie qui *d'un coup d'aile a fustigé* mes plus beaux jours. Suis-je plus heureux à cette heure ? Hélas ! j'ai traîné pendant plus de vingt ans le boulet du remords et aujourd'hui me voilà vieux, brisé, sans force, entre la vie qui me retient encore et la mort qui me reclame.

" Dieu fit du repentir la vertu des mortels. " Paroles consolantes pour les âmes dévoyées rentrant dans la vraie voie du bien. Mélas, qui avait vu la douleur sans frémir, lui qui avait senti les larmes d'une enfant ravie, tomber sur son cœur de glace sans s'émouvoir, il pleurait à cette heure où tout son passé surgissait à ses yeux effrayés comme une sanglante menace, pareil aux vagues monstres qui s'élèvent et menacent le ciel. Comme St. Augustin, il pouvait dire : " Je n'ose regarder en arrière. " Et sa mère ? nouvelle Ste Monique, elle avait tant prié Dieu pour le retour de son enfant ; morte de douleur, vraie martyre, elle priait encore là-haut, et qui sait si son ardente prière n'avait pas été d'un grand secours pour le malheureux Mélas.

Mélas promit là, sur son lit de souffrance, que s'il revenait à la vie, il emploierait le reste de ses jours pour une cause juste et légitime. Il donnerait généreusement tout son sang, en expiation de sa triste vie passée. Mes frères sont esclaves, bafoués, méconnus, disait-il ; Eh ! bien ; j'irai vers eux et leur offrirai le secours de mon bras. Qui sait si je ne puis pas être bon à quelque chose ?

Dieu entendit la voix de ce pécheur coupable et repentant comme le bon larron.

Mélas sentit bientôt un mieux sensible. Le sang circula plus chaud dans les veines, le pouls se prit à battre plus fortement. Quand il se sentit la force de marcher, il partit pour la côte Nord, afin de gagner Québec, tantôt à pied, tantôt en canot, avec des sauvages qui remontaient le fleuve. C'est là qu'il apprit que les Canadiens, reclamant leurs droits méconnus, se soulevaient de toute part, et que dans les campagnes, aux environs de Montréal, la population était en pleine insurrection. Il eut une inspiration : " Dieu et la patrie ! " se dit-il, et gagna le camp des insurgés. *Qu'importe ma vie*, se dit-il ; j'ai assez fait de mal pour pouvoir sacrifier ma vie à une juste cause. Les hommes pourront ne pas oublier, mais Dieu pardonnera. Réglant le passé avec le ministre de Dieu, il se trouva frais et dispos. Le courage ne pouvait lui manquer ; il en avait eu partout, même en face de la mort. Il devait en avoir encore en présence des incertitudes de la guerre, car il était décidé à donner sa vie pour expier le passé.

Il voulait un baptême de sang.

XI

1837-38.

Une heure pénible allait sonner pour notre pays. L'histoire, cette grande institutrice, allait buriner avec le sang de nos compatriotes, ces dates à jamais inoubliables.

Depuis longtemps les Canadiens, soumis mais non vaincus, écrasés par la faction dominante des anglais, reclamaient leurs droits violés impunément à la face de tout un peuple. Vainement ils avaient essayé de se faire entendre auprès du Gouvernement en Angleterre. On avait vu O'Connell, cette grande figure qui plane au dessus de l'Irlande asservie comme un génie bienfaisant, on avait vu O'Connell, ce défenseur du faible contre le fort, s'écrier en plein parlement Anglais : " Si c'est ainsi que vous entendez la justice, le Canada n'aura bientôt plus rien à envier à l'Irlande. " Pourtant nous avions la majorité, mais le despotisme servile des gouvernements, les préjugés de races, les passions des peuples, empêchèrent presque toujours nos nationaux d'avoir justice. Si l'on fit quelques concessions, c'est le besoin qui leur força la main.

A ces heures qui comptent dans l'histoire d'un peuple, à ces époques de troubles, apparaissent des hommes aux idées larges, aux conceptions magnanimes, à l'âme de bronze, au courage de lion, ayant de qualités que les uns emploient au bien, les autres au mal.

La Révolution Française avait produit Morat, Danton, Robespierre et Barnave ; l'Irlande opprimée avait vu surgir Grattam et O'Connell ; les exactions des Anglais chez nous, leur tyrannie basse et vile envers les Canadiens firent naître sur la scene politique Lafontaine, Morin, Papineau, Nelson et Girouard, tous des intelligences d'élite, des cœurs remplis de l'amour de la patrie. On les vit se multiplier et agir pour améliorer le sort de leurs compatriotes.

L'excitation se faisait sentir. Un courant d'idées d'indépendance commença à parcourir les masses exaltées par des discours patriotiques, inspirés par le plus grand zèle pour le bien du pays. Aux bruits sourds qui couraient dans l'air, les pasteurs levèrent la tête, et du haut de la chaire de vérité tombèrent des paroles de paix qui invitaient les populations à l'obéissance, à la subordination et au repos.

La grande voix de Monseigneur Lartigue, évêque de Montréal, eût un grand retentissement par tout le pays ; mais elle n'était pas assez forte, ni assez puissante, à cette heure de fièvre et d'excitation, pour arrêter le courant accentué en faveur d'une indépendance prêchée et longtemps rêvée. 1789 se serait-il fait sentir jusqu'ici ?

Papineau, qu'on appelait à tort l'O'Connell du Canada, parcourut toutes les campagnes, faisant des assemblées monstres, où l'on passait des résolutions

blâmant le Gouvernement d'alors et ses séides salariés. Son éloquence populaire, au lieu de diminuer cette fièvre de rébellion, ne faisait qu'en augmenter l'ardeur et enflammait les cœurs des Canadiens. Papineau fut grand comme Mirabeau l'a été ; les circonstances seules ont été le marche pied naturel qui le porta au faîte d'une renommée surfaite et dont la grandeur s'en va diminuant de nos jours. Il a manque de prudence et on peut l'accuser d'irréflexion. Bouillant, emporté et satyrique, il fut l'idole du peuple, le tribun populaire à la parole facile, aux conceptions hardis ; mais il lui manqua une grande chose qui fait l'homme de génie : la prudence et la froidour qui sert de contre-poids à une exaltation mal contenue.

Un jour, à une assemblée tenue à St Charles le 23 octobre 1827, Papineau eut comme un pressentiment de ce qui allait arriver. " Le temps n'est pas encore arrivé de prendre les armes, " s'écria-t-il — Il avait mis le feu, pouvait-il arrêter l'incendie qui allait son chemin ? Oh ! son éloquence enflammée, si elle a servi à notre cause, il l'a bien mal dirigée en lançant notre pays dans les voies funestes de la révolte et de la guerre civile dont nous devions le plus souffrir. Il aurait pu temporiser, se servir de son influence pour tenir la population ferme et unie, n'ayant qu'un but : obtenir justice par des moyens légitimes ; qu'un désir : la paix et l'union pour le plus grand bien du pays.

Enfin, l'heure de le Révolte est sonnée. Partout on s'arme, on s'exerce au métier de soldat, car on veut battre à tout prix, ces Anglais, ces habits rouges qui dominent et courbent le front de nos compatriotes sous le joug de leur tyrannie infâme. St-Denis venait de repousser le colonel Gore avec ses cinq compagnies régulières et une pièce de campagne ; on commença à comprendre ce que valaient les Canadiens decidés à la guerre, animés d'un sentiment intime et fort : la liberté. Oh ! le sang francais n'avait pas dégénéré, et les braves de St-Denis descendaient des preux qui dorment au champ de bataille des plaines d'Abraham et de Ste-Foye. Les Canadiens croyaient leur cause juste et sainte, et c'est ce qui leur fit faire des prodiges de valeur comme ils en avaient fait à Châteauguay en 1812. C'est après cette bataille que Papineau déserta le champ de bataille en s'enfuyant aux Etats Unis.

Regagnons les insurgés de St-Charles, petite paroisse en haut de Montréal. Près de barricades naturelles mises en face de l'ennemi, deux hommes parlent avec animation : deux sentinelles, sans doute. Disons de suite que Mélas est du nombre, il est venu offrir son bras et sa vie aux insurgés, pour la défense d'une cause qu'il croit juste et bonne : la cause de l'indépendance du pays. Sa figure n'a pas cette sombre rigueur d'autrefois, l'expression de sa figure s'est adoucie, son front se dégage plus blanc et moins ridé. Sa main retient debout un enorme fusil. Oh ! les Anglais auront marché à partir avec nous, dit-il à son compagnon, sentinelle comme lui, qui chantait, faisant allusion aux Anglais, ces fameuses paroles :

L'érable dit un jour à la ronce rampante :
Aux passants, pourquoi t'accrocher ?
Quel profit, pauvre sotte, en compte-t-a tirer ?
Aucun, lui repartit la plante,
Je ne veux que les déchirer.

— Je le crois bien, reprend l'autre. Les Anglais vont comprendre ce que sont les Canadiens défendant leurs terres, leurs droits, leurs femmes et leurs enfants.

— Ecoute, ami, dit Mélas. Bientôt nous irons au feu. Si je meurs, sauve mon corps ; si tu tombes, je te sauverai. Attendu ?

— Attendu.

Et leurs mains se rencontrèrent dans une muette et éloquente étreinte.

Soudain une clamour s'élève dans les airs. Des cris de Victoire ! victoire ! retentissent avec une force éclatante. On aurait dit que dix vastes poitrines de bronze lançaient dans les airs ces hourras formidables.

— Qu'est-ce donc ? s'écria Mélas. Il n'achevait pas qu'un sergent monte sur un cheval canadien passa, en criant : Courage, sentinelles, les Anglais sont battus à St-Denis.

C'est de bon augure, ami, dit Mélas.

— Tant mieux, nous allons guetter à notre poste avec plus de courage et d'espérance.

Mais soudain les cris se sont tus, et un coup de feu a fait lever les têtes et diriger les yeux vers la plaine.

Les habits rouges ! les habits rouges ! Les Anglais ! Tels étaient les cris confus que venaient soudainement éteindre les transports de la joie causée en apprenant la victoire de St Denis. En effet, les Anglais s'avançaient en colonne, vers le fort où s'étaient retranchés les Canadiens. Whiteral les commande.

A la vue de l'armée ennemie, les Canadiens font silence et attendent de pied ferme en préparant leurs armes. Nouveaux Vendéens, ils n'ont pour toutes armes que de vieux fusils, des faulx et des fourches, des broes et des bâtons ferres. Mais une faulx, conduite par un bras plein de force et de courage, est une arme terrible. Encouragés par l'annonce de la victoire à St-Denis, les insurgés de St-Charles luttent bravement contre les Anglais. Mélas se distingue par une justesse de tir et par une célérité hors ligne. Déjà une balle ennemie lui a fracturé le bras gauche qui pend, inerte, à son côté. La douleur lui arrache un cri terrible, et, saisissant son fusil par le canon, sa main droite se lève menaçante au-dessus de la tête d'un ennemi. Un coup de sabre bien appliqué lui paralyse le dernier bras qui lui reste, mais non sans que la tête menacée de l'Anglais ne se fît broyer par la chute de la crosse du fusil. La douleur des deux blessures l'emportant sur la force physique et morale, Mélas tombe la face contre terre, baigné de son sang qui se mêle à celui de ses ennemis.

La bataille continue ; mais que pouvaient faire ces braves patriotes à moitié armés, contre des troupes régulières et disciplinés. Le courage ne pouvait suppléer au manque des armes. Aussi, après quelques heures de ce combat, les Canadiens prennent la fuite, emportant leurs blessés.

L'ami de Mélas, demeuré debout, avec une éclaboussure au front, n'oublia pas sa promesse. Il avait vu tomber Mélas, et, au risque de se faire prendre, il réussit à le trouver et l'emporta dans les bois. Les Anglais restaient maîtres du terrain avec plusieurs

morts et un grand nombre de blessés. Victoire facile ! triomphe aisé !

Mélas, mortié mourant, vit encore une fois la mort l'envelopper de ses ombres et menacer de l'emporter pour jamais dans la tombe. Il fallut tous les efforts, toute la science de l'art pour le ramener à la vie. Il en fut quitte pour la perte de ses deux bras. Perte cruelle, supplice toujours nouveau ; il allait durement expier les crimes de sa vie passée.

Après St-Charles, St-Eustache où Chénier tué dans le cimetière auprès duquel il s'était vaillamment défendu avec ses Canadiens, la tête manquait, les membres devaient tomber. Les chefs étant en fuite, les insurgés découragés abandonnèrent les armes pour rentrer dans leurs foyers.

Puis vint 1838 qui vit monter sur l'échafaud nos plus nobles enfants : Cardinal, Duquet, De Lorimier et autres. Le sang qui coula alors était un sang fécond : il vint arroser les pieds de cet arbre de la liberté constitutionnelle dont nous goûtons s fruits acquis au prix des plus grands sacrifices.

Ecoutez ces nobles paroles de De Lorimier, cette triste et pénible victime de l'oppression et du fanatisme. Lisez cette déclaration sublime et cette lettre non moins élevée, non moins noble, adressée de sa prison, à son épouse éplorée :

C. De Lorimier annonçant sa mort à son cousin.

Mon cher cousin et ami,

Quelque douleur que j'aie à vous communiquer, dans ce jour de malheur, la triste nouvelle qui vient de m'être annoncée, je dois le faire sans hésitation....

M. Day vient de m'avertir de me préparer à la mort pour vendredi. Tous vos efforts pour sauver votre malheureux cousin ont été inutiles..... Vous avez tout fait en votre pouvoir pour moi ; voilà ce que je considère et ce pourquoi je vous offre les sentiments de la plus profonde gratitude. Il me reste une chose à vous demander : allez, je vous prie, allez voir ma chère Henriette (sa femme) ; c'est à vous de lui offrir les consolations qu'elle pourra goûter. Pauvre épouse ! je vois, je sens son sein se déchirer par la peine, éclater en sanglots... Mais, quoique naturels, à quoi serviront-ils? Mon sort est fixe; la mort est inévitable, il faut la voir arriver de notre mieux.... Si ma mort arrive un peu plus tôt, elle est pour des motifs dont je ne puis rougir : je meurs en sacrifice à mon pays. Puisse sa cause désolée en recueillir quelques fruits !

Assurez votre dame de mon amitié constante et de mes respects, et vous, mon cher cousin, vivez heureux, et pensez quelquefois à un homme plus malheureux que coupable.

Votre cousin et ami,

Chevalier De Lorimier.

Déclaration de M. De Lorimier.

Le public, et mes amis en particulier, attendent, peut-être, une déclaration sincère de mes sentiments. A l'heure fatale qui doit nous séparer de la terre, les opinions sont toujours regardées et reçues avec plus d'impartialité ; l'homme chrétien se dépouille en ce moment du voile qui a obscurci beaucoup de ses actions pour se laisser voir au plein jour ; l'intérêt et les passions expirent avec son âme. Pour ma part, à la veille de rendre mon esprit à mon créateur, je ne désire que faire connaître ce que je ressens et ce que je pense. Je ne prendrais pas ce parti, si je ne craignais qu'on représentât mes sentiments sous un faux jour....

" Je meurs sans remords. Je ne désirais que le bien de mon pays dans l'insurrection, et son indépendance. Mes vues et mes actions étaient sincères.... Depuis dix sept ou dix-huit ans, j'ai pris une part active dans presque toutes les mesures populaires, et toujours avec conviction et sincérité. Mes efforts ont été pour l'indépendance de mes compatriotes.

Nous avons été malheureux jusqu'à ce jour. La mort a déjà décimé plusieurs de mes collaborateurs. Beaucoup sont dans les fers, un plus grand nombre, sur la terre de l'exil, avec leurs propriétés détruites et leurs familles abandonnés, sans ressources, à la rigueur des froids d'un hiver canadien. Malgré tant d'infortunes, mon cœur entretient son courage et des espérances pour l'avenir. Mes amis et mes enfants verront de meilleurs jours ; ils seront libres !... Un pressentiment certain, ma conscience tranquille me l'assure. Voilà ce qui me remplit de joie, lorsque tout n'est que désolation et douleur autour de moi. Les plaies de mon pays se cicatriseront ; après les malheurs de l'anarchie et d'une révolution sanglante, le paisible Canadien verra renaître le bonheur et la liberté sur le Saint Laurent. Tout concourt à ce but, les exécutions même.... Le sang et les larmes versés sur l'autel de la patrie arrosent aujourd'hui les racines de l'arbre qui fera flotter le drapeau marqué des deux étoiles des Canadas.

Je laisse des enfants qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. Pauvres orphelins ? c'est vous que je plains, c'est vous que la main sanglante et arbitaire de la loi martiale frappe par ma mort. Vous n'aurez pas connu les douceurs et les avantages d'embrasser votre père aux jours d'allégresse, aux jours de fête..... Pauvres enfants ! vous n'avez plus qu'une mère désolée, tendre et affectionnée pour appui ; et si ma mort et mes sacrifices vous réduisent à l'indigence, demandez, quelquefois en mon nom, le pain de la vie ; je ne fus pas insensible aux malheurs de l'infortune.

Quant à vous, mes compatriotes, puisse mon exécution, et celle de mes compagnons d'infortune, vous être utile ! Je n'ai plus que quelques heures plus vivre ; mais j'ai voulu partager mon temps entre mes devoirs religieux et mes devoirs envers mes compatriotes. Pour eux je meurs sur le gibet de la mort infâme du meurtrier ; pour eux je me sépare de mes jeunes enfants, de mon épouse chérie.... et pour eux je meurs en m'écriant : *Vive la liberté ! vive l'indépendence !*

CHEVALIER DE LORIMIER.

Derniers adieux de M. de Lorimier à son épouse.

Ma chère et bien-aimée,

A la veille de partir de mon lugubre cachot pour monter sur l'échafaud politique, déjà ensanglanté de plusieurs victimes qui m'y ont devancé, je dois à mon devoir conjugal, ainsi qu'à ma propre inclination, de t'écrire un mot avant que de paraître devant mon Dieu, le juge souverain de mon âme.

Dans le court intervalle qui s'est écoulé depuis l'union sacrée de notre mariage jusqu'à présent, tu m'as fait, chère épouse, jouir du vrai bonheur. Aujourd'hui, des assassins avides de sang, viennent m'arracher de tes bras ; ils ne pourront jamais effacer ma mémoire de ton cœur, j'en ai la conviction. Ils viennent t'arracher ton soutien et ton protecteur, ainsi que celui de mes chers enfants. La Providence et les amis de ma patrie y pourvoiront.—Ils ne m'ont pas seulement donné le temps de voir mes deux chères petites filles pour les serrer contre mon cœur paternel, et leur donner un dernier adieu. Ils m'ont privé de voir mon bon vieux père, mes frères et mes sœurs pour leur faire mes adieux. Ah ! cruelle pensée ! Cependant, je leur pardonne de tout mon cœur.

Quant à toi, ma chère, tu dois prendre courage et penser qu tu dois vivre pour tes pauvres enfants qui ont grandement besoin des soins maternels de leur tendre et dévouée mère ; ils seront privés de mes soins et de mes caresses....

S'il est en ton pouvoir, emploie doubles caresses envers eux, afin qu'ils ne puissent pas trop ressentir les effets de la perte sur laquelle ils vont bientôt avoir à pleurer. Je ne te reverrai plus sur cette terre ! Oh ! quelle pensée ! Mais toi, ma chère Henriette, tu pourras encore me revoir une fois, et pour la dernière fois; alors je serai froid.. inanimé.... et.... défiguré...."

C'est digne, noble, élevé et patriotique autant que chrétien. On ne lit pas ces lettres sans ressentir un frisson par tout le corps.

Pauvres martyrs ! magnanimes héros ! Défenseurs d'un cause que vous croyiez sainte et juste, soyez béni à jamais. Votre nom durera aussi longtemps que le peuple Canadien n'oubliera pas le passé, aussi longtemps qu'il grandira aux bords de notre fleuve géant, aussi longtemps que le monde restera sur ses bases solides et que le ciel ne se ploiera pas comme un vaste éventail sur les mondes détruits.

XII

AUX RIVES DU SUD.

Arrivés au village, Laurent et Fleur-du-mystère ne savaient pas où diriger leurs pas. D'ailleurs étaient ils certains que ce fut là l'endroit où vivaient les parents de Fleur du-Mystère. On leur avait dit : " A une journée et demie de marche, et ce sera là." La chouette en était sûr, et Bison-des-Plaines était sûr que Laurent ne se tromperait pas, et qu'après une journée et demie il trouverait juste le village désiré.

— Irons-nous chez le Curé ? demanda Laurent.

— Où tu voudras, mon bon ami.

Ils dirigèrent donc leurs pas vers l'humble presbytère de la paroisse.

Fleur-du-mystère excitait tous les regards et elle même était emerveillée à la vue de ces maisons alignées et du temple dont la flèche se perdait dans le ciel. Comme tous les enfants en face de nouveautés, elle ne cessait de questionner son compagnon jusqu'au perron du presbytère, que Laurent ne tarda pas à monter pour aller frapper à la porte.

La servante du curé vint ouvrir. Que vous faut il, leur dit-elle, mes bons enfants ?

— Voir Monsieur le Curé, dit Laurent.

— C'est bien, entrez. Asseyez-vous, je vais aller le chercher; et la vieille disparut par la porte du fond. Elle revint au bout de quelques minutes. Soyez patients, il va venir.

Laurent comprimait avec peine les battements de son cœur. Cette solitude du presbytère où le silence est vraiment claustral, lui pesait sur l'âme. Il avait l'air d'un coupable qui a trempé dans une mauvaise affaire.

Pendant ce temps, sa compagne arpentait la pièce où ils se trouvaient. Tout était curiosité pour elle ; touchant tout pour mieux s'assurer, elle ne perdait rien de vue. Le Christ appendu à la muraille attirait surtout ses regards. Je n'avais pas vu ces choses là, moi. Y en avait il dans ta cabane à toi ?

— Oui, mais tu n'y es jamais venu.

— Je n'avais pas ça dans la mienne, et pourtant ça aurait été beau. Ma cabane, elle était bien humble, j'y ai bien pleuré et souffert ; et son grand œil bleu se mouilla d'une larme.

— Pauvre ange ! s'écria Laurent.

A cet instant la porte du fond s'ouvrit et le Curé entra.

— Bonjour mes enfants, leur dit le pasteur, d'une voix sympathique, en entrant ; vous êtes les bienvenus ; mais je ne vous reconnais pas pour mes paroissiens ; je ne me rappelle pas vous avoir vue ! vous êtes sauvagesse, vous, mon enfant, quoique vous ayez les yeux bleus.

— Crois pas, répond laconiquement Fleur-du-mystère.

Le Curé eut un franc sourire, comme savent sourire ceux qui ont la conscience en paix ; et toi, mon fils, qui a des airs de coureurs des bois, qui es-tu ?

— Je me nomme Laurent Goulord, et c'est toute une histoire que j'ai à vous raconter, si vous voulez avoir la patience de m'écouter.

— Une histoire ? dit le Curé, qui devenait plus sérieux. Pas pour rire ?

— Non, non, Monsieur le Curé, c'est sérieux. Et quand vous aurez écouté vous jugerez.

— Allons ! me voilà juge encore une fois, je t'écoute, mon fils.

Laurent, d une voix émue, fit le récit de son enfance et de ses aventures ; il parla de son arrivée chez les sauvages, de la connaissance de Fleur-du-mystère à qui il avait enseigné à connaître et à aimer Dieu dont elle n'avait eue avant ce temps aucune notion. Il passa ensuite à l'histoire de cette enfant enlevée, de ses souffrances et de sa délivrance par la mort du Hibou qui avait enlevé l'enfant et qui s'était attiré la haine d'un sauvage qui l'avait tué. Voilà Monsieur le Curé, notre histoire vraie, et laissez moi vous dire que cette enfant doit partir d'ici; j'en suis sûr, car on m'a dit que le village était à une journée et demie de marche du poste d'où je part, et je ne saurais m'être trompé.

— C'est une lugubre et triste histoire que tu viens de me conter là. Mon cœur de prêtre s'est ému en voyant la perversité de cet homme que j'ai connu. Mais Dieu soit loué ! dans ses desseins il a voulu conserver cet enfant qu'on croit morte, et il vous a conduit sûrement ici où elle doit rester. Approche Armande.

— Je ne m'appelle pas Armande, mais Fleur-du-mystère.

— Pauvre enfant, tu es bien en effet une fleur mytérieuse pour tout autre que nous ; mais sache une chose, ton nom est Armande.

— Armande ! c'est bien beau. Je tâcherai de m'en ressouvenir.

— Maintenant, écoutez mes enfants. Votre histoire est de celles dont on peut dire : *le doigt de Dieu est là !* Nul doute, Laurent, que la Providence vous a choisi pour exécuter ses desseins. La souffrance résignée et pleine de foi devait être récompensée ici-bas. Oh ! je connais des cœurs qui vont battre d'ivresse, qui sait si la pauvre folle ....

— Qui sera heureuse de nous voir, interrompt l'enfant.

— Ecoute, Armande, tu as été arrachée des bras de ta mère, et elle a tant souffert qu'elle en perdit la raison.

— Ma mère ! j'ai une mère, moi aussi ?

— Oui, mon enfant, et elle vit ici.

— Ici ? Vite, Laurent, allons la voir. Mais mon père ?

— Il vit aussi, et il attend toujours le retour de son enfant.

— Oh ! le Hibou méchant. Il se faisait appeler : " mon père ! " Je crois bien que le grand Manitou..

— Le bon Dieu dit Laurent...

Oui, que le bon Dieu ne le voulait pas, car je l'aimais avec crainte. Mais, Monsieur le curé, ma mère a perdu la raison ; qu'est-ce que c'est ça ? M'aime-t-elle encore ?

— Voici, dit le curé. Elle ne pense plus qu'à toi, alors que tu étais jeune au berceau. Maintenant que tu es grande, elle ne saurait te reconnaître.

— Que faire alors ? dit l'enfant dont les grands yeux s'étaient voilés de larmes à ce récit.

— Ton père vit, mon enfant, lui il saura te reconnaître et t'aimer. Pauvre George ! il sera heureux de te revoir. Sa joie sera immense, et ta présence sera pour lui un ample dédommagement aux douleurs éprouvées auprès de ta mère qui n'a plus d'idée elle-même. Ainsi nous allons aller chez ton père pour que son ivresse ne soit pas retardée. Sache que ta pauvre mère a des moments de calme et de quiétude qui nous donnent l'espoir de la voir revenir.

Dieu vous écoute ! Ainsi, j'espère que par une de ces heures trop courtes de lucidité, la vue et le contact de cette enfant qui est le sien, la ramènerent à elle et lui redonnerent la santé de l'intelligence, la lumière du cerveau.

Remercions Dieu, mes enfants, de nous avoir ménagé si visiblement un effet de sa puissance et de sa bonté. Et le prêtre s'agenouillant au pied du Christ, récita avec ferveur l'oraison dominicale.

Maintenant, viens avec moi, Armande, au-devant d'un père qui a toujours espéré en Dieu et dont *l'espérance n'a pas été confondue ;* viens illuminer un peu cet intérieur où la douleur s'est assise. Et ils partirent dans la direction de la demeure de George Dubois.

N'essayons pas de décrire cette scène de la rencontre d'un père malheureux mais plein d'espoir, et de son enfant perdu depuis plus de quinze ans. Qu'importaient les preuves, le cœur parlait en lui, et il ne pouvait renier son sang. La voix du sang peut enfanter des prodiges et elle ne saurait tromper.

George sentait bien à ses larmes de joie, à son cœur dilaté par une ivresse indissible, mais tempérée par une pensée toujours triste : la mère, folle.

George sentait bien que c'était là l'enfant qu'il n'avait pas vue et que Mélas, dans sa haine, avait ravie pour la faire souffrir et torturer en même temps que le père et la mère.

Viens mon Armande, dans mes bras, disait-il, viens me consoler de cette longue vie sans rayon, sans joie, si ce n'est celle d'un devoir accompli ; et les larmes baignaient son visage, et ses bras entouraient la faible enfant dans un transport d'ivresse. Il ne cessait de la regarder, de la manger pour ainsi dire des yeux. Si grande, si noble, si belle avec ses yeux bleus, s'écriait il ; oh ! je crains de t'étouffer, dans ma folle joie de te revoir à moi. Dieu sait si je t'ai pleurée, moi qui n'avais plus à me dévouer pour un cœur mort, une âme froide, inconsciente, un corps sans chaleur, sans vie. Merci, mon Dieu ! merci d'avoir exaucé ma prière. Mes vœux et mes soupirs ont donc percé cette enveloppe qui vous dérobe à notre vue et pénètre jusqu'à vous ? J'ai espéré plus ; mon espoir est en partie réalisé. Je compte maintenant sur cet enfant pour tout ramener le passé au présent.

— Tu me laisseras voir Laurent, père ?

— Quel Laurent ?

— Celui qui m'a sauvé des mains du Hibou ; ce lui qui m'a fait traverser le grand lac pour venir jusqu'à toi ; il m'a appris à connaître Dieu, et moi je l'aime en retour. Il est resté là bas, près de la grande hutte qui a un mât montant dans les airs.

— Tu as donc encore le parler sauvage, mais ça reviendra. Oui, ma fille, tu verras ton Laurent qui t'a sauvée, qui t'a mise dans mes bras. Sois sans crainte, tes désirs seront les miens. J'aimerai ton ami qui a été bon pour toi, et il a une grande place dans mon affection, puisqu'il est la cause que je retrouve mon enfant qui me donne du bonheur. Demain, nous le reverrons.

— Demain ! c'est bien dit l'enfant. Ce soir je veux être toute à toi ; et s'élançant dans les bras de son père par une impulsion naturelle, elle resta suspendue au cou et aux lèvres de George qui sentit son être frissonner comme sous l'effet d'une commotion électrique.

XIII

LUCIDITÉ.

Elle pleurait la pauvre mère, toujours auprès du berceau vide de son enfant, c'était sa folie. L'enfant que George avait adoptée, venait de se voir rejetée des bras de celle qu'elle appelait timidement sa mère. Va, avait-elle dit, tu n'es pas mon enfant. Ton cœur ne réchauffe pas le mien, car lors même que tu es là je le sens froid et glacé. Va, ne reviens plus me troubler. Tu n'es pas Armande, je le sais bien.

George entre à ce moment. Il est souriant quoiqu'une légère ombre de douleur obscurcisse encore son front pâle et plein de rides. C'était une heure décisive, aussi son cœur battait bien fort, Il avait pressé son enfant chérie dans ses bras qui s'étaient, pendant vingt ans, refermés que sur une pauvre femme incapable de comprendre même une caresse partie du cœur.

George avait fait cacher Armande dans la pièce voisine, et à son signal elle devait rentrer dans la chambre où se trouvait sa malheureuse mère.

George entre donc et vient s'asseoir aux pieds d'Alexandrine dont les joues étaient baignées de grosses larmes. Assis, le coude sur les genoux de celle qu'il adore, il lève vers elle son regard chargé d'une inexprimable angoisse, adoucie par un rayon d'une douce joie mal contenue. Il fixe les yeux de son épouse immobile et rigide assise dans sa longue chaise, et son regard semble lire ce qui se passe en elle. La fixité de cette vue trouble la pauvre folle.

George ! dit-elle, comme faisant un effort suprême, mon George, tu souffres, n'est-ce pas ? Pourquoi ne puis-je t'aider à supporter la vie ?

George ne put cacher sa joie, son ivresse, en entendant Alexandrine lui parler ainsi.

— Je souffre avec toi, mon ange, lui répondit-il.

— Je le sais, George, et tu n'es pas seul à souffrir ; moi aussi je ressens une mer d'amertume qui me noie le cœur à tout instant. Je souffre des douleurs que vous ne comprenez pas et que je ne comprends pas moi-même ; et ses deux mains se posaient sur le front pâle de George, et elle le caressa longtemps ainsi.

Mais où est donc Armande ? dit-elle. Mais non, tu ne le sais pas, car tu me le dirais. Oh ! il y a si longtemps que je l'appelle et que je lui tends les bras ; elle ne revient pas à son berceau. Parfois je crois la presser dans mes bras ; mais non, je vois bien que ce n'est pas elle, je ne sens pas mon cœur battre. George, mon George, rends moi mon enfant. Oh ! pourquoi Dieu me la ramène-t-il pas ? il y a si longtemps que son petit lit est vide !

— As-tu demandé à Dieu notre enfant ?

— Moi.... mais il fait si noir dans mon esprit ; et elle pressait sa tête dans ses deux mains. Mais pourquoi, cela ne m'apporte pas mon Armande et c'est elle qu'il me faut.

— Si tu voyais Armande, mon ange, dit George, la reconnaîtrais-tu ?

— La reconnaître ? Une mère ne pas reconnaître son enfant ? Pourtant ! mais elle est dans son berceau ; et se levant avec une rapidité étonnante, en un instant elle fut près du berceau ; elle entrouvrit les petits rideaux de dentelle. Après y avoir plongé un regard morne, elle s'écria d'un air abattu : " Rien, toujours rien. " Puis elle revint prendre sa place auprès de George. Elle entoura alors de ses deux bras nerveux le cou de son mari, sa tête appuyée sur son épaule, elle se prit à sangloter.

George fut inondé des larmes de la pauvre mère, qui se mêlèrent aux sueurs nombreuses qui perlaient aux tempes du mari d'Alexandrine. Il avait espéré voir se continuer ce moment de lucidité, qui aurait permis à cette malheureuse de reconnaître son enfant, mais il ne le voyait que trop : les ombres recommençaient à envahir le cerveau d'Alexandrine comme les mers houleuses envahissent les grèves désertes.

Tout était-il sans espérance ? Oh ! non, George avait un renfort dans la personne de son Armande. Il se sentait tous les courages, toutes les espérances, depuis qu'Armande était là, près de lui.

Je ne saurais désespérer encore, disait-il en lui-même. J'ai trop souffert pour ne pas voir le ciel récompenser mes efforts et mes espérances.

— Où est-elle ? s'écrie soudainement la mère éplorée. Il me semble qu'elle doit venir.

George fait un signal, le signal convenu, et la porte s'ouvrait à demi. Armande apparut toute rayonnante dans l'embrasure. Instruite d'avance, elle commence son rôle.

— Me voilà, mère, dit-elle. Tu devais m'attendre depuis longtemps ! mais le bon Dieu m'a ramené à toi. Vois comme j'ai grandi ; je suis toujours ton Armande et le cœur est toujours plein de toi.

— Il n'y a pas longtemps qu'elle est partie, Armande. C'était une nuit ; oh ! mon Dieu ! mais j'ai dormi depuis ; j'ai fait un long rêve de douleur.

— Oui, ma mère, tu as souffert et moi je reviens pour te consoler.

Il y eut alors une pause chez Alexandrine. Son œil perçant prit une fixité étrange, et une lueur fauve illumina soudain sa paupière rougie. La veine du front se dessina de haut en bas, et la bouche s'entrouvrit imperceptiblement.

— Tu n'es pas Armande, car tu serais dans mes bras et mon cœur battrait à se briser.

— Comment veux-tu que j'y sois, ma mère, tu ne veux pas me reconnaître.

— Mère !.... reconnaître ! dit la folle ; oh ! mon front, mon pauvre front ! Je souffre, et le cœur a des angoisses indicibles. Où es-tu ? Armande. Reviens-moi, reviens-moi. Toi seule peut me faire vivre ; sans toi, je meurs à tout moment.

— Je viens, ma mère ; vois, je suis là à tes pieds ; et l'enfant s'approcha jusque dans les bras d'Alexandrine.

George avait la pâleur d'un cadavre. Tout est sans espoir ; mon Dieu ! j'espère pourtant encore en vous. Il faut qu'elle revienne, au prix d'un miracle s'il le faut. L'espérance et la foi peuvent tout.

La mère venait de prendre une main de l'enfant. Ta main est brûlée petite, et ton visage aussi ; mais ta main est douce et son attouchement me fait du bien.

— Oui, ma mère, le sang qui coule là, dans ces veines toutes petites, vois-tu ? c'est le tien.

— Tes yeux sont bleus ?

— Oui, comme les tiens, mère. Si mon visage est moins blanc, c'est que la fumée l'a bruni, chez les sauvages.

— Les sauvages !.... les sauvages !.... ceux qui sont venus te prendre ; ils vont venir, mon Armande, mon enfant, mon trésor !....

Ce ne fut que cris et larmes, sanglots et paroles entrecoupées. Ce que l'art n'avait pu accomplir, la voix du sang venait de le faire.

— Enfant, s'écria la mère, ma raison est vaincue facilement, car les ténèbres y remplaçaient la lumière depuis longtemps. Le sang qui coule dans tes veines a fait un prodige ; il a réchauffé le mien que ton départ avait figé dans mes artères. Viens maintenant que je vive de toi, de ta vie, de ton regard, viens sur mon cœur ; et un torrent de larmes vint inonder Armande qui avait des pleurs au bord de ses longs cils.

Alexandrine semblait trouver la vie dans ces longs embrassements, dans cette étroite union avec l'enfant

dont son cœur maternel était depuis si longtemps privé. Mon Armande ! ne cessait de répéter la pauvre mère. Oui, j'ai là, dans l'âme, je ne sais quelle ivresse qui a remplacé la mer d'amertume qui m'envahissait à toute heure. Je suis heureuse, je jouis, je nage au sein d'un bonheur sans pareil.

George, à l'écart, attendait que l'explosion fut terminée pour se jeter dans les bras de ces deux êtres qui composaient toute sa vie.

— Mais, dit Alexandrine, je suis égoïste, tout pour mon enfant ; viens mon George, viens toi aussi que je vous réunisse dans un baiser, dans un même serrement sur mon cœur réjoui ; et tous trois se confondirent dans une même longue et chaude caresse.

La mère avait donné la vie à son enfant, et son enfant lui rendait la vie de l'intelligence. Alexandrine était revenue ; les brouillards se dissipèrent pour laisser à l'intelligence toute sa lucidité, toute sa force d'action et d'opération.

XIV

CALME DU CŒUR.

Ce ne fut qu'un concert de joie, d'admiration et de louange par tout le village. Aussi les maisons restèrent-elles presque désertes le matin qui vit une grand' messe chantée en action de grâce pour remercier Dieu de cette double recouvrance : la fille et la mère, l'une perdue à sa famille, l'autre rendue à la raison. Au *Te Deum*, il y eut bien des larmes dans l'humble nef de la petite chapelle qui avait vu le mariage de George et d'Alexandrine, comme le baptême d'Armande. Les flots du passé surgirent alors et montrèrent à bien des yeux des souvenirs tantôt heureux, tantôt tristes et navrants.

Pendant huit jours, ce fut le sujet intarissable au coin du feu, dans toutes les familles du village. On vint de toute part pour voir l'enfant perdue et retrouvée, et juger si réellement Alexandrine avait recouvré la raison, et les gens de crier : " Au miracle ! "

Ils avaient bien raison de crier : " Au miracle ! " Oh ! l'amour d'une mère et la voix du sang sont si forts qu'ils peuvent faire des miracles.

S'imagine-t-on la joie, l'ivresse de ces deux êtres intimes, George et Alexandrine, rendus l'un à l'autre à leurs premiers amours, et unis plus intimement par leur enfant si grande déjà, si intelligence et si belle. On avait bien raison de dire qu'elle promettait pour l'avenir. Elle avait la hardiesse et l'agilité des enfants des bois, et conserva une certaine gaucherie naïve qui fit rire bien souvent, élevée sur les grèves, à la porte de la cabane, au milieu des bois ; elle avait grandi comme les joncs, et maintenant que sa taille négligée était relevée par un habillement plus régulier, plus uniforme, elle paraissait plus souple, plus svelte, plus élancée.

George ne cessait de la fixer, et ses regards humides disaient assez les émotions auxquelles il était en proie ; Alexandrine, qui avait conservé un air plus songeur, plus recueilli, Alexandrine qui voyait déjà des fils blancs dans sa chevelure, se contentait de sourire. Alors George, dans son ivresse dont il savourait tous les charmes, ne pouvait contenir ses transports, et ses deux bras enserraient ces deux êtres ; sa vie, son amour, sa joie. Comme il sentait un sang plus généreux circuler dans ses veines ; comme il sentait son cœur battre plus à l'aise dans sa poitrine, alors que sa femme et son enfant lui souriaient en le caressant chacun leur tour. Chères âmes, disait il, pour vous j'ai souffert, pour vous j'ai espéré. Voyez ce qu'ont fait les angoisses : mes cheveux sont grisonnants, et mon cœur pourtant a des ardeurs d'un jeune homme de vingt ans. Pour toi, Alexandrine, à cette heure qui me voit dans tes bras, " je rajeunis de cent ans. Oh ! que mes peines sont amplement compensées aujourd'hui. Pendant vingt ans j'ai vécu d'espérance, et aujourd'hui j'ai la réalité, réalité visible, palpable ; et pour affirmer ses paroles ses bras s'arrondissaient pour confondre sur sa vaste poitrine ces trésors précieux d'où dépendait son bonheur.

Les jouissances d'un amour calme, d'un intérieur plein de douces ivresses, venaient s'asseoir encore une fois au foyer de George, et cette fois pour ne plus finir. Cette demeure, naguère image vivante d'un tombeau vivant peuplé de squelettes ambulants, reprenait une apparence plus gaie, plus réjouissante.

Tout avait vieilli ; Alexandrine avait blanchi. Oh ! quelle longue nuit pour moi ! disait-elle. Comme j'ai dû vous faire souffrir, toi surtout, mon George. Que d'amour profond il t'a fallu pour me veiller avec patience, devancer mes désirs inconscients, calmer mes douleurs, tromper mes ennuis. Tu es un ange, et Dieu te récompensera comme je vais essayer de te rendre tout cela par mon amour empressé, par mes caresses profondes et pleines de sincérité.

Je suis récompensé, dit George dans la joie que j'éprouve de vous voir enfin remises toutes deux dans mes bras. Oh ! qu'il est vrai de dire avec le poète :

Pour venir au repos, il faut souffrir.

D'ailleurs mon devoir était d'être auprès de toi, mon ange, et c'était pour moi une grande source de consolation que d'agir ainsi. J'aimais et j'agissais par amour. " L'amour se nourrit de sacrifice," dit-on. J'ai eu amples provisions, et pas un seul instant le cœur n'a fait défaut.

Cher enfant ! disait alors Alexandrine ; et dans un élan de joie et d'amour elle se jetait au cou de George, et elle restait ainsi suspendue à ses lèvres dans un suave baiser dont seuls ils pouvaient savourer les charmes.

Au milieu de l'énivrement qui inondait leurs âmes, ils n'oublièrent pas le noble et courageux jeune homme à qui ils devaient une partie de leurs joies. Laurent fut admis au foyer, on le félicita et il fut un héros pour tout le village et les paroisses avoisinantes. De suite, on s'éprit de lui, tant son air humble et ses belles manieres lui attachaient tous les cœurs. A voir son teint pâle et l'épaisse chevelure noire qui encadrait si bien son visage de forme ovale, on devinait de suite une nature énergique, un cœur droit, une âme ardente et fière. Les solitudes du Nord Ouest avaient, au contraire, raffermi son caractère en lui apportant une légère dose de mélancolie qui lui allait très bien.

Un soir, l'heureuse famille était réunie au salon. Un silence presque lugubre planait sur ces personnages tantôt si riants. Oh ! c'est qu'on venait de

toucher une corde sensible : les malheurs de la patrie.

Le cœur si fier du Canadien ne pouvait parler des malheurs d'alors, sans ressentir une poignante émotion. Papineau, d'illustre et de triste mémoire avait parcouru les campagnes, tonnant contre le despotisme des Anglais et faisant vibrer dans tous les cœurs une corde sensible du patriotisme. Nos Canadiens, privés de leurs droits, régis par la minorité aveugle et arbitraire, se soulevèrent comme autrefois les Vendéens de LaRochejaquelin. On connait le résultat de la lutte : du sang et des martyrs de notre côte, des brigandages et de lâches actions du côté des Anglais ; il y eut des emprisonnements et des déportés aux Bermudes, du bord des Canadiens, comme il y eut des fronts stigmatisés et des conduites blâmées de la part de nos ennemis.

On venait donc d'apprendre, chez George Dubois, comme dans tout le village, que les Canadiens avaient été défaits à St-Charles et à St-Eustache, et que la plus grande terreur régnait dans les campagnes, aux alentours de Montreal, On disait que bon nombre des nôtres étaient restés sur le champ de bataille. Cette nouvelle était bien de nature à abattre la joie, car quand on aime une cause, on chérit ses défenseurs, et s'ils tombent victimes de leur dévouement, les larmes coulent, les regrets se manifestent.

On parla longtemps à la veillée de cet événement terrible ; on en parlait encore quand le pasteur entra et fut accueilli avec joie et vénération : tout le monde s'était levé d'ensemble, et Armande, toute réjouie, s'était envolée à sa rencontre.

— Bonsoir Père, lui dit-elle.

— Bonsoir, Fleur-du-mystère.

— Oh! ne me rappelez plus ce nom qui dit trop mes souffrances. Pourtant je l'aime ce nom, car je m'appelais Fleur-du-mystère quand Laurent me connut, m'aima et me le dit.

— Laurent, mais il est ici ?

— Non, dirent les assistants.

Je comprends. D'ailleurs vous allez comprendre comme moi. Mes chers amis, vous venez de voir l'action de la Providence dans tout ce qui vient de se passer. George et Alexandrine, vous avez remercié le Seigneur de vous avoir rendu votre enfant et George surtout, votre chère moitié ; il est juste que vous ne soyez pas trop égoïstes. Vous avez reçu, fêté et acclamé le vaillant jeune homme que vous connaissez tous, Laurent Goulord, lui la cause première de cette joie, de ce ravissement que vous goûtez ensemble depuis quelque temps. Tout cela est bien, mais ce n'est pas tout. Ce jeune homme a quitté une place importante ; on dirait qu'il écouta la voix de Dieu : l'amour seul de sauver votre enfant le porta à tout abandonner. C'est un acte héroïque dont on ne saurait trop le récompenser. J'ai dit l'amour seul le porta, donc il aime votre enfant, et la plus grande récompense pour lui serait de la posséder à jamais.

Par ma bouche, il vous demande, George et Alexandrine, la main de votre enfant, sûr de ne pas se voir refusé.

George se leva alors : Monsieur le Curé, je ne suis pas de ces parents qui n'ont que l'intérêt en vue et l'égoïsme dans le cœur. Le bonheur de mon enfant, je ne le mesure pas à la richesse de celui qu'elle doit prendre, mais aux qualités qui l'ornent. La vie est trop courte et trop pleine de troubles, de larmes et de déceptions pour augmenter encore son aridité par un refus, quand je sais que le cœur de notre Armande désire, elle aussi, cette union. Ainsi, j'accepte pour Armande votre protégé, Monsieur le Curé, votre ami, le sauveur d'Armande.

— Je n'attendais pas moins de votre bon cœur, répondit le Curé. J'estime Laurent, et je lui ai avancé l'argent nécessaire pour commencer un établissement qui deviendra prospère, j'en ai la certitude. Soyez consolés, vous avez fait des heureux ; et quelle joie nous faire, quand il y a tant de bonheur qui se perd dans le monde. Le mariage, en unissant ces deux êtres qui s'aiment, ne fera qu'augmenter la famille d'un membre.

La cérémonie fut fixée à une date prochaine. Elle suivit la première communion d'Armande de quelques jours seulement.

Ce fut une fête que ce mariage. La chapelle avait revêtu ses plus beaux ornements, des érables élégantes ornaient la nef et le chœur, et reposaient la vue par ce tableau frais et verdoyant ; il y eut des voix limpides qui chantèrent, et la voix grave du prêtre troubla seule ensuite le silence du temple, en parlant avec âme de la sainteté du mariage, de ses devoirs et de ses exigences.

Laurent et Armande étaient unis pour la vie ; désormais au bras l'un de l'autre, ils allaient jouir de leur bonheur bien mérité.

Ceci avait lieu quelques mois après les événements de 1837 38, pendant lesquels Mélas, blessé, avait été recueilli par la sentinelle, son ami, et emporté loin du champ de bataille où les Anglais étaient vainqueurs.

XV

LE MUTILÉ.

La maison de George Dubois a pris un air de fête inaccoutumé ; elle, autrefois si morne, si sombre qu'on aurait dit une prison ténébreuse sur le seuil de laquelle se serait assis l'ange de la douleur, resplendit à cette heure, et des flots de lumière s'en échappent par toutes les issues.

C'est le soir du jour qui vit Laurent uni pour jamais à celle qu'il appela d'abord du doux nom de Fleur-du-mystère et qu'il appelle à présent Armande, son épouse à jamais inséparable. C'est une réjouissance générale ; elle a gagné tous les rangs, et ceux qui n'ont pas pu être de la noce sont venus du moins au temple pour y offrir leurs vœux et leurs prières pour le bonheur de ce nouveau couple.

Pénétrons un instant, plus longtemps si vous le voulez, dans les vastes salles de la maison de George, où tous les cœurs surabondent de joie et d'allégresse, où toutes les âmes sont sous l'empire d'un même sentiment, d'une même impression : gaieté franche, amusements chrétiens.

En entrant, tout d'abord, un vaste appartement bien illuminé où jasent les vieilles têtes de la paroisse. Grave, ils ont choisi le lieu le plus retiré pour ne pas paraître comme des ombres au fond d'un gracieux et riant tableau. Un nuage de fumée les environne de toute part, chacun y contribuant par de

nouvelles additions souvent réitérées de fumée de tabac sortant de leurs pipes toutes neuves pour la circonstance. On n'y parle que de choses graves; ils laissent aux jeunes gens le soin de montrer leur adresse dans l'art de danser; ils ont eu leur temps, eux aussi; maintenant que la vieillesse est arrivée avec ses fils blancs et ses membres alourdis et rebels, souvent ils aiment à causer sagement en fumant leurs pipes; les vieillards aiment tant à parler.

A droite, c'est la salle de danse; aussi un flot de dentelles et de rubans, moins cependant que de nos jours, s'agite dans un tourbillon échevelé. Les joueurs de violon suent affreusement, ceux qui dansent encore plus; qu'importe, la passion, l'énivrement de la danse est là. On n'écoute que le bruit du pied frappant en cadence, et sur ce simple son on saute, tourne, avance et recule avec une dextérité incomparable, chacun dans son genre. Ceux qui attendent leur tour, restent debout, mais ne sont jamais seuls.

Que de scènes intimes, de petits drames familiers, se déroulent dans ces veillées où tout est en famille. Que de secrètes jalousies y prennent naissance; que de haines souvent s'y enveniment; mais en général il y a de la gaieté, de l'entrain, de la verve et du plaisir honnête. C'était encore le bon temps alors; aujourd'hui que les temps sont changés et les mœurs aussi! Ainsi, il y a plus de gaieté folle et écervelée, plus *d'esprit* par la quantité qu'on en prend, et alors le résultat final: une bassesse en règle. Heureusement que cela est rare.

Passons au troisième appartement. C'est le lieu des tristes souvenirs. C'est ici que le Brochu et la Chouette s'arrêtèrent un instant pour s'y consulter C'est un large appartement qui donne sur la mer. Là, au fond, c'est une porte qui donne sur la chambre à coucher de George et d'Alexandrine: c'est là qu'Armande fut enlevée, là que la mère devint folle et là encore qu'elle recouvrit la raison longtemps perdue. A cette heure de rares invités y sont assis. Dans un coin, sur un sofa en chêne massif, se trouvent les nouveaux mariés. Qu'elle est belle ainsi parée de ses habits de noces; son costume est simple, il n'en a que plus de charmes; sa chevelure entremêlée de roses a des reflets sous les rayons des lampes. Sa figure radieuse a gardé un peu de cette empreinte grave et réfléchie qui règne sur le visage de l'enfant des bois.

Pauvres oiseaux battus par la tempête, ils ont réussi à trouver terre, et là, à l'abri des orages et des vents, ils vont y bâtir leur nid soyeux pour toute une vie qui est toujours *longue sans amour*. Ils ont fui le tumulte et la joie bruyante pour goûter un peu de leur ivresse. Oh! qui dira l'énivrement de cette heure si douce où deux êtres animés des mêmes sentiments, se retrouvent pour ainsi dire dans les bras l'un de l'autre, et cela pour toute une vie. Qui dira les chastes élans du cœur, ces suaves accents d'une tendresse passionnée et sincère, ces mélodieuses paroles d'un amour fort comme le roc éternellement battu des flots, ces deux serments de fidélité conjugale, ces riantes promesses de s'aimer toujours, de se dévouer l'un pour l'autre, d'aimer le foyer et d'y vivre l'un auprès de l'autre, comme le doivent faire ceux qui se marient par amour. Enfin, disait Laurent, nos efforts ont été couronnés de succès. Il ne m'appartient plus de le dire:

Ainsi, Fleur-du-mystère,
Si tu voulais mon cœur,
Nous aurions sur la terre,
A deux le vrai bonheur.

Mais je puis bien dire:

Ainsi, Fleur-du-mystère,
Puisque tu prends mon cœur,
Nous aurons sur la terre
A deux le vrai bonheur.

— Oui, mon Laurent, nous aurons le bonheur. A nous qui avons souffert, il est bien permis de goûter un peu de joie, d'avoir notre part de bonheur qu'on goûte d'autant plus que nous avons eu des épreuves l'un et l'autre. Je sais que la vie a son bon et son mauvais côté; qu'elle est pénible parfois, mais je serai dévoué pour toi. Pour toi, je tairai mes inclinations, pour toi je serai douce, aimante et vivant d'intérieur. Quand tu seras éloignée ton Armande attendra ton retour avec la patience de la colombe, gardant toujours au fond de mon âme tout l'amour que je te porte, et tu sais s'il est fort. Quand tu seras à mes côtés, fatigué de la journée, tu auras mon cœur pour appuyer ta tête, et dans ton repos, il te dira par ses battements comme il ressent de joie à ta vue; nous oublierons le monde et ses vaines promesses qui passent comme lui; partagés entre le devoir et notre amour, confondus dans un même sentiment, il y aura des beaux jours pour nous. S'il vient des revers, je serai forte pour toi et avec toi, et notre amour vaincra bien des embarras.

— Oh! comment remercier le ciel de m'avoir donné un cœur comme le tien, disait Laurent à sa chère Armande, en lui pressant les deux mains dans une ardeur mal contenue. Oui, mon ange, le bonheur est dans tes bras; la joie est au foyer, près d'un berceau, et non dans les fêtes, les bals, le monde et ses plaisirs. Là pas d'ombres, pas de larmes tant que le monde y reste ignoré; sinon, il y a des déceptions et des tristesses. Remercions le ciel de nous avoir donné les mêmes aspirations, les mêmes désirs. Oh! il y en a tant qui souffrent, parce qu'ils n'ont pas à leurs côtés des cœurs capables de les comprendre. Combien qui ne demandent qu'un peu d'attachement, de fidélité, pour jouir, et qui n'ont que de la froideur. Pauvres fleurs que celles-là! à qui il ne manque qu'un peu de soleil, un peu de rosée pour vivre. Oh! qu'il est bien juste de dire:

Que cette courte vie est longue sans amour.
Ce sont les battements de notre cœur avide
Qui font le vol du temps ou pesant ou rapide.

Ainsi parlaient ces deux enfants éprouvés. Forts de leur amour, ils pouvaient marcher dans la vie sans craindre les épines qui y sont si nombreuses. Oui, disons-le: la paix et le bonheur sont l'apanage des époux aimant leur foyer, et y remplissant les devoirs que le mariage leur impose. Que les ménages soient chrétiens avant tout, et la génération qui grandira ne donnera pas des doutes pour l'avenir de notre pays.

Non loin de Laurent et d'Armande, un groupe s'est formé autour de George et de la famille Boildieu, pour y parler des derniers tristes événements. On y plaignait ces nombreuses victimes de 1837-38, dont le seul crime était d'avoir senti battre leur cœur

au souffle sacré des mots : " Patrie et liberté. " Puis on abandonna le sujet pour parler de Mélas. Tout ce que George en savait, c'est qu'il était bien mort ; Laurent avait la même idée, et il n'était pas seul. Pas une voix s'éleva pour déplorer sa perte.

A cette heure, sur la route poudreuse, un pauvre hire s'avance clopin-clopant. Il se traîne bien difficilement vers la maison d'où s'échappe des flots de lumière et d'harmonie. Cet homme défiguré semble écrasé sous un fardeau pesant. Pour comble de malheur, ses deux bras sont coupés et le reste pend à ses côtés, comme deux branches d'un arbre cassé par le vent. Arrivé sur le seuil de la maison où règne la joie, le mutilé s'arrête. Sa tête se baisse sur sa poitrine qu'un sanglot vient de soulever.

Qu'importe, dit il, le cœur me fait mal, mais j'ai mérité tout ce qui peut m'arriver ; puis il heurta à la porte. Les vieillards levèrent la tête. Un visiteur à cette heure ! c'était un peu fort. La superstition leur fait dire : " Ouvrez ! " au lieu de " entrez ! " La *clanche* glisse avec bruit, et la porte s'entrouvrant démasque le nouvel arrivant.

Entrez, entrez, crient les vieillards, il y a de la place pour vous.

Le mutilé se découvre et va s'asseoir auprès de l'âtre. Succombant à l'émotion, il faiblit, et les larmes se prennent à couler lentement.

Le bruit ne tarde pas à se répandre qu'un pauvre mutilé est arrivé sous le toit béni et plein de réjouissance. George et Alexandrine, accompagnés de Laurent et d'Armande, les premiers par devoir, les autres par curiosité, firent irruption dans la salle des vieillards.

— Soyez le bienvenu sous ce toit, mon brave homme, il y a ici de la place pour tous.

— Merci, dit le nouveau venu ; un défenseur de la patrie, quelqu'ait été son passé, mérite encore un peu d'égard.

— Vous êtes un patriote ?

— Oui, j'ai combattu à St-Charles.

A ces paroles, un frisson patriotique plein d'enthousiasme passa par tous les rangs. C'est un brave, disaient quelques voix ; un martyr, disaient les autres.

— Oui, mes amis, s'écrie le mutilé, j'ai offert ma vie à Dieu pour mon pays et mon passé. Il ne l'a pas voulue ; mais pour plus de souffrance, il m'a enlevée mes deux bras dont la perte me condamne m'humilier jusqu'à voir les autres me porter à la bouche les aliments nécessaires pour vivre. Souffrir ! oh ! mais je veux connaître la souffrance pour racheter ma vie, moi qui ai tant fait souffrir.

— Vous avez été un bourreau ? l'homme, dit Armande.

A cette voix, le mutilé eut un frisson et répondit : Oui, c'est le mot. Mais si le passé est là qui m'accable, il y a en moi l'espérance de meilleurs jours. Mais pourquoi cacher tout ! La joie vous met un bandeau sur les yeux. Ne me reconnaissez-vous pas Alexandrine, George, Laurent, Fleur-du-mystère ? Je suis Mélas Vincent, le Hibou !

Si une bombe prussienne fut tombée dans l'appartement, elle n'aurait pas produit autant de clameurs et d'étonnement.

Mélas ! criait la foule, et le cercle allait s'agrandissant.

Le mutilité est un sourire. Le Seigneur disait un jour, en parlant de la pécheresse : " Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. " Eh ! bien, refuserez-vous un pardon que j'implore à genoux, moi, mutilé par la guerre pour mon pays, pour ses droits et sa sainte liberte ? Et Mélas tomba aux pieds de ceux qu'il avait tant fait souffrir.

O revirement subit ! aussi grande avait été tout d'abord l'expression de la haine, aussi grande était à cette heure l'expression d'une généreuse miséricorde. C'était une victime de 1837-38 ; il avait versé son sang pour la patrie, pour la cause des Canadiens ; et puis ceux qu'il avait persécutés n'étaient-ils pas heureux à cette heure ? Lui-même n'avait-il pas assez souffert ? Ils ne devaient donc pas être égoïstes dans leur bonheur

— Nous pardonnons, dit George ; et vous ? en se retournant vers les autres.

— Oui, Fleur-du-mystère pardonne au Hibou, s'écrie Armande, mais à une condition : c'est qu'il oublie le passé.

— Pour moi, dit Laurent, je lui dirai simplement ces paroles du poëte :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels !

Le pardon était entier. Mélas avait eu le baptême du sang ; on lui pardonnait le passé, que lui fallait-il de plus ?

EPILOGUE.

George et Alexandrine, quoique vieillis, sont encore jeunes par le cœur. Laurent est heureux auprès d'Armande, et l'on voit, aux jours de soleil, le mutilé assis sur le banc, dans l'avenue, et jouant avec le premier né de Laurent. Bison-des-Plaines leur a fait une visite. Il n'a pas voulu voir Mélas : c'était un sauvage de race que ce Bison-des Plaines. On peut dire, à cette heure, d'Armande que

Sa main, aux prés fleuris, demande chaque jour
Ce qu'ils ont de plus beau pour parer son amour.

Parfois encore, réminiscence d'un passé assez triste, Alexandrine se surprend à chanter " le vallon.

Mes jours tristes et courts comme des jours d'automne
Déclinant comme l'ombre au penchant des côteaux.
L'amitié me trahit.... la pitié m'abandonne,
Et seule je descends le sentier des tombeaux.
Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur que le cœur plein d'espoir
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.
Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours,
Quand tout change pour toi la nature est la même
Et le même soleil se lève sur tes yeux.

FIN.

CHARLES A. GAUVREAU.

ENTRE DEUX COUPS DE FILET

La pêche a cela de bon qu'après un exercice violent, on a des moments de grand calme.

Lorsque les filets sont jetés ; lorsqu'on n'a plus qu'à attendre la marée, étendus sur le sable ou groupés sur les bancs de l'embarcation, on cause.

Ce sont de bons moments, l'esprit est libre et dispos, l'air vif de la mer vous dilate le corps et son aspect vous élève l'âme.

C'est dans ces heures de calme qu'il faut chercher le secret de cette foi vive du marin, de cette foi qui se réveille si puissante et si naïve aux heures du danger.

Appuyé au plat-bord, l'œil perdu sur la ligne de l'horizon, sur cette ligne bleuâtre qui n'est ni ciel ni eau, et derrière laquelle se cache la terre ; la terre ! mot magique qui renferme tout, joies, douleurs, espoirs, misères, pour le marin longtemps absent ; rêvant ainsi, le marin se dégage de toutes ces scories qui cachent et gâtent les âmes ; plus d'une fois j'ai vu des lèvres s'agiter, j'ai entendu des mots de prières dites par des bouches qui semblaient plutôt faites pour jurer.

Ces heures de repos dont je parlais, sont le plus souvent consacrées à la conversation ou à quelque récit.

Ceci est même préféré. Tout le monde y trouve son compte ; les paresseux ne font rien, et le conteur, s'il est habile, a du succès ; succès facile du reste, le milieu rend indulgent.

Combien j'ai entendu de ces histoires, les unes tristes, les autre gaies.

Mon frère, qui revenait des Indes, nous contait ses mille accidents de voyage, l'histoire de ses amitiés lointaines, de ces réceptions cordiales que font aux Français de France, les Français de nos colonies. Il nous dépeignait les intérieurs créoles, et les festins qu'on lui donnait. Une autre fois, c'était le récit d'une tempête ; il nous disait comment, forcés par un coup de vent, un cyclone, comme on dit aujourd'hui, de fuir le mouillage de l'île de la Réunion, ils avaient bourlingués pendant six jours à la cape —c'est à-dire sans voiles, — tous les sabords, fermés —c'est-à-dire sans air, — tous les feux éteints, — c'est à-dire sans jour et sans cuisine ; comment je ne sais quelle olla podrida, quel arlequin froid, de la viande salée, du fromage, de la confiture, étaient leur seul ressource ; comment, au moment où ils dînaient, venait un coup de mer qui bousculait tous les objets placés sur les planches du poste ; et comment celui-ci trouvait, l'émotion passée, une botte dans son assiette, l'autre un chapeau, celui-là un bouquin, un quatrième un morceau de savon ou une pipe.

Quelquefois, à la pêche, nous emmenions l'abbé Dréo, qui avait été aumônier de la flotte et qui savait des histoires à mourir de rire : celle du matelot qui venait à confesse avec un bout de filin long [illegible] brasses, portant autant de nœuds qu'il avait de ce[illegible] la conscience et qui défilait son filin de péchés sur [illegible]elle du capitaine de la *Pénélope*, [illegible]de tenue et qui, dans comme un chapelet ; [illegible] *lope*, qui était toujours en gra[illegible] les relâches, montait ainsi à cheval pour aller voir ses amis, sabre au côté et claque en tête, si bien que les matelots disaient qu'il couchait avec son sabre et qu'un jour qu'une fausse manœuvre du timonier avait fait chavirer la yole, le commandant manqua de se noyer parce qu'il voulut d'abord rattraper son chapeau et le remettre sur sa tête.

Ces récits n'en finissaient plus, mais le plus fort de tous les conteurs, c'était Bernus, le matelot.

C'était un type que ce Bernus : Petit, trapu, des épaules de Samson, une tête grisonnante, des cheveux en brosse, une face en pomme mûre, des yeux piquants comme une vrille, des boucles d'oreilles en formes d'ancres et une chique énormes gonflant sa joue.

C'était le marin dans son plein, fort croyant en Dieu, sans embarras et sans gêne, ayant tout vu, tout jugé à sa façon, tout retenu surtout. Il avait navigué trente-cinq ans à l'Etat, dix ans au long cours, cinq ans au cabotage, et il était avec nous depuis quatre ans. Ces chiffres vous donnent son âge. Bernus avait cinquante-quatre ans d'âge et cinquante-quatre ans de mer ; il était né dans la chambre d'avant de la *Licorne*, une goëlette du commerce, où son père était gabier et où sa mère s'était trouvée embarquée par mégarde et obligée de faire un voyage de trois ans aux Indes Orientales.

Cet embarquement était une des histoires de Bernus ; mais il ne la contait que les grands jours, et je ferai comme lui.

Bernus avait excellent cœur, excellent esprit, mais il avait ses antipathies ; il ne pouvait pas souffrir les gendarmes, non pas qu'il eût eu jamais à se plaindre d'eux à terre, mais à cause d'un certain capitaine de gendarmerie colonial qui l'avait pris en grippe et lui avait valu une punition. Les jours où Bernus était en train, il nous racontait les misères de capitaine de gendarmerie.

— C'était un homme rangé, tiens bon là disait Bernus, économe, fallait voir. Pour venir à bord de *l'Armide*, où j'étais, il prit à la caie un bateau de passage, si bien que moi qui étais de garde à l'escalier, je ne vit pas l'officier, et croyant que c'était des amis de l'équipage, je dis : " Passe au vent. " Le bateau obéit et voilà l'officier obligé de monter à bord par l'échelle, se hissant aux tireveilles comme un bâton, suant, jurant, tiens bon là, à faire coller la frégate, Moi je riais, ce ne fut pas long ; il porta plainte au second et je fus coffré ; c'était injuste, pas vrai ? y n'avait qu'à se montrer, cet homme, et à ne pas prendre un bateau à provisions. J'aurais jamais cru qu'y avait là un officier ; un bœuf, je ne dis pas non.

Quand Bernus était en train, il imitait le capitaine de gendarmerie entrant chez le commandant avec son habit de tenue rendu trop étroit par une lame qui l'avait inondé, si bien que les bras du guerrier formaient comme un cerceau et que les basques de son habit s'ouvraient comme les ailes d'un hanneton. Bernus avait surtout une manière de dire :

— Commandant, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur de tout mon cœur,

Qui nous faisait éclater de rire.

Mais notre bateau a fait un mouvement ; nous sommes mouillés sur notre grappin, et voilà que nous tournons tout doucement, c'est le flot ; à plus tard

les causeries, les récits de Bernus ; le poisson va venir, il faut ouvrir l'œil. et puis il y a là-bas un nuage gris qui vient avec le flot, et vers l'horizon des risées de vent ; la soirée sera dure ; pare à lever le grappin, arme les avirons, nous allons donner un coup de seine ou deux, puis lever les filets et ensuite filer grand train à Houat, où nous voulons coucher ce soir.

H. Vrignault.

LA BATAILLE DES POULES

Un homme avait une femme si bête, si bête qu'elle était aux trois quarts idiote, et qu'elle passait presque pour folle dans tout le pays.

Comme elle faisait souvent des maladresses, il en résultait qu'il la battait souvent ; et quelquefois même, quand il était bien en colère, il la battait plus que de raison, car il ne faut abuser de rien.

Or un jour que cette pauvre créature avait reçu une ration de coups de bâton plus fort qu'à l'ordinaire, elle s'en alla, dès que son mari fut parti aux champs, s'asseoir dans sa cour, où elle pleura de tout son cœur.

Elle pleura si fort, que sa vache qui mangeait de l'herbe dans la cour, s'arrêta, et leva la tête en regardant d'un air tout étonné.

— Je crois en vérité que même les animaux se moquent de mon chagrin, s'écria la femme.

Et dans sa colère elle battit si fort la vache qu'elle la tua.

Quand son mari revint et qu'il trouva sa vache défunte, il se mit dans la plus belle fureur qu'on eut jamais vue, et commença à rosser sa femme ; puis quand il l'eut bien rossée, il lui commanda, pour tirer le meilleur parti possible de la vache morte, de la couper et de la mettre avec des choux qui étaient dans le jardin, pour pouvoir en manger à dîner.

La femme obéit, c'est-à-dire qu'elle coupa la vache par morceaux, et qu'elle l'alla placer dans le jardin par terre auprès des choux.

Il vint des chiens, qui mangèrent la viande.

Or, parmi ces chiens il y en avait un grand noir, que la femme détestait, sans trop savoir pourquoi.

Elle voulut se venger de lui sans que son mari le sut ; pour cela elle le conduisit dans la cave et l'attacha avec une corde au robinet d'un tonneau plein de vin, puis elle commença à le battre de toutes ses forces.

Le chien en voulant éviter les coups tournait tout autour du tonneau ; il tourna si bien que le robinet s'ouvrit et que tout le vin se répandit dans la cave.

La femme voyant cela eut peur de son mari, et pour sécher le vin et qu'il ne s'aperçut de rien, elle sema par terre toute la farine qu'il y avait dans la maison, ce qui fit une bouillie rouge où son mari entra jusqu'au genou lorsqu'il vint dans la cave.

Cette fois il se fâcha tellement fort, qu'après avoir bien battu sa femme il la chassa, et lui dit de ne jamais revenir.

La pauvre créature s'en alla en pleurant, et arriva dans une forêt où se trouvaient les ruines d'un vieux château.

Elle passa la nuit dans ces ruines.

Au point du jour, en s'éveillant, elle aperçut quelque chose qui brillait par terre ; elle gratta le sol, et finit par déterrer un pot tout rempli de pièces d'or.

Aussitôt oubliant, et la colère de son mari, et les coups qu'elle avait reçus de lui, et même la défense qu'il lui avait faite de revenir, elle courut à la maison pour lui montrer son trésor.

Le mari le prit, l'admira, et fut si content qu'il pardonna à sa femme.

Il lui recommanda sévèrement de ne parler de sa trouvaille à personne.

Elle le promit ; ce qui ne prouvait pas grand chose, car elle était si bête, si bête, qu'on n'avait jamais vu sa pareille.

Son mari sortit de la maison, et y rentra peu de temps après d'un air tout effrayé, en s'écriant :

— Quelle épouvantable nouvelle je viens d'apprendre ! nous n'avons plus qu'à nous cacher, car notre dernier jour est venu, je le crains bien ; figure-toi, ma femme, que toutes les poules du monde entier se sont donné rendez vous ici pour se livrer une grande bataille ; elles vont certainement nous éborgner, nous déchiqueter à coups de bec, et finiront par nous manger, car il n'y aura jamais assez de grain dans le pays pour rassasier une pareille quantité de poules.

La pauvre femme épouvantée commença à pleurer, à perdre la tête, et à supplier son mari d'inventer quelque chose pour la sauver.

— Eh ! bien, ajouta-t-il, ne crains rien, je sais comment faire ; viens avec moi et je te sauverai, pourvu toutefois que tu ne fasses pas un seul mouvement et que tu n'essayes même pas d'ouvrir les yeux jusqu'à ce que je vienne t'avertir que le danger est passé.

Elle le promit.

Alors la prenant par la main il la conduisit à la cave et la fit cacher sous une grande peau séchée et racornie depuis longtemps ; puis quand elle fut bien cachée, il sema du grain sur cette peau, et y plaça cinq ou six poules qui commencèrent à becqueter le grain en donnant de grands coups de bec sur la peau, à la grande terreur de la pauvre femme, qui était à moitié morte lorsque son mari vint la chercher.

Quelque temps après, le bruit se répandit (on n'a jamais bien pu savoir comment) que le brave homme avait trouvé un trésor dans les ruines.

Naturellement, aussitôt que le propriétaire des ruines eut vent de la chose, il s'empressa de réclamer le trésor comme lui appartenant, et malgré les dénégations de la partie adverse, il porta une plainte contre le prétendu voleur d'un argent qu'il n'avait jamais cru posséder.

Les magistrats se réunirent, et les gendarmes vinrent pour arrêter le mari et la femme et les conduire devant les juges.

Le mari persistait toujours à dire qu'il n'avait aucun trésor, mais la femme, effrayée par l'appareil de la justice, avoua tout ce qu'on voulut ; elle raconta où elle avait trouvé le trésor, comment elle l'avait bien vite apporté à son mari qui était fâché contre elle, mais qui lui avait pardonné à cause de l'or qu'elle avait trouvé.

Quand elle eut tout raconté, le président du tribunal, un homme très-spirituel, voulut donner encore plus de force à la déclaration de l'imprudente en lui faisant préciser le jour et l'heure ; mais lorsqu'il lui demanda si elle se rappelait quel jour elle avait fait cette trouvaille, elle s'écria de l'air le plus naïvement étonné du monde, qu'il était bien impossible qu'elle l'oubliât, et que chacun dans le pays devait se souvenir comme elle du jour mémorable où avait eu lieu la terrible bataille des poules.

A ces mots, chacun se regarda d'un air stupéfait, et le mari s'écria de nouveau, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises, que sa femme était folle, et que personne ne devait attacher la moindre importance à ce qu'elle pouvait dire.

Ce fut un peu l'avis de tout le monde, surtout quand on entendit la bonne femme soutenir avec entêtement que le combat des poules avait eu lieu, que plus d'un millier de ces intéressantes et belli queuses volailles lui avaient passé sur le corps, et qu'elle avait été pendant trois jours malade de la frayeur qu'elle avait éprouvée.

Le mari fut donc acquitté, grâce à la sage précaution qu'il avait eue de faire accroire à sa femme un conte invraisemblable, et la malheureuse idiote fut, à partir de cette époque, nommée la folle à plusieurs lieues à la ronde.

Ce conte prouve deux choses:

1o. Qu'il n'y a pas de meilleurs compères que les compères de bonne foi ;

2o. Qu'un honnête magistrat doit toujours accumuler le plus de preuves possible du délit, car souvent ces preuves se détruisent l'une l'autre, et il en résulte une confusion qui ne peut que plaire aux délinquants, puisqu'elle leur fournit fréquemment les moyens de paraître blancs comme neige.

L'inconduite abrutit l'esprit et déprave le cœur.

Je ne parle pas des pièges affreux que la débauche tend à la jeunesse; je tire le voile sur des excès qui naissent de l'inconduite et qui la perpétuent, qui peuvent causer la perte de la santé, une vieillesse précoce, des infirmités prématurées, qui peuvent même conduire d'égarement en égarement jusqu'à l'oubli des prescriptions de l'honneur et jusqu'à une rupture ouverte avec les lois. De tels détails seraient aussi inutiles que pénibles. Je ne m'adresse point ici aux hommes chez qui la dissipation engendre la dépravation. Qu'aurais je à leur dire ? Je m'adresse à ces ouvriers, malheureusement trop nombreux, à qui des habitudes d'intempérance et l'interruption fréquente du travail enlèvent toute possibilité d'améliorer leur sort.

Ce que je vais dire les étonnera peut-être, mais n'en est moins d'une incontestable vérité : c'est que l'inconduite trouve son plus terrible châtiment en elle-même.

En effet, elle endort la conscience et finit par étouffer jusqu'à ses plus secrets murmures. L'âme, alors, cesse d'être capable de bons sentiments, de bonnes pensées. Les résolutions généreuses, si l'on est encore en état, je ne dis pas de les former, c'est impossible, mais de les accepter, ne durent qu'un jour ; que dis-je un jour ? quelques heures à peine. On travaille sans goût, uniquement par nécessité et comme par force. Le loisir est devenu un fardeau, l'occupation est un supplice. On se trouve condamné à une position à laquelle on n'aurait pu être réduit par la haine ingénieuse et persévérante du plus cruel ennemi. Mais est il un ennemi aussi dangereux que celui qu'on a au dedans de soi ?

Ce qui est encore pire, c'est que, du moment où l'on s'abandonne à l'inconduite, on se comdamne à avoir uniquement pour société des gens que le même penchant domine. Le proverbe n'est que trop vrai : *Qui se ressemble s'assemble.* On ne voit plus, tranchons le mot, que des vauriens, et on les voit souvent. C'est dans ces réunions que l'on s'encourage mutuellement au vice. Là, on se vante de ses excès ; là, on rit à qui mieux des tourments que l'on inflige à sa famille et des larmes que l'on fait couler.

Ainsi l'inconduite déprave le cœur ; elle tarit la source des doux et purs sentiments. On ne mérite plus d'être aimé, on n'aime plus. On ne vit plus d'une vie d'homme, mais d'une vie de brute. En un mot, l'inconduite est l'ennemi mortel de l'ouvrier ; elle lui rend le succès, le bien-être, le bonheur impossibles ; enfin, quand les forces diminuent, elle se livre à la misère, qui, devenue à jamais sa hideuse compagne, le traîne chaque jour dans les plus abjets repaires, et le jette, malade, sur un grabat d'hôpital ; vieux, dans les cabanons d'un hospice ; mort sous le scalpel d'un carabin.

Mes lecteurs frémissent : je n'ai pas tout dit : et voici qui est plus horrible encore. Lasse de voir ses efforts impuissants et ses larmes dédaignées, l'épouse, dans son désespoir, cherche à s'étourdir : elle imite le mari. Les enfants sucent avec le lait le poison de tous les mauvais exemples ; leur avenir se perd ; la moralité leur devient pour ainsi dire impossible ; de génération en génération le mal s'aggrave ; et enfin, ces familles d'ouvriers, autrefois pures et honorées, ces familles riches dans leur obscurité, dégénèrent en tribus de parias qui se transmettront de père en fils, de mère en fille, l'héritage de l'abjection et de la misère.

Voici ce que l'inconduite produit.

Le Moniteur Acadien.

les. Je ne
la dissipa-
s je à leur
lheureuse-
es d'intem-
travail en-
ort.

être, mais
: c'est que
âtiment en

t finit par
es. L'âme,
iments, de
ses, si l'on
rmer, c'est
rent qu'un
es à peine.
nécessité
un fardeau,
condamné
être réduit
plus cruel
gereux que

moment où
mdamne à
ne le même
trop vrai :
tranchons
t souvent.
ge mutuel-
cès ; là, on
nflige à sa

lle tarit la
ne mérite
e vit plus
ute. En un
l'ouvrier ;
bonheur
nuent, elle
ais sa hi-
ns les plus
un grabat
hospice ;

out dit : et
se de voir
ignées, l'é-
urdir : elle
le lait le
ur avenir
ainsi dire
on le mal
s, autrefois
dans leur
as qui se
fille, l'hé-

Acadien.